



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



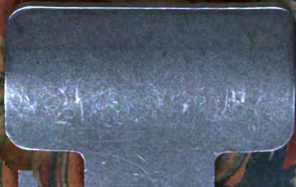


Ateneu Barcelonès
Biblioteca

N.º 110905

Arm. 723

Est. IV-6











**LETTRES
CABALISTIQUES.**

TOME SIXIEME.

LETTRES
CABALISTIQUES.

TOME SIXIEME.

LETTRES
CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE ET CRITIQUE,

*Entre deux Cabalistes , divers Es-
prits élémentaires , & le Seigneur
Astaroth.*

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de
quantité de Remarques.

TOME SIXIÈME.

A LA HAYE.

Chez PIERRE PAUPIER.

M. DCC. LXX.



R. 110905



L E T T R E S
C A B A L I S T I Q U E S ,
O U
C O R R E S P O N D A N C E
P H I L O S O P H I Q U E ,
H I S T O R I Q U E E T C R I T I Q U E ,
Entre deux Cabalistes , divers Es-
prits élémentaires , & le Seigneur
Astaroth.

L E T T R E C X X X V I I I .

Le Sylphe Oromasis , au Cabaliste Abukibak.

J'APPERÇUS hier , savant Abukibak ,
un Auteur qui lisoit , en se promenant ,
un papier avec beaucoup de feu. Je m'ap-

Tome VI.

A

2 LETTRES CABALISTIQUES ,
prochai de lui , & j'entendis qu'il disoit ,
en mettant ce papier dans sa poche : " Non
„ rien ne me fera changer de dessein ; &
„ quelque priere qu'on me fasse , je n'irai
„ pas perdre mon temps à réfuter les vi-
„ sions , les grossièretés & les bêtises d'un
„ Vendeur d'orviétan. Je regretterois éter-
„ nellement les moments que j'emploierois
„ aussi mal. Je suis assuré que mon ami
„ entrera dans mes raisons , lorsqu'il aura
„ vu ma Lettre. „ Ces paroles me donne-
rent envie de lire le papier que l'Auteur
venoit de renfermer ; je le lui enlevai sans
qu'il s'en apperçut , & revolant dans les
airs , je l'examinai avec assez d'attention.
Comme je crois qu'il pourra t'amuser , je
te l'envoie.



L E T T R E

*Du Traducteur des Lettres Juives
à M***.*

QUELQUE disposé que je sois à vous
obéir , souffrez , Monsieur , que je vous
refuse encore la grace que vous me deman-

dez depuis quelque temps. Je ne saurois me résoudre à faire ce que j'ai condamné si souvent dans les autres. J'ai désapprouvé mille fois les Auteurs , qui s'étant acquis une certaine réputation dans la République des Lettres , s'abaissent & s'avilissent jusqu'à vouloir répondre aux injures & aux invectives des grimands & des barbouilleurs de papier qui les attaquent , uniquement dans le dessein d'être connus par la réponse de leurs adversaires. Vous savez que je vous ai fait convenir souvent , que *la satire ne sert qu'à rendre un fait illustre* ; c'est-là une des plus vraies & des plus sages maximes de Despréaux. Mais j'ai encore , Monsieur , une raison bien plus essentielle pour me dispenser de répondre aux invectives & aux calomnies qu'un homme perdu d'honneur & de réputation , né dans le rang le plus abject & le plus vil , a vomies contre moi ; c'est que la personne qui m'a attaqué , ne mérite pas qu'on fasse plus d'attention à ses injures , qu'à celles d'un homme qu'on conduiroit sur un tombeau à la place de Greve. Oui , Monsieur , pour vous montrer combien je suis dispensé de réfuter les impostures de mon

4 LETTRES CABALISTIQUES

prétendu Critique , je vais vous montrer , & vous montrer démonstrativement , & d'une manière aussi évidente qu'un Géomètre pourroit démontrer que *les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits* , qu'il n'y a entre lui & Cartouche, qu'une bien légère différence. Or , Monsieur , je pense qu'après vous avoir prouvé cette parité & cette vraisemblance , vous avouerez bien qu'il seroit honteux que je voulusse regarder un pareil Ecrivain comme un homme de qui je dois détruire les impostures.

Vous conviendrez sans doute de la vérité de ces trois axiomes.

I. Entre un homme qui a été condamné à la roue , & un homme qui a mérité d'être pendu , ou d'être fouetté , il n'y a aucune différence pour l'honneur ; ils l'ont également perdu tous les deux. Ce n'est pas le genre du supplice qui déshonore , c'est l'échafaud & la main de l'Exécuteur.

II. Quand une personne a fait un crime qui mérite une punition infamante , qu'il en soit exempt par le mépris , ou par l'indolence de ceux qui devoient le poursuivre , il n'est pas moins déshonoré.

III. Une faute que les Loix punissent

L E T T R E CXXXVIII. 5
du dernier supplice , & que tous les honnêtes gens regardent avec horreur , déshonore celui qui la commet , & le rend indigne de la Société civile.

Après avoir posé ces trois premiers principes , je soutiens que mon calomniateur doit être regardé avec autant de mépris que Cartouche , & voici comment je le prouve.

Par les Loix de l'Empereur Justinien , un imposteur qui flétrissoit la réputation d'un galant homme , étoit condamné à la mort ; par les Ordonnances du Pape Adrien , il devoit être fouetté ; par les Arrêts de Réglements rendus dans plusieurs Parlements du Royaume , il est condamné aux galeres. Tous ces supplices déshonorent autant que celui qu'a essuyé Cartouche. (cela est prouvé par le premier axiome.) Or , mon calomniateur qui a mérité ces trois supplices , est donc aussi déshonoré que Cartouche. La preuve qu'il les a mérités est si forte , que vous serez indigné de l'effronterie & de l'audace de cet imposteur. Je la tire de la calomnie qu'il a avancée contre un des premiers hommes de l'Europe , plus respectable encore par

A 3

son génie , que par le rang auguste où son mérite l'a placé. Ce malheureux a osé accuser le Cardinal Alberoni , qu'il nomme , d'avoir empoisonné le Duc de Vendôme , par les conseils & les sollicitations de la Princesse des Ursins. Le monde entier est convaincu de la fausseté de ce fait ; cependant voici les assertions magistrales du scélérat qui flétrit deux personnes des plus respectables , dont une vit encore , & force même ses ennemis à l'admirer & à lui rendre justice. “ L'Abbé Alberoni
 „ (1) n'avoit que ce que la libéralité de
 „ son Maître lui fournissoit , Madame des
 „ Ursins , pour parvenir à en faire la créa-
 „ ture , lui procura d'abord un Béné-
 „ fice sans affectation , & comme pour
 „ faire plaisir à M. de Vendôme. Ce pre-
 „ mier trait de générosité fit ouvrir les
 „ yeux au rusé Parmesan , qui , compre-
 „ nant à merveille ce que cela vouloit
 „ dire n'hésita pas un moment à donner
 „ du côté , où la fortune lui paroissoit
 „ rire le plus , de sa nouvelle bienfaitrice.
 „ Je ne fais si c'est hazard , ou complot ;

(1) Voyez les Anecdotes Hist. Litter. & Galantes
 Tom. IV.

L E T T R E CXXXVIII. 7

„ mais dans le temps qu'on s'y attendoit
 „ le moins , on vit expirer presque subite-
 „ ment ce digne héros , (*M. le Duc de*
 „ *Vendôme*) , venant de manger quelques
 „ escargots. On prétend que l'Abbé excel-
 „ loit dans cette espece de ragoût. „

Je n'insisterai point sur l'énormité , la honte & l'infamie de cette calomnie ; l'Europe entière en connoît la fausseté , il me suffira de vous faire remarquer , Monsieur , qu'elle rend digne son auteur , de la mort , par les Loix de Justinien ; du fouet , par celles d'Adrien ; & de la galere par celles du Royaume. Quoique le prétendu Critique n'ait essuyé aucun de ces supplices , dès qu'il les a mérités , il n'est pas moins deshonoré ; la preuve de cette vérité résulte nécessairement du deuxieme axiome.

Vous vous tromperiez si vous pensiez , Monsieur , que l'infame calomniateur , aux invectives duquel je refuse de répondre , est dans le cas de certains Ecrivains , qui , quoique coupables d'avoir noirci & déchiré la réputation de quelqu'un , ont cependant trouvé grâce auprès du Public , par les ménagemens qu'ils ont gardés.

A 4

3 LETTRES CABALISTIQUES ,

Bussy Rabutin , dans l'*Histoire Amoureuse des Gaules* , n'eut point la hardiesse de désigner par leurs noms les personnes dont il parloit ; la Bruyere même quoiqu'infinitement plus modeste que ce Seigneur , évita de nommer les gens dont il fit des portraits satyriques. L'auteur de *Pomponius* , quelque liberté qu'il se soit donnée , a eu la même attention : il n'y a peut-être jamais eu que le scélérat dont il est question , qui , en écrivant contre un homme , également respectable par son rang & par son mérite , ait osé le désigner par son nom , en l'accusant d'avoir commis le plus énorme des crimes. Mais l'audace & la scélératesse du calomniateur ne s'est pas arrêtée à cette seule imposture , le Livre d'où je l'ai extraite , est rempli de calomnies contre un grand nombre de personnes très-respectables. Des Dames d'une naissance distinguée y sont nommées & traitées d'une manière infame , & ce qu'il y a de plus affreux & de plus indigne , c'est que j'ai des preuves en main , & qu'on m'offre de m'en envoyer de Toulouse , par lesquelles il résulte que ce maussade Ecrivain , ayant été garçon barbier quelque

L E T T R E CXXXVIII. ,

temps dans cette ville , fut ensuite valet-de chambre chez le mari d'une de ces Dames qu'il a osé maltraiter , & qu'il fut chassé de la maison , parce qu'il fréquen-toit un vendeur d'orviétan , avec lequel il s'associa dans la suite. Il le suivit long-temps en qualité de *Jean Farine* , jusqu'à ce qu'ayant trouvé le moyen de lui voler quelques secrets , il se fit chef lui-même d'une troupe de baladins. Enfin , après avoir roulé les Provinces , il s'éleva au grade de Médecin , ayant acheté pour une modique somme des Lettres de Docteur dans une Université , où pour de l'argent on eût accordé la même grace au mou-cheur de chandelle de son théâtre. Ne trou-vant personne qui eût assez de complai-sance pour vouloir se laisser tuer , il s'est fait Auteur , ou plutôt il est devenu un insigne imposteur , qui , pour se faire con-noître , débite les faussetés & les calom-nies les plus évidentes , avec autant d'ef-fronterie qu'il distribuoit autrefois ses pa-quets de poudre & ses boîtes d'orviétan.

Jugez à présent , Monsieur , si le préten-du Critique est dans le cas de pouvoir trouver aucune excuse pour pallier son cri-

me. Il faut que vous conveniez qu'il est coupable d'une faute que les Loix punissent du dernier supplice , & que tous les gens d'honneur regardent avec un mépris infini. Il s'ensuit donc nécessairement , par le deuxième axiome , que le prétendu Critique doit être regardé comme un homme mort civilement dans la Société , & qu'on n'est pas obligé davantage à répondre à ses injures , qu'à celles d'un pendu qu'on conduiroit sur l'échafaud , ou qu'à celles d'un homme , qui , attaché à un poteau , exalteroit par des invectives la douleur que lui causeroient les coups de fouet qu'il recevroit.

Je reprends mes preuves , Monsieur , & je les réduis actuellement dans un seul point de vue. Un homme , qu'on convient être un calomniateur , est digne d'être flétri par les Arrêts de la Justice : le personnage , aux injures duquel vous voulez que je réponde , est un calomniateur de profession ; il est donc digne d'être flétri par les Arrêts de la Justice. Je passe à une autre démonstration.

Le crime fait la honte autant que la punition. Le prétendu Critique est coupable

L E T T R E CXXXVIII. 11

d'un crime qui mérite la mort , le fouet , ou la galere ; il est donc aussi déshonoré que s'il avoit été pendu , fouetté , ou attaché sur le banc d'une galere. Voici la dernière démonstration.

Un homme , qui est reconnu pour être déshonoré , & pour mériter d'être traité comme le dernier des misérables , ne doit point être regardé comme membre de la Société civile , encore moins comme une personne aux injures de laquelle on doit faire attention. Le prétendu Critique est un homme déshonoré , & digne d'être flétri par un supplice infamant ; je ne dois donc faire aucune attention à ses injures , je dois même les mépriser.

Vous êtes trop juste , Monsieur , pour exiger à présent que je me détourne de mes occupations , & que je réponde aux calomnies qu'un homme , aussi déshonoré que Cartouche , peut avoir vomies contre moi. Je crois ne pouvoir mieux faire que d'imiter la conduite de tant de Seigneurs & de Dames respectables qu'il a osé attaquer & traiter de la manière la plus injurieuse dans une plate rapsodie que le Public a méprisée & vue avec indignation.

A 6

L'Ouvrage dans lequel il m'a injurié , est aussi mal reçu & aussi maussade que ce premier. J'imiterai donc ces personnes respectables; dois-je trouver étrange qu'un faquin parle de moi, comme il parle des Cardinaux, des Princes & des Princesses ? Le temps me vengera assez , & la misère fera sans doute ce que les tribunaux de Justice n'ont pas fait. Je suis, Monsieur, avec un respectueux attachement , votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

LE TRADUCTEUR
des Lettres Juives.

Je ne sais , sage & savant Abukibak , ce que tu penseras de la modération de cet Ecrivain , qui s'obstine à ne pas vouloir s'avilir jusqu'à répondre à un de ces fades & imbécilles grimauds , dont par malheur pour les Sciences , la République des Lettres ne fourmille que trop. Quant à moi , je t'avouerai que je le loue de penser d'une façon aussi sage & aussi philosophique; il seroit à souhaiter que tous les Auteurs qui se sont acquis quelque réputation par leurs Ouvrages , agissent de même , & que contents de mériter l'estime des honnêtes gens , ils ne fissent aucun cas des invectives.

tives & des calomnies que la misère , la jalousie & la malice forcent quelques barbouilleurs de papier à répandre dans le Public. Le silence dans ces occasions est la défense la plus noble , la plus victorieuse & la plus utile que puisse employer un galant homme. S'il se livre au dépit , & qu'il réponde aux indignes adversaires qui l'attaquent , il comble leurs desirs , & remplit leur attente ; il les fait connoître , il les produit sur le grand théâtre du monde. C'est-là ce qu'ils demandent , c'est-là la principale raison qui les a déterminés à écrire. S'ils avoient cru qu'on les laisseroit éternellement dans la fange où ils barbotent , ils n'eussent point poussé des cris , dont ils auroient connu l'impuissance & l'inutilité.

Ceux qui attaquèrent Racine , qui traitèrent ce grand homme avec des airs hautains & insolents , sentoient bien toute la supériorité qu'il avoit sur eux ; mais ils espéroient que cette supériorité leur seroit utile , ils se flattoient que les réponses de ce grand Poète donneroient du relief à leurs fades critiques. Ils furent trompés dans leur attente ; Racine com-

14 LETTRES CABALISTIQUES ,
prit quel étoit leur but , & leur annonça
qu'il ne les tireroit jamais de l'oubli , où
leur ignorance les enseveliroit éternelle-
ment,

Le fade Auteur de l'Histoire de Dane-
marck crut que Voltaire lui serviroit utile-
ment pour faire connoître son livre , il
l'attaqua d'une maniere aussi imbécille
qu'absurde dans sa Préface. Le sage rival
de Virgile méprisa un indigne adversaire ,
il garda le silence , & l'Ouvrage où il
étoit maltraité , n'a jamais été lu jusqu'à
la quatrième page par un homme de goût,

Combien de petits libelles diffamatoi-
res n'a-t-on pas écrits contre Pascal , Ar-
naud , Nicole ? Ces grands génies auroient
cru s'avilir & se déshonorer , en faisant la
moindre attention à ces indignes satyres.
Arnaud , le grand Arnaud , a refusé con-
stamment de répondre à l'injurieux Ou-
vrage que le Ministre Jurieux avoit com-
posé contre lui.

Tel est le sort des Ecrivains qui ont ac-
quis quelque estime dans le Public , il faut
qu'ils soient attaqués & injuriés grossière-
ment par les goujats & les porte-faix
de la République des Lettres ; il semble

LETTRE CXXXVIII. 15
que le Ciel ait voulu que cela fût ainsi ,
pour exercer la patience des véritables
Savants , & pour leur donner un moyen
de mettre en pratique leurs sentiments
philosophiques. Quel est le mortel qui fût
plus éclairé que l'illustre Bayle ? Et quel
est celui qui fut critiqué & injurié par
de plus indignes adversaires , si l'on ex-
cepte le Clerc & Jaquelot du nombre de
ses ennemis ? Qu'étoient , grand Dieu !
tous les autres ?

Je te salue , sage & savant Abukibak ,
en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.

LETTRE CXXXIX.

Astaroth , au *Cabaliste* Abukibak.

TU fais , sage & savant Abukibak , que
le sort ordinaire des Jésuites après
leur mort , c'est d'être condamnés , à des-
cendre dans nos infernales demeures. Ils
y viennent essuyer le châtiment que mé-
ritent les persécutions qu'ils ont faites
sur la terre à de fort honnêtes gens. Ils
y sont punis des mensonges , des impos-

16 LETTRES CABALISTIQUES ,
tures , des calomnies qu'ils ont mises en
usage pour se venger de leurs ennemis ;
ils y reçoivent la récompense que mérite
leur détestable & affreuse politique , à la-
quelle ils sacrifient l'honneur , la probité
& la Religion. La quantité qu'il y a de
ces Révérends Peres dans l'Enfer , ne per-
mettant pas qu'on puisse les placer chacun
dans un cachot particulier , on est obligé
de les mettre aujourd'hui deux ensemble ;
car il est peu de damnés assez criminels ,
pour mériter d'en avoir un pour compa-
gnon. Le nom de *Jésuite* n'est guere moins
odieux dans ce monde - ci que dans l'au-
tre , & lorsque les Diables veulent se dire
une injure sanglante , ils s'appellent *Ignaciens*. Il y a quelque temps qu'Arfaxa
se battit vivement avec Eliel , qui lui
avoit donné ce titre méprisable ; & peu s'en
fallut que ce dernier n'eût une jambe estro-
piée , ainsi qu'Asmodée , si connu sous le
nom de Diable boiteux.

Tu ne saurois croire , sage & savant
Abukibak , combien cette maudite race
Jésuitique nous est à charge dans l'enfer ;
elle nous l'est presque autant qu'aux Veni-
siens , & j'oserois dire qu'à tous les Prin-

ces qui ne se laissent point séduire par leurs ruses & par leurs dangereuses manœuvres. Non contents de disputer encore ici avec les autres damnés , ils se reprochent actuellement leurs fautes passées , ils se disent même des injures , & ils passeroient plus loin & en viendroient aux coups , si nous n'allions faire finir leurs disputes. Quelquefois elles nous amusent , & nous les laissons durer jusqu'à un certain point. Je t'envoie le récit d'une dont j'ai été témoin , arrivée entre le Jésuite Hardouin & le Jésuite Jérôme Xavier , cousin de François Xavier , le seul des Ignaciens qui soit dans l'heureux séjour des Sylphes , s'il est vrai qu'on puisse le regarder comme ayant été véritablement Jésuite.

*Dialogue entre le JESUITE HARDOUIN , &
le JESUITE JEROME XAVIER.*

JEROME XAVIER.

Dites tout ce que vous voudrez , vous ne viendrez jamais à bout de donner quelque excuse raisonnable pour justifier votre système. En voulant faire tomber tous les Auteurs anciens, soit sacrés, soit profa-

nes, il n'a pas tenu à vous que vous n'ayiez jetté les hommes dans le Pyrrhonisme le plus affreux. Est-il de plus grand crime que celui d'effacer entièrement de la mémoire des hommes le souvenir de toute l'Histoire ancienne? C'est plonger dans le chaos les Nations les plus civilisées , & les rendre égales à des peuples barbares , qui n'ont aucune connoissance de leur patrie & de leurs ancêtres , & qui , semblables aux bêtes , n'ont d'autres notions de leurs prédécesseurs , que de ceux qu'ils ont vu vivre & mourir. Il falloit que vous fussiez conduit par un esprit bien diabolique , pour avoir voulu exécuter un pareil dessein. Non , je ne pense pas qu'on puisse rien entreprendre de plus affreux , que de vouloir décréditer les Ouvrages les plus authentiques , & les faire passer pour des Ecrits fabriqués par quelques misérables Moines.

H A R D O U I N.

Vous vous trompez. Je connois un crime beaucoup plus grand , & dont vous vous êtes rendu coupable. C'est de supposer de faux événements dans les Livres qu'on écrit , & de les remplir de mensou-

L E T T R E CXXXIX. 19

ges , sur-tout quand ces Livres traitent de certaines matieres qui ont quelque rapport à la Religion. Songez à l'impudence que vous avez eue de corrompre tous les Evangiles dans l'*Histoire de Jesus-Christ* que vous avez écrite en Persan & que vous avez répandue , qui pis est, dans toute la Perse , comme si c'étoit le véritable Evangile. Pouvez - vous après cela , également mon crime au vôtre ? C'étoit pour empêcher que des imposteurs , tels que vous , ne trompassent le public , que j'ai voulu inspirer de la méfiance pour les Ecrits qu'on regardoit comme les plus authentiques.

JEROME XAVIER.

Il est vrai que vous vous y êtes pris d'une maniere bien sage & bien prudente. Vous avez dit des absurdités si grandes , qu'il faudroit avoir perdu entièrement la raison pour faire la moindre attention à vos raisonnements. D'ailleurs , où avez-vous appris que pour prévenir un mal , il soit permis d'en faire un cent fois plus considérable ? Heureusement votre système n'a causé aucun préjudice à la société civile , parce qu'il étoit trop fou ; mais ce n'a

20 LETTRES CABALISTIQUES ,
pas été votre faute , si vous avez si mal
réussi. Il faut attribuer cela à votre igno-
rance , & non point à votre probité.

H A R D O U I N.

Il vous convient bien de me traiter d'ignorant , tandis que toute la Société a
publié , & publie encore , que j'ai été un
des plus grands génies de l'Europe. Il y a
même des Savants qui me haïssoient ; qui
ont écrit contre moi , & qui cependant
ont dit que j'avois de la science & de l'é-
rudition.

J E R O M E X A V I E R.

En vérité il falloit que ces Savants-là
fussent bien complaisants ; je ne le serois
point autant qu'eux , & je vous prouverai
que vous étiez Critique ridicule , Huma-
niste ignorant , Théologien visionnaire ,
Imposteur dans vos citations , & puéril
dans vos réflexions. Voulez - vous une
preuve de la ridiculité de vos critiques ?
Parmi un nombre immense que m'offrent
vos remarques sur les Odes d'Horace ,
je me contenterai de celle que me four-
nit l'Ode Allégorique que ce Poëte a faite
sur les troubles de la République , qu'il
compare à un bâtiment agité par les flots

L E T T R E CXXXIX. 21

de la mer. » O Vaisseau ! dit-il (1) , on
 » va donc encore t'exposer aux flots d'une
 » mer irritée ! Ne quitte point le port.
 » Ne vois-tu pas que tes côtés sont dé-
 » pourvus de rames , que tes antennes
 » ébranlées gémissent sous les coups de
 » l'impétueux vent d'Afrique dont tu as
 » été maltraité ? Il est impossible que tu
 » résistes à la fureur de la tempête , il te
 » manque la moitié de tes agrets , & dans
 » ton malheur tu n'as plus de Dieux à

(1) O Navis ! Referent in Mare te novi
 Fluctus ! O quid agis ? Fortiter occupa
 Portum. Nonne vides ut
 Nudum remigio latus ;
 Et malus celeri saucius Africo ,
 Antennæque gemunt , ac sine funibus
 Vix durare Carinæ
 Possint , Imperiosius
 Æquor ? Non tibi sunt integra lintea.
 Non Dii , quos iterum pressa
 Voces malo.
 Quamvis Pontica pinus
 Silvæ Filia nobilis ;
 Jactes & genus & nomen inutile ;
 Nil piætimidus navita puppibus
 Fidit , tu nisi ventis
 Debes , ludibrium cave.

Horat. Odar. Lib. I. Ode XIV.

» qui tu puisses recourir une seconde fois.
 » Quoique tu te vantes d'être construit
 » d'un bois , crû dans les forêts du Pont-
 » Euxin, ton illustre naissance & ton nom
 » célèbre ne te garantiront point d'être
 » le jouet des vents. Les sages nauton-
 » niers ne se reposent point sur les pein-
 » tures qui ornent la poupe de leurs bâ-
 » timents.

Je ne pense pas qu'on puisse rien voir
 de plus clair que cette allégorie. Tous les
 grands Hommes qui ont fait mention de
 cette Ode , ont été du sentiment de Quin-
 tilien , qui reconnoît qu'Horace a eu en
 vue les guerres qui menaçoient la Répu-
 blique Romaine. Vous seul avez prétendu
 que Quintilien soutenoit ce sentiment par
 une explication forcée des deux premiers
 vers de cette Ode (1.) ; mais il faut être
 bien impudent , ou bien ignorant , pour
 avancer un fait pareil. Chaque strophe de
 cette Ode exprime naturellement quelque
 événement qui ne peut convenir qu'à la

(1) *Quamvis Quintilianus, Lib. VIII. Cap. VI.*
versus duos priores exponit allegoricè , sed duos
illos duntaxat , & quidem satis coactè. Joannis
Harduini Opera Varia &c. Pseudo-Horatius, sive
Animadversiones Criticae, &c. in Lib. I. Ode. pag.
334. col. 2.

République Romaine. *Ce vaisseau, qu'on veut ramener dans une mer agitée, c'est Rome, échappée des fureurs de la guerre civile de César & de Pompée, & prête à être replongée dans le même malheur. Ces côtés dépourvus de rames, ces antennes ébranlées, ce défaut d'agrets, sont les plaies & les blessures que la République avoit reçues par les divisions intestines qui avoient détruit une partie de ses forces. Mais un endroit frappant, & qui marque bien la vérité de l'allégorie, c'est celui où le Poète dit : Dans ton malheur tu n'as plus de Dieux à qui tu puisses recourir une seconde fois.* Il entend, par ces Dieux, César & Pompée, qui furent les Chefs des deux partis opposés ; & s'il ne parloit pas allégoriquement, qu'il ne fit mention que d'un simple vaisseau, y auroit-il rien de plus fade & de plus impertinent que ce vers ? Est-ce que les Dieux ne pouvoient pas secourir une seconde fois les matelots, & empêcher leur naufrage ? Le reste de l'Ode n'est pas moins clair que le commencement. Le Poète continue l'allégorie, il fait allusion aux campagnes & aux forêts Troyennes, si-

24 LETTRES CABALISTIQUES ,
tuées sur les bords du Pont-Euxin. Les
Romains se vantoient de descendre des
Troyens , ils se glorifioient beaucoup de
cette origine ; Horace leur fait sentir sa-
gement que quelque noble & quelque an-
cienne que soit celle d'un peuple , il n'y
doit pas fonder davantage ses espérances ,
que les sages navigateurs leur sûreté sur
les peintures & les richesses de la poupe
de leur bâtiment. Je défie un homme ,
qui n'est pas privé de l'usage de la raison ,
de ne pas sentir la juste conformité de
cette allégorie.

Voyons à présent les belles critiques que
vous avez faites sur cette Ode. Vous
prétendez qu'elle a été composée sur la
fin de l'année 1233 , ou au commence-
ment de la suivante , lorsque le Comte
Jean de Brimon s'embarqua pour se ren-
dre à Constantinople dans un temps où
le reste de l'Empire étoit prêt à crouler
(1). Examinons sur quoi vous fondez

(1) Anno , ut nunc quidem videtur , exeunte
1233. vel incipiente 1234. cum Joannes Brennen-
sis comes , prope cadentis Imperii Romanie , ut
tunc appellabatur , administrationem suscepturus ,
Mari Byzantium peteret , Odem hanc exaravit
Pseudo-Horatius. *Idem. Id. col. 2.*

ces

tés savantes découvertes. *O vaisseau ! dites-vous. C'est celui qui apporta la nouvelle de la mort de Robert de Courtenai, Empereur de Constantinople, l'année 1229 (1.)* Sur quoi fondez-vous cette opinion ? Sur une supposition gratuite, dont il ne vous a pas plu de nous apprendre la moindre raison.

Le reste de votre critique est dans ce goût : *Ne quittes point le port. Cela veut dire, Ne quittes point le Port d'Ostie, d'où quel Jean de Brimon partoît.*

» Le vent d'Afrique. *c'est le vent qui*
 » poussa le vaisseau de la Mer Egée sur
 » les côtes de France. »

» Construit d'un bois, crû dans les
 » forêts du Pont-Euxin. *C'est une preuve*
 » *que c'étoit un véritable vaisseau*, parce
 » que le Pont-Euxin n'étant pas éloigné
 » de Constantinople, on s'y sert du bois
 » qui croît sur ses côtes pour en fabri-
 » quer des vaisseaux. »

» Ton illustre naissance, & ton nom

(2) *O Navis ! Quæ nuncium attulit de obitu Roberti de Curtenaio Imper. Constantinopolitani, Anno 1229. Idem, ibid, col. 2.*

26 LETTRES CABALISTIQUES ;

» célèbre , *c'est-à-dire* , le nom de vais-
 » seau grec , de vaisseau impérial , de
 » vaisseau Royal (1). »

Certainement si le Poëte avoit voulu
 dire ce que vous lui prêtez , il auroit
 écrit une plaisante Ode , & d'un goût bien
 sublime ; tous ses discours se réduiroient
 à ceci : « Vaisseau ! tu ne vaux plus rien ,
 » tu n'as plus de rames , ni de cordages ,
 » restes dans le Port ; car quoique l'on
 » t'appelle le *vaisseau de l'Empereur* , le
 » vent ne t'épargneroit pas davantage
 » qu'un autre. » Voilà un goût de Poëse
 assez singulier : il est aussi bas & aussi ri-
 dicule , que ce que vous dites sur la pein-
 ture des poupes est faux. Vous préten-
 dez *qu'on ne les peignoit point avant le trei-
 sieme siecle* (2). Pensez-vous , en disant

(1) *Fortiter occupa portum. Noli exire è portu
 fortiter , Epithéron puerile ! Portum Ostiensem in-
 telligit , unde solvit Joannes Brennenfis , Id. ibid.*

*Malus Celeri Africo saucius. Africo vento , qui
 navim ex Ægeο Mari in Galliam detulit. Id. ibid.*

*Pontica pinus. Srueta Byssantii navis , ex arbo-
 ribus sylvarum Ponto-Euxino vicinarum. Id. ibid.*

*Jactes & genus & nomen inutile. Cum diceretur
 navis Græca , navis Regia , navis Imperatoris Ro-
 manæ , Idem , ibid.*

(2) *Nil pictis pupibus. Pictas fane naves prima
 hæc , opinor , vidit ætas. Idem , ibid.*

LETTRE CXXXIX. 29

cela, au bâtiment sur lequel étoit Cléopâtre lors de la bataille d'Actium ? Je pourrois vous citer plusieurs autres exemples ; mais celui-là est assez décisif pour montrer votre mauvaise foi , car je fais bien que vous ne l'ignoriez pas.

C'en est assez sur vos remarques historiques , je vais vous faire voir que vous êtes aussi mauvais Humaniste , que ridicule Critique.



LETTRE CXL.

*Suite du Dialogue , entre HARDOUIN
& JEROME XAVIER.*

JEROME XAVIER.

AP R È S vous avoir prouvé le ridicule de votre critique , voici de quoi vous convaincre de votre ignorance dans les Humanités.

Consideres , dit Horace , la blancheur du Mont Soracte , causée par la quantité de neige sous le poids de laquelle les arbres sont prêts à se rompre. C'est ainsi que je traduis.

B 2

„ Vides ut alta stet nive candidum
 „ soracte : nec jam sustineant onus }
 „ Silvæ laborantes,

Vous vous récriez sur l'épithète de *laborantes*, & vous dites : *Quelle quantité de neige ne faut-il pas qu'il y ait , pour que des arbres en soient surchargés (1) ?* Le beau raisonnement ! Quel est le petit écolier d'Humanité qui ne sache pas que les Poètes peuvent, & doivent même présenter aux Lecteurs des idées plus hardies, & exprimées par des métaphores plus fortes, que celles dont se servent les Historiens, & même les Orateurs ? C'est pourquoi Virgile, dans un Ouvrage que vous reconnoissez être véritablement de lui, fait regretter à un (2) taureau la mort

(1) *Quantam vero necesse est esse nivium copiam, ut sub his silvæ laborent ? Et tamen Dacryus ; ce laborantes est fort beau, centies sic exclamat, nec tamen fere alibi, quam ubi culpandus est Vates, inexactè scribit. Idem, ibid. pag. 333. col. 1.*

(2) *Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
 Concidit, & mixtum spumis vomit ore cruorem,
 Extremosque ciet gemitus ; it tristis arator
 Mærentem abjungens fraterna morte juven-
 cum,
 Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
 Virg. Georg. Lib. III, sub fin.*

de son compagnon ; il ne se contente pas de rendre le laboureur affligé de la perte de cet animal. Les illustres Modernes ont imité les Anciens. Racine anime les ondes de la mer : *Le flot qui l'apporta , recule épouvanté* (1). BOILEAU représente un pupitre comme un monstre capable de sentiment (2).

A ce terrible objet , aucun d'eux ne consulte.
 Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte.
 Ils sapent le pivot qui se défend en vain ;
 Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.

Dacier a donc eu raison de soutenir que l'épithète *laborantes* étoit très-Poétique. Si l'on vouloit la rendre en François dans toute sa force , il faudroit se servir d'un verbe au lieu d'un adjectif, & dire , *les arbres gémissent sous le poids de la neige*. On conserveroit alors l'idée du Poëte Latin , qui présente à l'esprit une image aussi belle que Poétique. Vous n'en avez pas senti tout le prix : ce n'est pas la faute d'Horace , & encore moins celle de son Traducteur.

(1) *Racine* , Phedre , Tragédie , Act. V:

(2) *Le Lutrin* , Chant IV.

Vous trouverez sans doute que je suis peu complaisant dans l'examen de vos défauts ; mais je vous tiens parole : ainsi , vous ne pouvez-vous plaindre de ma sincérité. Je vous ai déjà donné des preuves évidentes que vous étiez Critique ridicule & Humaniste ignorant ; passons plus avant. Votre *Traité des Athées déconverts* servira éternellement à montrer jusqu'où peut aller l'extravagance d'un Théologien , qui se laisse emporter à la fougue de ses passions ; & qui sacrifie l'honneur, la probité & la raison , au plaisir d'injurier les gens qu'il n'aime pas. Ce qu'il y a de plus surprenant dans votre folie , c'est que vous étiez aussi charmé de découvrir toute la Religion Chrétienne dans les Ecrits des Payens , que de voir l'Athéisme dans ceux des plus respectables Modernes. Vous prétendiez , par exemple , que le Pere Thomassin étoit un Athée , parce qu'il disoit : » que le Livre „ de la Sagesse éternelle n'est autre que le „ Verbe Divin ; cette Lumière céleste qui „ éclaire continuellement tous les hom- „ mes , & leur fait voir dans le fond de „ leur cœur ce qu'ils ne voient pas tou-

„ jours dans les Livres ; qu'il faut mé-
 „ priser ce monde qui n'est que vanité ,
 „ & ne s'occuper que de l'éternité. (1). „
 Peu de gens verront l'Athéisme dans ce
 passage ; ils ne découvriront pas davantage
 la Religion Chrétienne , où Horace ,
 parlant de Prométhée qui déroba le feu
 sacré , s'explique dans ces termes : « Il
 „ n'est rien que ne tentent les audacieux
 „ mortels ; ils veulent monter jusques
 „ dans les Cieux , & leurs crimes sont
 „ cause que Jupiter ne laisse jamais re-
 „ poser son tonnere (2). *Selon vous* ,
 „ c'est-là une allusion à la Religion Chré-
 „ tienne. Nos fautes nous empêchent
 „ d'aller au Ciel ; cependant nous préten-
 „ dons y arriver , quoique nous ne per-
 „ mettions pas que Jupiter laisse reposer
 „ son tonnerre. Quoi de plus clair , *ajou-*
 „ *tez-vous* , que le sens de ces vers ? Ils
 „ désignent clairement le Christianisme ,

(1) *Ioannis Harduini Opera Varia &c. Athei
 detecti , Lud. Thomassinus , pag. 41. col. 2.*

(2) Nil mortalibus arduum est :
 Cælum ipsum petimus stultitia : neque
 Per nostrum , patimur scelus
 Iracunda Jovem ponere fulmina.
Horat. Odar, Lib. I. Ode III.

» qui promet une récompense dans le :
 » Ciel à ceux qui auront vécu sainte- :
 » ment (1). En vérité je ne comprends
 pas comment votre folie a pu aller aussi
 loin. Rien n'est si opposé à la Religion
 Chrétienne que ce passage , puisque le
 Poète traite de crime le dessein que les
 hommes ont de monter au Ciel , & que
 c'est-là une des principales fautes pour
 lesquelles Jupiter met les foudres en usa-
 ge. Il faut avoir perdu totalement le bon-
 sens , pour chercher autre chose dans ce
 passage que la fable de Prométhée.

Il me reste encore à prouver que vous
 avancez les faits les plus faux ; voici un
 exemple de vos impostures. Quelques Co-
 pistes ont mis dans l'Ode II. du Livre I.
 le mot *Mauri* au lieu de *Marfi*. Dacier a
 corrigé cette faute sur plusieurs anciens
 Manuscrits ; vous avez eu l'effronterie
 de le taxer d'avoir supposé ce qui n'étoit

(1) Adeo , inquit , nihil mortalibus ardui est ,
 ut Cælum ipsum stulti incolere cupiamus , quam-
 vis per nostra scelera Jovem cogamus nunquam de
 manibus ponere fulmina. Ex Christiana Religione
 hic sensus est , quæ copiosam pollicetur mercedem
 in Cælis , his qui vitam sanctè composuerint.
Joannis Harduini Opera varia &c. Animadver-
siones in Lib. I. Odar. Horatii , pag. 332. col. 1.

point (1) : & cependant votre mensonge est prouvé , non-seulement par trois Manuscrits qui sont dans la Bibliothèque du Roi ; mais par un des plus anciens & des plus corrects qu'il y ait au Vatican.

Je dois enfin , pour achever votre portrait , prouver que la plupart de vos remarques sont puériles. Si je voulois faire mention de toutes celles qui sont contre le bon sens , il faudroit que je critiquasse presque toutes vos Œuvres posthumes. Je me contenterai donc de vous en rappeler deux. La première est celle que vous faites sur les prodiges qui arriverent après la mort de César , parmi lesquels Horace met la quantité surprenante de neige qu'il tomba. Vous prenez le ton badin qui ne vous convient nullement , & vous vous récriez beaucoup. « Quoi ! dites vous , » est-il surprenant qu'il tombe de la neige » pendant l'hiver ; & cela doit-il épouvan-

(1) Quem juvat clamor , galeæque læves ,
Acer & Mauri peditis cruentum
Vultus in hostem.

Horat. Lib. I. Ode II.

Ita Libri omnes : mentiente Dacerio in vetustis Editionibus legi *Mars* non *Mauri*. Sed *Mauri* Vates solius metri causa scripsit. *Harduinus* , ibid. pag. 331. col. 1. sub fin.

B 5

« ter le genre humain (1) ? » Non : il est certain qu'il n'y a rien d'extraordinaire à voir neiger dans le mois de Janvier ; mais s'il tombe trente ou quarante pieds de neige , alors il y a de quoi épouvanter les peuples. On est fort accoutumé à la pluie ; cependant si elle devenoit si forte , que l'eau montât jusqu'au second étage des maisons , auroit-on tort d'avoir peur , & de regarder cette pluie comme un prodige ? Avouez naturellement que votre remarque est du dernier ridicule. Celle que vous faites sur l'Ode de la navigation qu'Horace adresse à Virgile , ne vaut pas davantage. Vous prétendez que cette Ode est supposée , parce que le Poète après avoir parlé de Virgile dans les huit ou dix premiers vers , ne parle plus ensuite que de la navigation & de l'intrépidité des matelots (1). Je vous jure par Belsébuth ,

(1) Jam satis terris nivis atque diræ
Grandinis misit Pater , & rubente
Dextera sacras jaculatus arces
Terruit urbem.

Ridicule nivis quantalibet copia inter prodigia
& ostenta reponitur : Et grando hieme , quando
& nix decidit , quid habet diri , quod terrere urbem possit ? *Harduinus* , *ibid.*

(1) Virgilium mittit Athenas , ne Virgilio cre-

& par notre Fondateur Ignace , que je n'ai jamais rien entendu , ni lu d'aussi comique que cette remarque. Je ne vous dirai pas qu'on voit bien que quoique vous vous mêliez de critiquer les Poètes , vous ignorez absolument la maniere dans laquelle il faut que leurs Ouvrages soient écrits. L'Ode demande une espece d'enthousiasme :

En elle un beau désordre est un effet de l'art (1).

Vous en voudriez faire une tirade de compliments ; on voit dans cela une marque de votre bon goût. Mais enfin , laissons ce nouveau genre de poésie , bon à l'usage des courtisans & des sollicitateurs de procès , & voyons si , parce qu'il n'est fait mention d'une personne que dans les huit premiers vers d'une Ode , elle doit passer pour supposée. Si cela est , l'Ode sur la Raison , que Rousseau adresse au Marquis de la Fare , n'est pas de ce Poète ; &

datur minus cognitus fidicem Lyricus , quam Scriptor Sermonum & Epistolarum. At præter breve votum , quod initio præfigitur , pro felici navigatione , reliquæ Ode de navigantium audacia est , quæ nihil ad Virgilium pertinet : aut ad rationem suscepti itineris. Idem , ibid. col. 3.

(1) *Despréaux* , Art. Poëtiq.

36 LETTRES CABALISTIQUES,
dans toutes celles de la Mothe , je ne pense
pas qu'on en trouve huit ou dix qui ne
soient pas supposées.

LETTRE CXLI.

*Suite du Dialogue , entre HARDOUIN
& JEROME XAVIER.*

JEROME XAVIER.

QUELQUE incommode que vous
me trouviez , j'examinerai encore quel-
ques-unes de vos critiques ; elles sont
toutes si absurdes , que , sans me donner
la peine de les choisir , je prendrai les pre-
mières qui s'offriront à mon esprit. Vous
vous mêliez de critiquer les Poètes , &
vous n'aviez pas les premières notions de
la poésie , ou du moins écriviez-vous
comme si vous ne les aviez point. Par
exemple , dans une *Ode* (1) , Horace dit :

(1) O nata mecum Consule Manlio !

Seu tu querelas , sive geris jocos ,

Seu rixam , & insanos amores ,

Seu facilem , pia testa , somnum.

O nata mecum testa !

Dictum ridicule , cum sensus obvius talis dicti
sit ætatem amphoræ eandem ac Vatis esse ; nec

O ma chere bouteille , née , ainsi que moi ,
 sous le Consulat de Manlius ! Il est ridicule ,
 dites-vous , de vanter l'ancienneté d'une
 bouteille. C'est de la vieillesse du vin dont
 on doit faire cas. La belle remarque ! Voyons
 encore ce que vous ajoutez peu après. Ce
 n'est pas la bouteille qui cause les querelles ,
 c'est le vin. Il falloit que vous en eussiez
 beaucoup bu , ou que vous fussiez dans
 le délire , lorsque vous faisiez de pareil-
 les remarques. Hé quoi ! dans tous les
 Poètes nos contemporains , n'aviez-vous
 pas vu cent fois employer des expressions
 que vous condamnez , & qui vous font
 croire les Odes d'Horace supposées ? Ne
 connoissiez-vous pas les charmantes Can-
 tates de Fusilier ? N'aviez-vous pas vu dans
 celle de Bacchus & de l'Amour ?

Quand Bacchus nous livre la guerre ,
 Gardons-nous bien de fuir ses coups ;
 C'est dans la bouteille & le verre ,
 Qu'on trouve des plaisirs si doux.

Que penseroit-on d'un homme qui di-
 roit au d'urd'hui que certe Cantate n'est
 tamen laudari soleat amphoræ vetustas ; sed vini ;
 Nec verò gerit amphora querelas vel jocos , seu
 rixam vel somnum , sine vino. *Harduin. Opér.*
Var. pag. 349.

point de Fuflier , parce que ce n'est pas dans le verre & la bouteille , mais dans le vin , qu'on trouve les plaisirs , & qu'un bon Poëte , comme lui , n'a pu se servir de ces expreffions vicieufes ? On traiteroit un pareil critique de fou & d'homme qui n'a pas le moindre goût de la poëfie galante & badine. Appliquez-vous ce qu'on lui diroit , & paflons à une autre de vos critiques. Pour celle-ci , elle est la plus impertinente de toutes. *Oui , Posthume , mon cher Posthume* , dit Horace , *nos jours s'écoulent rapidement , & les plus belles qualités . la piété , la droiture , ne peuvent éloigner la vieillesse , ni reculer l'instant de notre mort.* La répétition du mot de *Posthume* vous choque étrangement. Il est ridicule , dites vous , de répéter deux fois le même mot. Ne feroit-il pas déplacé & rifible , ajoutez-vous , de dire *Tytire , Tytire , nos ans s'écoulent ?* Le mot de *Tytire* , que vous avez écrit (i) , vous

(i) Eheu fugaces , Posthumè , Posthume ,
Labuntur anni ! nec pietas moram
Rugis & instanti senectæ
Afféret , indomitæque morti. . . .

. . . Inapte prorsus , nec nisi metro cogente nomen iteratum Posthumi est , Nam cui placere possit ,

devoit faire prendre garde à la sortise que vous disiez , & vous auroit dû rappeler que ces Poëtes se servent élégamment de cette répétition dans certains endroits. Ainsi Virgile , dans un ouvrage que vous reconnoissez être véritablement de lui , dit : Ha ! Coridon , Coridon , à quelle folie t'es tu livré !

Ha ! Coridon , Coridon , quæ te dementia caput.

Dans des endroits tendres , ou qui marquent les regrets , cette répétition est fort noble ; nous sentons même qu'elle est puisée dans la nature , & rien n'est plus ordinaire que de voir un amant dire à sa maîtresse : *Ha ! Angélique , Angélique , vous me trahissez !* De même un homme , frappé de la rapidité avec laquelle notre vie s'écoule , dira fort bien à son ami : *Ah ! Posthume , Posthume , nos jours s'éclipsent comme l'ombre (1) !*

Eheu fugaces , Tytire , Tytire , vel Mæcnas ,
Mæcnas , vel Auguste , Auguste , labuntur anni ?
Id. ibid. pag. 341.

(1) *Un des meilleurs Poëtes que la France ait aujourd'hui , a dit :*

Il est , il est aussi dans ce lieu de douleurs
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces
erreurs.

Voltaire , Henriade , Chant VII. vers. 200.
La répétition , il est , il est , est très-naturelle,

Je vois qu'il vous tarde que je finisse l'examen de vos remarques ; mais je ne puis , en vérité , oublier celle qui se présente à mon esprit , tous les mots répétés dans les vers vous bleffoient horriblement. Dans la II *Ode* du IV *Livre* , Horace dit (1) que lorsque César entra vainqueur dans Rome , lui , ainsi que tous les Romains , célébreront un si beau jour ; & s'écrieront plusieurs fois : *Triumphe , triumphe*. Le mot Latin de *Io triumphe* , répond à nos *Vive Louis* : Vous trouvez cette répétition pitoyable , & vous croyez que c'est une médaille de Trajan qui a donné cette idée au faux Horace. On lit sur cette médaille , *Trajan Empereur* ,

(1) Tuque , dum procedis , Io triumphe !

Non semel dicemus , Io triumphe !

Civitas omnis , dabimusque Divis

Thura benignis.

Ridicula tum illa apostrophe est ad ipsum per se triumphum , tum geminatio illius dicti , *Io triumphe* , penuria melioris , quo versum clauderet. Ficta ea porro exclamatio est ex nummo Trajani Imp. in quo scriptum est , *hinc Tri , inde ump*. in medio autem laurus , ad cujus latus utrumque Io est , hac sententiâ *Trajanus Imperator , Imperator optimus : Urbis Massilia Protector , Imperator optimus*. En unde ficta acclamatio : *Io triumphe* , a cohorte nimium festinante , cum eruditionem vellet ex nummis colligere. *Id. ibid. pag. 352.*

Empereur très-bon , Protecteur de la ville de Marseille , Empereur très-bon. Ces mots répétés , dites-vous , ont été la cause de la répétition de *Io triumphe* ! Actuellement qu'il ne nous est plus permis de déguiser nos sentiments , avouez , mon ancien Confrere , qu'il falloit que vous extravagassiez tout-à-fait , lorsque vous couchiez sur le papier de pareilles ridiculités. Eh ! que ne disiez-vous que tous les Poëtes Grecs qui avoient employé dans leurs Odes de semblables exclamations répétées , avoient aussi copié des médailles ? Que ne prétendiez-vous que les Poëtes modernes avoient fait la même chose , & que lorsque Rousseau avoit commencé un Epithalame par ces deux vers ,

Io Himen , Io Himénée ,

Favorisez cette journée.

il avoit copié quelque médaille de Trajan , ou plutôt quelque vieille piece de trente sols du temps de Philippe le Bel ? Il falloit que vous vous figurassiez que ceux pour qui vous écriviez , n'eussent pas le sens commun. Il ne faut qu'avoir la plus petite notion de la Poésie , & la connoissance la plus simple de la Langue Latine , pour

42 LETTRES CABALISTIQUES ,
sentir combien la répétition des mots *Io
triumphe* , est naturelle. Souffrez que je
vous récite ici une strophe entière où ils
se trouvent , & que j'appelle du Pere Har-
douin vivant & insensé , au Pere Hardouin ,
forcé , chez les Diables , de dire la vérité.

Tuque dum procedis , Io triumphe !

Non semel dicemus , Io triumphe !

Civitas omnis Dabimusque Divis

Thura benignis.

Vous aviez de l'érudition , mon cher
Confrere ; mais vous n'aviez aucun goût ,
point de délicatesse , point de légèreté , point
de finesse ; vous vouliez juger des ouvrages
des plus grands Poètes , & vous n'aviez au-
cune connoissance des beautés de la Poésie.
On pouvoit vous appliquer ce qu'a dit ,
depuis vous , un excellent Auteur (1).
*Pour juger des Poètes , il faut sentir , il faut
être né avec quelques étincelles du feu qui
anime ceux qu'on veut connoître ; comme pour
décider sur la Musique , ce n'est pas assez , ce
n'est rien même , de calculer en Mathémati-
cien la proportion des tons , il faut avoir de
l'oreille & de l'ame. Si vous aviez pensé aussi
sensément que cet Auteur , vous ne vous
votaire , Essai sur le Poëme Epique.*

seriez point mêlé de décider sur des matieres où vous étiez un véritable ignorant ; vous n'auriez point dit qu'il falloit (1) que le faux Horace qui a fait les *Odes*, n'eût jamais eu aucune connoissance de l'*Enéide*, parce que l'Auteur de l'*Enéide* fait aborder la flotte d'Enée en Sicile & en Lybie, & que l'autre la fait aller tout droit dans la mer de Toscane. Un écolier qui connoît tant soit peu les règles épiques, ne fait-il pas qu'un Poëte est le maître, dans un Poëme, de feindre des événements purement imaginaires pour orner son ouvrage, & de faire parcourir des pays à son héros, où il n'alla jamais ? Que diroit-on d'un homme qui prétendrait que l'Auteur de *Télémaque* n'avoit jamais lu

(1) Gens quæ cremato fortis ab Illo
Jactata Tuscis æquoribus, sacra,
Natosque, maturosque patres,
Pertulit Ausonias ad urbes.

Immo vero, non ab Illo cremato, sed ante obsessum, *Ausonii Troja gens missa coloni* fuere, ut Virgilius cecinit in *Georgicis*. *Maturi patres*, pro *senes*, inepta & puerilis ad versum explendum circumlocutio est. Denique classem Trojanam jactatam in Tusco mari fuisse, non equidem negaverim : sed si ita est, non vidit *Æneidem* Pseudo-Horatius, quæ jactatam *Æneæ classem* non Tusco mari refert, sed in Siculo Libycoque ultra Siciliam. *Id. ibid.* pag. 353.

44 LETTRES CABALISTIQUES ,
 l'Odissee , puisqu'il prête à Ulysse certaines choses qui ne sont point dans le Poëme Grec ? Il faudroit donc que les Poëtes se copiaissent toujours les uns les autres , s'ils devoient suivre la vérité de l'Histoire , ou passer pour n'avoir pas lu ceux qui ont écrit des ouvrages qui y étoient conformes. L'Auteur de la *Henriade* , qui fait passer Henri IV en Angleterre , où il ne fut jamais réellement , n'auroit donc pas ouvert un seul volume , & ignoreroit tout ce qu'onr écrit les Auteurs contemporains de ce Prince.

En voilà assez , je n'ajouterai plus qu'un mot. Je ne fais pas pourquoi vous ne vous êtes pas contenté de supposer deux Horace , & qu'il vous a plu d'en mettre quatre (1) au lieu d'un seul. Vous prétendiez que le véritable étoit l'Auteur des *Satyres*

(1) *Alterius Vatis istud esse opus de Arte Poëtica arbitramur , quam sunt Libri Carminum , vel Epodon ; ita ut nisi me mea fallit conjectatio , non unum jam Horatium habeamus , sed omnino quatuor ; primum antiquissimum & genuitum , qui Sermones scripsit & Epistolas , tres reliquos , recentes ac suppositos quamvis ejusdem ævi : unum , qui Carmina scripserit , alterum qui Librum Epodon , tertium qui de Arte Poeticâ ad Pisones. Id. ibid. pag. 361.*

& des *Epîtres*, que le second avoit fait les *Odes*, le troisieme les *Epodes*, & le quatrieme l'*Art Poétique*. Ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que vous souteniez que l'*Art Poétique* avoit été fait par un Poëte du quatorzieme ou du quinzieme siecle; qu'il étoit plein (1) de *Gallicismes*. Il y a grande apparence qu'on connût, & qu'on pratiquât alors les regles qu'Horace a données; il y paroît par les pitoyables ouvrages des Poëtes de ce temps. Je le répète, il falloit que vous prissiez les hommes pour des imbécilles. Notez, s'il vous plaît, que vous reconnoissiez que l'*Art Poétique* est un excellent ouvrage (2), Je crois m'être dégagé de ce que je vous avois promis: si vous n'êtes pas content de votre portrait, ce n'est pas ma faute, il est peint d'après nature.

(1) Cui lesta potenter erit res,

Et potenter pro secundum vires, & res pro argumento dicitur inepte. *Potenter*, puissamment, *Gallicismus* est.

(2) Tametsi autem distat plurimum hoc Opus a vena ingenioque Horatii, tamen longe superat diligentia & dicendi facultate Scriptores *Carminum* & *Epodon*: aut si scripsisse idem *Carmina* existimandus est, hic vicit seipsum. *Id. ibid.* pag. 362.



L E T T R E C X L I I .

*Suite du Dialogue, entre HARDOUIN
& JÉRÔME XAVIER.*

H A R D O U I N .

JE vous ai écouté avec beaucoup de patience , & sans vous interrompre ; je me flatte que vous voudrez bien agir de la même manière. Je vais , à mon tour , faire l'analyse des ouvrages que vous avez supposés.

Dans le *faux Evangile* que vous avez publié en Perse , & dans l'*Histoire de S. Pierre* que vous avez écrite , votre but a été d'établir tous les faux miracles qu'on lit dans les *Légendes* , d'autoriser toutes les Traditions les plus fausses , & d'établir la primauté du Pape sur les ruines de l'Ecriture. Je crois que si je prouve clairement ces trois griefs , vous ne me disputerez plus d'être moins criminel que vous. Je commence par examiner le premier , & je vois que vous avez inféré dans

votre *Evangile* apocryphe toute la fable que
 les Dominicains , avides d'or & d'argent ,
 ont inventée sur la Magdelaine. Non-seu-
 lement vous assurez qu'elle alla réellement
 en Provence où elle mourut ; mais vous ra-
 contez toutes les histoires qu'ont débitées
 les Moines , & vous assurez que les Anges la
 portoient sept fois par jour dans le Ciel (1).
 Voilà des voyages qui sont , pour le moins ,
 aussi mal autorisés que mes critiques ; & je
 ne comprends pas comment vous avez osé
 insérer une pareille fable , aussi contraire
 au bon sens & à la Religion , dans un Livre
 auquel vous aviez donné le titre d'*Histoire*
de la Vie de Jésus-Christ. Je m'étonne qu'en
 faisant la relation du voyage de la Magde-

(1) Et postquam Jesus-Christus in Cœlos ivisset ,
 Judæi ipsam (*Magdalenam*) è Regione sua eje-
 cerunt , & navi impositam relegarunt. Illa eadem
 navi ad Emporium , Massiliam dictum , quod in
 Regno Franciæ est , pervenit , atque in illa terra
 Christum & Evangelium ejus prædicavit : multos-
 que ad Religionem ejus perduxit. Tunc montem
 quemdam elegit , ibique trigenta annis cum summa
 abstinencia & cultu meditationis in Crypta vixit ,
 & singulis diebus septies eam Angeli in Cœlos por-
 tabant *Historia Christi* , *Persice conscripta* , simul-
 que multis modis contaminata , a P. Hieronimo
 Xavier , Soc. Jesu , Latine reddita , & animad-
 versionibus notata , a Ludovico de Dieu , Part. II.
 pag. 254.

laine à Marseille , vous n'ayiez pas fait mention des contes qu'on débite sur Saint Maximin , que les Dominicains lui donnent pour Ecuyer dans sa route.

Venons au second grief qui regarde les fausses traditions. *En nuit de la naissance de Jesus*, dites-vous, *il arriva à Rome deux événements remarquables. Le premier, c'est qu'une fontaine d'huile parut tout à coup au milieu de la ville ; qu'elle coula plusieurs jours , & forma un torrent qui s'alla jeter dans la mer. Le second , c'est qu'on ferma le Temple de Janus* (1). Baronius & les autres Savants qui ont parlé du premier prodige , conviennent tous que s'il est vrai qu'il soit réel , il est

(1) Ita nocte nativitatis , duæ res-mirandæ contigerunt. Una , quod eodem tempore quo Christus Betlehemi natus est , in urbe Roma fons olei olivarum prodiit & fluxit , & torrens factus , Mari se conjunxit , & aliquot dies perduravit. Hoc signum erat natum esse in mundo Christum , fontem misericordiæ , & restauratorem necessitatum & ægritudinem egentium. Altera , quod quoniam Octavius Cæsar victoriosus bello fuerat , & super mundum judicium & dominum cui summa tranquillitate & securitate exercebat , in signum hujus , clauserunt fores Templi Numinis sui , cui nomen Ianus , id est Dominus claudendi & aperiendi opera , præsertim in negocio belli. Nam istæ fores antea apertæ fuerant in signum quod pax non esset. *Idem* , *Ibid.* part. I. pag. 70.

arrivé

arrivé environ trente sept ans avant la naissance du Messie. Et quant aux portes du Temple de Janus , le même Baronius montre que c'est-là une fausse Tradition ; & Jean Louis de Dieu , votre critique , a prouvé que la première fois que le Temple de Janus avoit été fermé , c'étoit vingt-huit ans avant que Jesus fut né ; la seconde, vingt-trois ans ; la troisième , huit ans ; & la quatrième , sous l'empire de Néron , long-temps après sa naissance (1). Vous

(1) Baronius , in *Appar. ad Annal. Eccles.* tradit ex Eusebio contigisse id tertio Triumviratus anno , id est 37. circiter ante natum Christum annis. Ergo non ipsa Nativitatis nocte. Vide & Jesuitam Barradium *Concord. Evangel.* l. 8. c. 12. Alterum, quod fores Templi Jani : quod Dominum claudendi & aperiendi negocia , præcipue belli significat) hactenus apertas , in signum universalis pacis clauserint. Et hoc negat Baronius ibidem contigisse ipsa Nativitatis Christi nocte. Merito sane : nam id Ciceronis , tunc Consulis , jussu factum , cum devicto ab Augusto mortuoque Antonio , deditaque à Cleopatra Ægypto , Nuncium Romam esset delatum , quod 28. circiter ante natum Christum annis accidit. Secundo clausum est ab Augusto , Junio Silano , & Augusto Coss. 23. circiter ante Christum annis. Tertio a Senatu decretum , ut clauderetur , sed orientibus novis bellis impeditum , Julio Antonio. A. L. Fabio maximo Coss. 8. circiter ante Christum annis. Postea demum diu post Christum , sub Nerone clausum. *Lud. de Dieu Animadvers. in Excerpta ex Hist. Christi* , pag. 169.

Tome VI,

C

50 LETTRES CABALISTIQUES ;
voilà donc encore convaincu d'autoriser les
Traditions les plus fausses dans votre faux
Evangile.

Passons à l'article des Papes. Je ne m'arrêterai pas à tous les mensonges que vous avez dit dans l'*Histoire de S. Pierre* , pour établir l'autorité Papale. Je vous aurois passé ces impostures , dont j'ai moi-même été coupable , si vous ne les aviez insérées que dans l'*Histoire* apocryphe de cet Apôtre ; mais je ne puis souffrir que vous les ayiez répandues dans votre *Vie de Jesus-Christ* , & que vous ayiez effrontément corrompu & altéré les véritables Ecritures , en faisant faire des actions au Messie , dont les Ecritures ne font aucune mention. *Le Christ* , dites-vous , *ne baptisera que Pierre. Pierre baptisera tous les autres Apôtres , & ceux-ci tous ceux qui croyoient en Jesus-Christ* (1). Apprenez-moi de grace , où avez-vous pris ces circonstances ? Aviez-vous donc oublié qu'il n'en est fait aucune mention dans l'Ecriture ? Non , sans doute ; mais vous

(1) Christus solum Petrum baptizavit ; Petrus reliquos Apostolos , hi vero omnes alios qui in Christum credebant. *Historia Christi Persicè conscripta* , &c. pag. 154.

L E T T R E CXLII. 51

vouliez , comme le remarque fort bien Louis de Dieu , établir la primauté du Pape (1). Un mensonge de plus ne vous faisoit pas peine , & vous regardiez comme un grand coup de faire baptiser tous les autres Apôtres par S. Pierre.

Jugez à présent si vous ne devez pas être en horreur ; non-seulement à tous les gens de Lettres , mais encore à tous les véritables Chrétiens. Du moins , si j'ai voulu détruire les anciens Ecrivains , j'ai toujours respecté l'*Evangile* , & j'ai bien été éloigné de vouloir le corrompre , & en fabriquer un nouveau , rempli d'impostures & d'impertinences. Il faut avouer que vous étiez un plaisant Apôtre , & que vous donnez aux gens de sens une grande idée des Missionnaires de la Société.

J E R O M E X A V I E R.

Si j'ai fait un mauvais livre , du moins est-il encore incertain aujourd'hui dans le monde si j'en suis l'Auteur. Nos Con-

(1) Nihil solidi habet hæc assertio. S. Job. 4. 1. asserit Christum ipsum non baptizasse. Unde ergo Petrum baptizasse scitur ? Et quidem solum ? Fictum id ab iis qui primatum Petri fulcire ambierunt. *Lud. de Dieu Animadvers. in Excerpta ex Historia Christi* , pag. 601.

52 LETTRES CABALISTIQUES ;
freres soutiennent fermement que je n'y ai
aucune part. Un des plus savants a dit
beaucoup d'injures à Jean de Dieu , il
l'appelle six ou sept fois de suite *Hollan-*
dois , parce qu'il se figure que ce nom est
très-odieux. *Quel est celui*, dit-il , *qui a*
apporté ce livre en Europe ? C'est un Hollan-
dois. Quel est celui qui l'a gardé dans sa bi-
bliotheque ? Un Hollandois. Quel est celui
qui l'a donné au public ? Un Hollandois (1).
Après cela , n'est-on pas en droit de soup-
çonner que cet ouvrage a été faussement
imputé à un Jésuite par un ennemi de la
Société ? On ne peut point , au contraire ,
révoquer en doute si vous êtes l'Auteur
des œuvres posthumes qui ont paru sous
votre nom. Nos Confreres ont été forcés
d'en convenir , & tout ce qu'ils ont pu fai-

(1) Primum , qui probare potest verè ab eo conf-
criptum illum quidquid est Libri fuisse ? Quid si
id neget aliquis ? Quid si Commentum id esse dicat
cujusdam hominis & illius Societatis inimici ? Vides
profecto , Lector , quam non sit absurda suspicio :
sic enim se res habet. Qui sunt illi , a quibus
Scenæ istæ descriptæ , & ex Oriente ultimo in
Europam apportatæ sunt ? *Batavi*. Quis has in scri-
niis suis conservavit ? *Homo Batavus*. Quis in pu-
blicum edidit ? *Batavus*. Vid. *Petavium de Incarnat.*
Lib. XIV. 7.

re , pour éviter l'indignation du public ,
c'est de publier qu'ils les désapprouvoient.

H A R D O U I N.

Vous vous flattez en vain qu'on doute encore aujourd'hui que vous soyez le véritable Auteur du faux *Evangelie* qu'on vous impute. Tous les Savants , soit Catholiques , soit Réformés , se réunissent en ce point. Le docte Fabricius a donné une verte réprimande à votre défenseur le Pere Petau ; il se moque de la hardiesse qu'il a eue de nier un fait avéré , & de la puérile déclamation par laquelle il croit obscurcir la vérité (1). Le savant Richard Simon n'a pas hésité à vous attribuer les deux ouvrages que vous pensez pouvoir désavouer. *Je ne crois pas*, dit-il , *qu'on doive mettre au nombre des Versions du Non-*

(1) Unum adhuc supererat ut Dionysius Petavius etiam auderet negare bona fide Dilectum Batavum egisse , nec scripta illa Xaverii esse : sed frigida Petavii declamatiunculæ , & inani suspitioni oppones Bibliothecæ Jesuiticæ Autores , nec Batavos illos , nec Societatis suæ inimicos , qui etsi Animadversiones Ludovici de Dieu pro humanitate sua rogo dignas hæreticasque prononçant , Historias ipsas tamen Xaverii esse minime diffitentur. *Fabricii Codex Apocryph.* Tom. II. Paragr. 35. pag. 820.

54 LETTRES CABALISTIQUES ,
*veau Testament , écrites en Persan , le Livre
 du Pere Jérôme Xavier , Missionnaire Jésuite ,
 qui contient la Vie de Jesus-Christ. On ne
 peut nier qu'il n'eût été plus à propos de tra-
 duire en Persan le Texte pur des Evangiles ,
 que de donner un mélange de ces Evangiles
 & de Pièces apochryphes sous le titre de l'His-
 toire de Jesus-Christ. Jérôme Xavier a aussi
 composé un ouvrage semblable , intitulé ,
 l'Histoire de St. Pierre , qui n'est pas écrite
 avec plus d'exactitude (1). Voyez si après
 des attestations pareilles , beaucoup de
 gens doutent encore que vous soyez le vé-
 ritable Auteur d'un faux Evangile. La So-
 ciété elle-même en convient aujourd'hui ;
 ainsi , de quelque maniere que vous tour-
 niez les choses , vous êtes toujours cent
 fois plus criminel que moi.*

(1) *Richard Simon , Hist. Critiq. du Nouv. Tes-
 tam. Liv. II. Chap. XIV. pag. 206.*





L E T T R E CXLIII.

*Fin du Dialogue , entre HARDOUIN
& JEROME XAVIER.*

HARDOUIN.

JE vois que vous souffrez impatiemment que j'apprécie d'une manière si juste les Ouvrages que vous avez supposés; il faut pourtant que je vous rappelle encore quelques-uns des endroits qui choquent le plus , & qui ont fait crier le Public , non-seulement contre vous , mais contre tous nos anciens Confreres , parce qu'on a cru y entrevoir que vous établissiez des faits que le Corps de la Société semble favoriser. Tout le monde se plaint qu'ils cherchent à faire rendre à la Vierge un culte aussi grand qu'à son Fils ; qu'ils débitent à ce sujet mille contes fabuleux ; qu'ils publient plusieurs Livres pour abuser de la trop grande crédulité de leurs dévots , & sur-tout de la foiblesse de leurs dévotes. Vous êtes entré parfaitement dans leurs idées ; car les Evangélistes , atten-

C 4

58 LETTRES CABALISTIQUES ,
 tifs à parler des miracles & des préceptes
 de *Jesus-Christ* , n'ont pas cru qu'il fût né-
 cessaire de remplir leurs Ouvrages de di-
 gressions inutiles , & de faire le portrait
 de la beauté de la Vierge. Vous avez sup-
 pléé habilement à leur silence ; & compo-
 sant un Roman que vous vouliez faire
 passer comme un Evangile , vous avez cru
 vous devoir conformer aux regles de ces
 sortes de Poëmes , & faire de la Vierge
 (1) un portrait imaginaire , tel que ceux
 des héroïnes de la Calprenede. Il est vrai

(1) Nunquam ex Evangelistis (quippe qui so-
 lius Christi, non Mariæ, servi ad præcones erant)
 didicissent , Indi cujus staturæ , formæ ac speciei
 fuerit Virgo. Intererat tamen , ad salutem credo ,
 scire. Noster ergo sic eam depingit : *Maria fuit me-
 diocris staturæ , triticei coloris , contracta facie ,
 oculis magnis & ad cæruleum vergentibus , capillis
 aureis , manibus digitisque longis , pulchrâ formâ ,
 in omnibus proportionatâ , loquetâ convenienti ,
 prospectu veresundo & eleganti , amabili amictu ,
 paupereulo & mundo. Tanta in vultu ejus majestas
 apparebat , ut impio cuidam & formidabili vul-
 tum ejus intuenti , contigerit colligere se & retra-
 here , & in alium mutari virum. Miraculum hoc
 unde habeat , nescio Cætera & plura ex Epipha-
 nio recenset Nicephorus Lib. II. Cap. XXIII.
 Quæ omnia , quum non tantum divinæ non sint
 veritatis , sed & dubiæ admodum fidei , digna non
 erant quæ divinis & indubitatæ fidei Evangelicis
 Scriptis asserentur. *Histor. Christ. &c.* pag. 557.*

que malgré tous vos efforts vous êtes resté au-dessous de vos modèles; & puisque vous vouliez vous mettre au rang des Scuderi & des Combreville, vous deviez tâcher d'écrire entièrement dans leur goût. Le portrait que vous faites de la Vierge, ressemble parfaitement à celui que Chapelain a fait de la Pucelle d'Orléans. Voici comment parle ce Poète :

On voit hors des deux bouts de ces deux courtes manches ,

Sortir à découvert deux mains longues & blanches ,

Dont les doigts inégaux , mais tous ronds & menus ,

Imitoient l'embonpoint des bras ronds & charnus.

Vous vantez fort aussi les mains & les doigts longs de la Vierge. Cela fait des mains sèches ; vous auriez pu lui en donner d'autres. Je ne fais point aussi pourquoi vous lui faites les cheveux couleur d'or , & les yeux à demi blancs ; tout cela est fort mal imaginé , & ne forme point une belle personne. Quant à ce que vous dites que son air étoit si doux & si rempli de majesté , qu'il étoit impossible qu'un pécheur la regardât sans se repentir

58 LETTRES CABALISTIQUES ;

de ses fautes , il est fâcheux que l'Ecriture ne dise rien de cela. Votre Critique s'est fort récrié sur le prétendu miracle ; avouez qu'il a eu raison de dire que vous auriez dû respecter l'Ecriture & ne point allier les faits que vous en avez tirez , avec ceux que vous forgiez , ou que vous empruntiez de quelques Auteurs , aussi peu judicieux & véridiques que vous.

Ce n'est pas dans le seul portrait que vous avez fait de la Vierge , que vous avez donné prise à vos ennemis , ils ont eu bien plus de raison de ce que vous avez dit sur son accouchement ; car non content d'avoir fait dans votre faux Evangile une longue histoire sur l'Immaculée Conception , vous avez prétendu (1) que l'accouchement de la Vierge avoit été

(1) Audi nunc rursus sollicitum admodum immaculati Virginis partus patronum. pag. 69. *Virgo nullum in hoc partu dolorem sensit , sed multum gaudii & refocillationis spiritualis. Et sicut absque dispendio virginitatis in uterum matris intravit, sic summâ cum integritate ejus , non ad aperta viâ , exivit : sicut radius solis ex orbe transit , absque ut eum frangat. Voluit enim filius hic dominice nasci, & Matri suæ , quæ propter se multa esset passura , id gaudii & honoris dare , ut ab omnibus fœminis distincta , & Virgo esset , & Mater. Mansit enim & in partu , & ante & post partum virgo. Quid*

de même immaculé , & que les conduits qui doivent souffrir pour donner naissance

sibi illa volunt , *sicut absque dispendio virginittis in uterum Matris intravit* ? Aliunde ne ergo Christus , sicut radii solares per vitri soliditatem sine ulla vitri læsione , sic per integra Virginis claustra in uterum transit ? An in castra Anabaptistarum noster obiit , qui semen aliquod cœleste in uterum Virginis delatum volunt , unde natura ejus humana sit formata ? Non transit in uterum , qui ex solius Virginis semine ac sanguine intra uterum contento in utero est conceptus. Nisi fortassis transitum dicas , quo per venas & vasa spermatica sanguis & semen muliebne in uterum transeunt. Quod hic locum non habet , quia & antequam Christus conciperetur , sacra Virgo in aliarum fœminarum morem naturali isti fluxui obnoxia fuit. Atque ea res sic se habet , ut & temerarius sit qui matricem Virginis in partu adaperitam neget , neque in virginittatem ejus ullatenus sit injurius , qui id statuât. Virginittatem ne lædit , quod singulis mensibus sanguini expurgando se pandat vulva ? Cur eam magis lædat , quod sætuit proferendo idem faciat ? Si Sixtum Senensem. *S. Bibliotheca Lib. VI. Anno 136. & 137.* consulere animus est , reperies Origenem , Ambrosium , Tertullianum , vulvæ apertionem Mariæ in partu tribuentes , idque ex loco *Luc. II. vers. 23.* quibus addo Nicephorum *Lib. I. Cap. XII.* Ideo ne eam virginem aut negarunt , aut dubitarunt ? Virgo esse desinit , non cui uterus aperitur , sed cui ex viri coïtu aperitur. Ab eo quæ intacta manet , virgo manet. Sed & Origenem ibidem citat Sixtus cui ex loco. *Lucæ Cap. II. 22.* purgatione Mariam eguisse intrepide statuit. Ideo ne eam virginem negavit ? Aut virgo non est , quæ a menstruo sanguine purgati opus habet ? Si hæc & similia ad honorem Mariæ Virginis pertinent , mi-

60 LETTRES CABALISTIQUES ;

aux enfants , avoient toujours été fermés chez la Vierge , lors même qu'elle mit *Jésus* au monde. “ Dieu , dites-vous , vous „ lut donner cette marque d’amour a sa „ mere , & la distinguer de toutes les „ femmes ; en sorte qu’elle fût vierge „ avant l’enfantement , & qu’elle demeureût vierge pendant l’enfantement „ & après l’enfantement. „ Louis de „ Dieu a raison de vous traiter de fanatique & d’Anabaptiste. Je ne rappellerai point ici toutes les raisons qu’il apporte pour réfuter votre extravagante opinion , je me contenterai de vous dire avec lui , que le Peres de l’Eglise ont formellement enseigné que l’accouchement de la Vierge avoit été semblable à celui des autres femmes , & que les parties du corps avoient essayé les mêmes accidents. Ce n’est pas qu’ils aient prétendu pour cela que la Vierge avoit jamais cessé de l’être ; car ils savoient trop bien que c’est la connoissance qu’une fille a avec les hommes

rum sane tam negligentem Matris suæ fuisse Christum , ut quæ Xaverius tam magnificè prædicat & iterat , in S. Litteris ne attingi quidem curaverit , quin & contrarium de ea scribi voluerit, *Ibid.* pag. 368. & sequent.

L E T T R E CXLIII. 61

qui lui ôte sa virginité , & non point les ouvertures intérieures qui peuvent arriver dans sa matrice. Croyez vous que si votre opinion eût dû être nécessaire à la conservation de l'honneur de *Marie* , les *Evangelistes* n'en eussent point fait mention , & qu'ils se fussent reposés de ce soin sur vous , qui n'êtes venu que seize cents ans après eux ? Il y a dans votre conduite autant d'audace que de folie d'oser suppléer de votre chef aux saintes Ecritures , & de vouloir vous établir de nouveaux articles de foi. Allez , tous les crimes que vous me reprochez , ne sauroient jamais approcher de celui d'avoir osé falsifier si grossièrement l'Evangile.

Je souhaite , sage & savant *Abukibak* , que tu puisses trouver dans cette dispute quelque chose qui te plaise.

Je te salue en *Belsébuth* , & par *Belsébuth*.



LETTRE CXLIV.

*Le Gnome Salmankar , au sage Cabaliste
Abukibak.*

TU fais , sage & savant Abukibak , que les hommes jugent ordinairement du mérite des Grands d'une manière bien opposée à celle dont on pense sur leur compte dans nos ténébreuses demeures. Ils se laissent séduire par quelques qualités brillantes , & placent au rang des ames les plus fortunées celles de certaines personnes qui sont condamnées à rester plusieurs siècles dans des prisons obscures. Après la mort , les choses changent bien de face ; on les voit dans ce monde souterrain dans un point de vue tout différent de celui où on les regarde sur la terre.

Il est peu d'Auteurs qui ne louent excessivement les Cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*. Le premier entre dans les éloges de tous les Académiciens ; il n'est point d'année où l'on ne fasse publiquement son panégyrique. Le second retrouve au College Mazarin ce qu'on donne à l'autre à

L E T T R E CXLIV. 69

l'Académie François. Les Régents dans leurs harangues n'élevent pas moins le Prélat Italien , que les Académiciens le François : tout Paris , & même tout le Royaume , applaudit aux éloges des défuntes Eminences ; cependant elles sont toutes les deux condamnées à rester neuf cents ans dans nos ténébreuses retraites [1] avant d'aller dans l'heureux séjour des Sylphes.

(1) Je ferai ici une remarque , qui peut-être ne fera pas inutile pour faire connoître combien peu l'on doit ajouter foi aux louanges des Poètes. Monsieur de Voltaire , dans le VII *Chant* de son excellent Poème Epique , place dans les Cieux les deux Cardinaux que je loge avec juste raison dans le ténébreux séjour des Gnomes. Ce qu'il y a de plus particulier , c'est que sur le simple portrait qu'il en fait , (portrait très-véritable) si jamais gens ont mérité d'être damnés , ce sont ces Cardinaux. L'un étoit *implacable ennemi* , ce sont les termes de M. de Voltaire , l'autre *souple, adroit , & dangereux ami* , tous deux *cruels à leur patrie*. Voilà de beaux titres pour aller en Paradis ? Comptons après cela , sur la place qu'y donnent les Poètes.

Henri dans ce moment voit sur les fleurs de lis,
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne ;

Tous deux sont revêtus de la pourpre Romaine.
Tous deux sont entourés de gardes , de soldats.
Il les prend pour des Rois. . . . Vous ne vous trompez pas ,
Ils le sont , dit Louis , sans en avoir le titre ;

64 LETTRES CABALISTIQUES ,

Le Cardinal de Richelieu supporte impatiemment sa punition , il n'a point quitté en mourant son humeur fiere & haughtaine , il souffre à regret qu'on ne lui prodigue point ici les louanges dont on l'accabloit sur la terre. Pour s'en consoler , il a grand soin de se faire réciter , par les morts qui arrivent ici , les éloges que l'on fait de lui aux réceptions des Académiciens ; & quelque usés & ennuyeux qu'ils soient , ils ne l'endorment point. Il les écoute avec autant de plaisir , qu'un Janséniste en a à ouïr le récit des Miracles de Saint Paris.

Le Cardinal Mazarin au contraire , se soucie fort peu d'être loué , ni blâmé.

Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'arbitre.

Richelieu , Mazarin , Ministres immortels ,
Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels ,
Enfants de la fortune & de la politique ,
Marcheront à grand pas au pouvoir despotique ;
Richelieu , grand , sublime , implacable ennemi ,
Mazarin , souple , adroit , & dangereux ami ;
L'un fuyant avec art , & cédant à l'orage ,
L'autre aux flots irrités opposant son courage ,
Des Princes de mon sang ennemis déclarés ,
Tous deux haïs du peuple , & tous deux admirés.
Enfin par leurs efforts , ou par leur industrie ,
Utiles à leurs Rois , cruels à la Patrie.

Henriade , Chant VII. vers 323.

Un Poëte l'autre jour voulut lui réciter des vers qu'il avoit faits pendant sa vie, où il le plaçoit au-dessus des plus grands Ministres. « Mon enfant, lui dit-il, évite-toi cette peine ; je ne fais pas plus de cas des vers dans ce monde, que dans l'autre. Si tu avois un moyen à me communiquer pour trouver quelque grosse somme d'argent, à la bonne heure, je te serois fort obligé. » Le Cardinal de Richelieu ayant entendu ce discours, se plaignit qu'on l'eût condamné à la même peine qu'un Prélat, dont l'avarice avoit été si nuisible à la France. Mazarin fut piqué de cette réflexion ; & les deux Prélats eurent une dispute, dont je t'envoie le récit.

Dialogue, entre les CARDINAUX
MAZARIN & RICHELIEU.

MAZARIN.

Il vous convient peu en vérité de m'accuser d'avoir fait les malheurs de la France. Avez-vous oublié ceux dont vous l'avez accablée, & dont elle ne pourra jamais se relever ? C'est vous qui lui avez donné des fers, vous avez aboli les privilèges de la

Noblesse , supprimé les Etats Généraux , avili les Parlements , appauvri les peuples ; que pouviez-vous faire de pis ? L'on doit vous regarder comme le destructeur des droits & des libertés de votre patrie. Si j'avois fait ce que vous avez exécuté , cela eût pu m'être pardonné. J'étois Italien , rien ne m'obligeoit à sacrifier mes intérêts à ceux des François ; mais vous qui étiez leur compatriote , vous leur enlevâtes leurs plus beaux privilèges pour satisfaire votre ambition. Uniquement attaché à la Cour , vous oubliâtes qu'avant d'être Courtisan , vous aviez été François ; & que ce que vous deviez à votre Prince ne devoit point vous empêcher d'aimer votre patrie. Avant vous , le peuple pouvoit porter au pied du Trône les remèdes qu'il croyoit utiles à ses maux ; la Noblesse assistoit les Rois de ses conseils ; les Magistrats lui représentoient humblement la nécessité de suivre les loix , & lui expliquoient ce qu'il pouvoit y avoir d'obscur. Vous avez anéanti à jamais ces droits si chers & si utiles , vous avez élevé le despotisme & le pouvoir arbitraire sur les tristes ruines de la puissance Monarchique.

En détruisant les privileges de ma patrie , je l'ai servie utilement : j'ai affranchi le peuple du joug d'une infinité de petits tyrans qui le pilloient impunément. Il vaut bien mieux qu'il n'y ait dans un Etat qu'un seul & unique Maître , que deux ou trois cents petits Souverains , qui abusent de leur crédit & de leur pouvoir , qui se liquent ensemble contre leur Maître commun , dès qu'il veut les retenir dans leur devoir. Avant que j'eusse abaissé les Grands , la France étoit toujours à la veille d'être déchirée par des guerres civiles : elle nourrissoit dans son sein un mal dangereux , qui tôt ou tard l'auroit détruite ; les troubles , qui agitoient depuis long-temps le Royaume , ne pouvoient être calmés que par de violents remedes. Pour rendre les François heureux , il falloit les obliger à vivre tranquillement , & on ne les y pouvoit contraindre , qu'en établissant le pouvoir despotique sur la ruine des Grands & des Cours Souveraines.

M A Z A R I N.

Voilà , je vous l'avoue , une plaisante maniere d'excuser les maux que vous avez

68 LETTRES CABALISTIQUES ,
faits à vos compatriotes. Hé quoi ! Pour
les rendre heureux , vous n'avez pas cru
trouver de meilleurs moyens que de les
assujettir à un pouvoir arbitraire ? En ce
cas-là , je m'étonne que vous n'ayiez pas
regardé l'état d'un esclave comme le plus
fortuné. N'auriez-vous pas pu abaisser les
Nobles , sans mettre la Nation entière
dans les fers ? Les Anglois n'ont rien à
craindre de leurs grands Seigneurs ; cepen-
dant le despotisme n'a point lieu chez eux.
D'ailleurs , vous croyiez empêcher les
guerres civiles : vous avez fort mal réussi
dans vos desseins ; car peu d'années après
votre mort , sous la minorité de Louis
XIV. la France fut agitée par de cruelles
divisions. Pour rendre les hommes paissi-
bles , il ne faut pas les faire gémir sous
un joug dur & pénible , qu'ils ne suppor-
tent que jusques à ce qu'ils trouvent l'oc-
casion de s'en affranchir. Il n'y a pas de
pays , où les séditions soient plus fréquen-
tes que dans les Etats où le Souverain
a un pouvoir sans bornes ; rarement le
regne des Sultans n'est pas marqué par
quelque catastrophe. Ainsi , tout le sang
que vous fîtes verser à Castelnaudari ,



à Montauban & à la Rochelle, n'empêcha point que dans la suite le Prince de Condé ne prît les armes, & que le Cardinal de Retz ne se mît à la tête des frondeurs. Je puis vous protester qu'après votre mort ; je ne me ressentis point de toutes les exécutions sanglantes que vous aviez faites, & je ne m'apperçus plus de l'abbaissement des Grands, dès qu'ils purent trouver l'occasion de se révolter

R I C H E L I E U.

Je m'étonne que vous osiez me reprocher la guerre que je fis aux Protestants, & que vous mettiez au nombre de mes fautes le sang qui fut répandu au siege de la Rochelle. La bonne & saine politique n'exigeoit-elle pas qu'il n'y eût qu'une seule Religion en France ? Depuis près de cent cinquante ans, les deux qui y étoient établies, se coupoient la gorge ; il falloit, pour faire finir les meurtres, les massacres, les incendies, en détruire une. La raison & la politique demandoient que ce fût la plus foible ; heureusement c'étoit la Protestante, & je trouvois par-là un moyen d'exécuter plus aisément ce que je voyois être absolument nécessaire.

& qui convenoit au poste & à la dignité que j'occupois dans l'Eglise Romaine. J'ai commencé la glorieuse œuvre que Louis XIV. a perfectionnée,

M A Z A R I N.

Ni vous , ni ce Roi n'êtes venus à bout de ce que vous prétendiez exécuter. Vous vouliez assurer une parfaite conformité de sentiments parmi le peuple sur ce qui concerne les matieres de Religion ; mais vous deviez vous appercevoir que cela étoit impossible. Pour empêcher les disputes de controverse , il falloit bannir les Théologiens ; c'étoit-là le seul moyen. Dès que vous souffriez ceux d'une Communion , vous deviez vous attendre qu'ils se déchireroient entre eux , quand ils ne pourroient plus se battre avec leurs anciens adversaires. La chose est arrivée , on a exilé , banni , ruiné les Protestants : à peine ont-ils été détruits , que les Jansénistes leur ont succédé. Cependant ceux qui sont sortis du Royaume , ont porté ailleurs son or , ses richesses & ses manufactures. Le bannissement des Protestants a plus été fatal à l'Etat , que la perte de deux Provinces. Les François réfugiés n'ont pas médiocre-

ment contribué aux pertes qu'essuya Louis XIV. dans les dernières années de sa vie ; voilà cette grande œuvre qu'il a perfectionnée , & que vous aviez commencée. J'étois trop habile , & je connoissois trop bien les hommes , pour entrer dans une entreprise aussi inutile & aussi infructueuse.

R I C H E L I E U.

Quoique vous condamnerez les grandes choses dont je suis venu à bout , vous ne pourrez cependant refuser à mes qualités personnelles l'éloge qu'elles méritent. Je fus le pere des Gens de Lettres , j'établis la première & la plus célèbre des Académies. J'étois généreux , intrépide , & presque aussi bon Soldat que savant Théologien. J'abaissai la Maison d'Autriche , & celle de Bourbon doit naturellement me considérer comme le génie tutélaire qui lui aide à prendre le dessus pour toujours sur sa plus mortelle ennemie. Ce sont-là des faits glorieux dont tous les Historiens conviennent ; mais vous , qu'avez-vous fait qui puisse mériter l'estime de la postérité ? Vous étiez fourbe , avare , poltron , & , qui pis est , voleur. Vous fîtes prier

le Roi , en mourant , de vouloir bien vous pardonner de lui avoir pillé plusieurs millions. Ce Prince vous répondit qu'il vous donnoit tout ce que vous pouviez avoir pris , & que vous mourussiez tranquillement. L'aveu de votre vol est la seule belle action que vous ayiez faite. Pour exécuter quelque chose digne de louange , il a fallu que vous avouassiez que vous étiez un frippon ; car je ne compte point toutes les ruses que vous avez mises en usage contre le Prince de Condé & contre le Cardinal de Retz , comme des faits bien éclatants. Vous étiez , si vous voulez , un habile fourbe , & puis c'est tout.

M A Z A R I N.

Je pourrois vous dire qu'il fallut autant de génie & de politique pour venir à bout de vaincre tous mes ennemis , de les obliger à sortir du Royaume , & d'implorer enfin ma clémence ; que pour faire périr , sur un échafaud , tous ceux que je n'aimois point , comme vous l'avez pratiqué. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il falloit du moins avoir plus de douceur , & moins de cruauté. Mais je ne veux point chercher à faire mon éloge : jamais les louanges

ges n'ont été mon foible. Quant à vous , vous flattiez & payiez les Savants , parce que vous vouliez qu'ils prônassent sans cesse votre mérite. Dès qu'ils ne vous louoient point assez , vous les disgraciez ; vous étiez même jaloux de leur gloire , & vous persécutâtes Corneille , parce qu'il faisoit mieux des vers que vous. De quoi diable vous étiez-vous avisé de vouloir devenir Poète ? Voilà une belle qualité pour un premier Ministre ! Vous vantez votre science dans la Théologie ; ma foi , vos livres de controverse ne valaient guere mieux que vos poésies. Aujourd'hui on ne les voit que chez les beurrieres. On les trouvoit fort beaux lorsque vous viviez , parce qu'il eût été très-dangereux d'en juger autrement. Vous ne pardonniez jamais la plus légère offense ; & , abusant de votre autorité , vous la punissiez du plus cruel supplice : témoin ce pauvre Grandier , Curé de Loudun , que vous fîtes brûler comme forcier , pour avoir eu quelque démêlé avec vous , lorsque vous étiez , simple Abbé. Peut-on rien voir de plus affreux ? Quant à ce que vous dites de la Maison d'Autriche, il est vrai que vous lui avez

74 LETTRES CABALISTIQUES ,
porté de rudes coups , mais votre intérêt propre vous conduisoit beaucoup plus que celui de l'Etat ; & plusieurs fois des Généraux , qui étoient vos favoris , se sont laissés battre pour favoriser vos desseins , & pour obliger Louis XIII à recourir à vous. Je vous demande si de pareilles manœuvres sont celles d'un honnête homme. Vous avez bien fait d'établir une société perpétuelle de complimenteurs & de faiseurs de panégyriques ; sans cela , vous couriez risque d'être beaucoup moins loué après votre mort que vous ne l'aviez espéré.

R I C H E L I E U.

Malgré les reproches que vous me faites , on me regarde encore aujourd'hui , dans toute l'Europe , comme le plus grand Ministre qu'il y ait eu , & comme infiniment au-dessus de vous.

M A Z A R I N.

Je ne suis pas tout-à-fait de votre avis. On vous donne sur moi la préférence , cela est vrai : on vous regarde comme un grand & vaste génie , vous l'étiez aussi ; mais on n'estime pas plus votre probité & votre candeur que la mienne ; c'est-à-

L E T T R E C X L I V. 75

dire , qu'on nous regarde comme deux illustres fourbes , qui sacrifioient toutes les vertus à leurs intérêts ; au lieu que l'univers entier n'a qu'une voix sur le mérite éminent du Cardinal qui gouverne aujourd'hui. Il a rendu à Louis XV des services plus considérables que ceux que vous rendites à Louis XIII , & cependant la noblesse & le peuple n'ont qu'à se louer de la sagesse & de la douceur de son ministère. Il a aggrandi le Royaume de deux provinces , il a fait un Prince de la Maison de Bourbon , Roi de Naples & de Sicile ; il a entrepris une guerre juste , l'a soutenue glorieusement , & terminée à la gloire de son Maître & de sa patrie. Il a donné la paix à l'Europe , & la vertu , la candeur & la bonne foi , ne l'ont jamais abandonné dans l'exécution de ces entreprises , si périlleuses pour la probité d'un Ministre.

Je te salue , sage & savant Abukibak , en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.



L E T T R E C X L V.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

LE S anciens Philosophes , sage & savant Abukibak , ont attribué à plusieurs causes l'antipathie & la sympathie qu'on apperçoit entre les corps animés ou inanimés. Quelques-uns ont cru que toutes les choses étoient produites par cette antipathie & cette sympathie (1) , & que là paix ou l'inimitié qui régnoit parmi elles ,

(1) “ C'étoit particulièrement l'opinion d'Em-
pedocle , qui vouloit que tous les êtres fussent
produits & conservés par l'accord des quatre
Eléments , & détruits par leur désaccord.

Hæc autem illi visa sunt ac placita , Elementa
esse quatuor ; ignem , aquam , terram , aërem ; ami-
citiamque , quæ copulentur , & discordiam , quæ
dissideant. Ait autem sic.

Jupiter albus , & alma soror Juno , atque potens
Dis ,

Et Nestis , lacrymis hominum quæ lumina com-
plet.

Jovem ignem , Junonem terram , Aidoneum
aërem , Nestem aquam dicens , & hæc ait assiduas
versare vices desinere nusquam , estque æter nus
juxta illum hic rerum ordo. Denique infert ;

L E T T R E CXLV. 77

formoient leur génération & leur corruption. Cette opinion étoit fondée sur un raisonnement assez spécieux. *La contrariété*, disoient ces Philosophes, *qu'on découvre dans les éléments, est évidente. L'eau est ennemie du feu, elle le détruit, le dissipe & l'éteint, parce que le feu est chaud & sec, & l'eau est froide & humide. Ces deux éléments sont donc totalement opposés, & il y a entre eux une invincible antipathie. L'eau, au contraire, sympathise avec la terre, en ce qu'elles sont froides toutes les deux; mais elles sont contraires, en ce que l'eau est*

Nonnunquam connectit amor simul omnia rursus
Nonnunquam sejuncta jubet contentia ferri.

Diogen. Laërt. de Vit. Dogmat. Clar. Philosoph. Lib. VIII. in vit. Empedocl. Segm. 76r

L'opinion d'Empedocle a paru très-probable à plusieurs Anciens. Cicéron semble l'approuver; il veut même que les hommes puissent en connoître la vérité par l'expérience, & découvrir que les masses qui composent l'univers, s'entretiennent entr'elles par une espece d'amitié, & se dissipent par leur désaccord.

Agrigentinum quidem, doctum quemdam virum, carminibus Græcis vaticinatum ferunt: quæ in rerum naturâ totoque mundo constarent, quæque moverentur, ea contrahere amicitiam, dissipare discordiam; atque hoc quidem omnes mortales & intelligunt & reprobant. *Cicer. de Amicit. Cap. VII.*

humide , & la terre sèche. Entre le feu & la terre il y a une conformité à cause de leur sécheresse , & une opposition par rapport à la chaleur du feu & à la froideur de la terre. Ainsi , entre tous les éléments il y a une antipathie , & néanmoins une sympathie à plusieurs égards. Or , toutes les choses , soit animées , soit inanimées , sont composées des éléments ; donc il est nécessaire qu'il y ait entre elles une sympathie & une antipathie plus ou moins forte , selon que la matière de certains éléments domine en elles.

C'est-là la manière dont les Anciens expliquoient les effets surprenants que nous voyons tous les jours ; mais la physique , cultivée & poussée à un point de perfection bien éloigné de celui où elle étoit du temps des Grecs & des Romains , nous a appris que l'antipathie & la sympathie des éléments ne sont que le rapport & la convenance qui se trouvent entre la subtilité , la figure , & la dureté des corps mis en mouvement , & déterminés par un premier mobile. Nous savons que le feu n'est point chaud , que la terre n'est point froide , & que les qualités ne sont point attachées aux corps par leur nature.

Le feu nous brûle & nous cause de la douleur , parce que ses parties légères , pénétrant dans les pores de la chair , dérangeant , par leur mouvement violent , l'ordre de celles du corps , & nous font sentir une sensation de douleur , à laquelle nous avons donné le nom de brûlure. L'eau nous paroît froide , parce qu'elle excite dans nous un sentiment opposé à celui du feu , ses parties agissant avec peu de vigueur , & s'insinuant sans causer aucun dérangement. Cette antipathie entre les éléments est donc imaginaire , & leurs corpuscules n'ont aucunes qualités que les trois dimensions nécessaires à la matière (1).

(1) Quoique presque toutes les Philosophes anciens aient cru que les qualités sensibles étoient attachées aux corps par leur nature , il y en a eu cependant parmi eux qui ont connu , aussi bien que les modernes le connoissent aujourd'hui , que toutes nos sensations ne sont causées que par l'impression des corpuscules qui n'ont aucunes qualités que les trois dimensions nécessaires à l'essence de tous les corps. C'est la différente maniere dont ces corpuscules agissent sur nous , qui fait que nous sentons du froid , du chaud. Ils sont eux-mêmes sans goût , sans froideur , sans chaleur. Écoutons parler Lucrèce.

*Sed ne fortè putes solo spoliata calore
Corpora prima manere : etiam secreta teporis*

D 4

80 LETTRES CABALISTIQUES ,

Si les causes , que les Anciens attribuoient à l'antipathie , nous sont connues dans les corps inanimés , il faut avouer

Sunt , ac frigoris omnino , calidique vaporis :
 Et sonitu sterila , & succo jejuna feruntur ;
 Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem ;
 Sicut amaricini blandum , stactæque liquorem ,
 Et nardi florem , nectar qui naribus halat.
 Cum facere instituas : cum primis quærere par est
 (Quod licet , ac potis es reperire) inolentis olivi
 Naturam ; nullam quæ mittit naribus auram :
 Quam minimè ut possit mistos in corpore odores ,
 Concoctosque suo contactos perdere viro.
 Propterea demum debent primordia rerum
 Non adhibere suum gignundis rebus odorem ;
 Nec sonitum , quoniam nihil ad se mittere possunt.
 Nec simili ratione saporem denique quemquam ,
 Nec frigus , neque item calidum , tepidumque
 vaporem ,
 Cætera : quæ cum ita sunt , tandem ut mortali
 consent
 Mollia , lenta , fragosa , putri cava corpore rara ;
 Omnia sint a principiis sejuncta necesse est ,
 Immortalia si volumus subjungere rebus
 Fundamenta , quibus nitatur summa salutis :
 Ne tibi redeant ad nilum funditus omnes.

T. Lucret. de Ret. Nat. Lib. II. vers. 841. & seq.

Epicure avant Lucrece , Démocrite avant Epicure , & Lucippe avant Démocrite , avoient tous cru que les qualités sensibles n'étoient point attachées à la Matière ; cependant à entendre quelques Modernes , c'est à eux à qui l'on est redevable de cette découverte. Je renvoie les Cartésiens aux vers que je viens de citer , & à ceux qui sont ici dessus.

Hinc , ubi quod suave est aliis , aliis fit amarum ,

qu'il n'en est pas de même de celles que nous voyons dans les hommes & dans les animaux. D'où vient une personne , entrant dans une assemblée où elle en trouvera deux autres qu'elle n'aura jamais vues , sentira-t-elle de l'amitié pour l'une , & de la haine pour l'autre ? La chose arrive tous les jours , on ne peut en disconvenir , & l'on ne dit cependant aucune raison plausible pour en donner l'explication. Il n'y a rien de si commun que de s'intéresser pour des gens qu'on n'a jamais connus. Si l'on voit jouer deux personnes , on souhaitera que l'une perde , & que l'autre gagne. On n'a cependant aucune liaison , aucune union , aucune connoissance même avec ces joueurs. Pourquoi donc s'intéresser pour l'un plutôt que pour l'autre ?

Il y a des effets bien plus singuliers de la sympathie : les histoires anciennes & modernes nous en ont conservé un grand nombre. Un Auteur de ces derniers temps

*Illis queis suave est , lævissima corpora debent
 Contrectabiliter caulas intrare palati ,
 At conta , quibus est eadem res intus acerba :
 Aspera nimirum penetrant , hamataque fances
 Nunc facile ex his est rebus cognoscere quæque.*

Idem, Lib. IV, pag. 94. vers. 659. & seq.

D 5

72 LETTRES CABALISTIQUES ;

en rapporte un fort étonnant au sujet du Duc de Guise & de la Comtesse de Bossu sa maîtresse. Cette Dame connoissoit par un mouvement secret , lorsque son amant se trouvoit dans une assemblée , quoiqu'elle ne le vît point , & qu'elle ne fût point avertie qu'il devoit s'y trouver. Plusieurs jeunes Seigneurs , dit cet Ecrivain (1) , faisoient une mascarade d'Indiens , & alloient déguisés de cette sorte chez Madame la Comtesse de Chantecroix , où il devoit y avoir une très-grande assemblée. Le Duc se fit apporter un de ces habits , & n'eut pas beaucoup de peine à l'avoir , car il n'y avoit point d'ordre de les cacher. Il en commande un tout semblable ; & se mêlant parmi la troupe de ces gens masqués , il entre avec eux dans la salle où on dançoit. il vit Madame de *** plus belle à ses yeux qu'il ne l'avoit jamais vue , & M. le Comte de *** auprès d'elle. . . . Si-tôt que le Duc entra , la Comtesse sentit certaine émotion que sa présence avoit accoutumé de lui donner. Elle ne put la croire trompeuse ; &

(1) Vie de Henriette Sylvie de Molière , *Part. II.* pag. 151.

malgré ce que son amant lui avoit écrit d'un voyage supposé, elle le chercha curieusement parmi les masques, & fit si bien qu'elle le découvrit. Cela fit fort éclater leurs affaires; car l'amante, dans la première joie de le revoir, ne put dissimuler ses sentiments; & l'amant fut si transporté, qu'il oublia les raisons qu'il avoit de cacher son amour. . . . J'ai vu une lettre originale du Duc sur cet effet de la sympathie, qui étoit, à mon gré, une des plus belles lettres qu'on puisse écrire. Il s'y plaignoit de l'excès de son bonheur, car il avouoit que ç'en étoit un fort grand que d'être ainsi deviné par sa maîtresse; mais il disoit que cela lui ôtoit le plaisir de voir ce qui se passoit dans son cœur, sans qu'elle eût envie de le lui montrer. Ces sortes de découvertes étoient, à son gré, une des plus parfaites joies qu'un amant pût sentir; & rien ne lui paroissoit plus touchant pour une ame délicate, que ces épanchements de tendresse & de sincérité, où l'art & la précaution ne peuvent être soupçonnés d'avoir part.

Les Philosophes qui ont voulu expliquer les effets singuliers de cette sympa-

84 LETTRES CABALISTIQUES ;

thie si obscure & si mystérieuse , n'ont rien dit de satisfaisant. Quelques-uns l'ont attribuée à la conformité d'humeur , de caractère & de sentiments ; mais par quel enchantement deux hommes , qui ne se sont jamais ni vus ni connus , peuvent-ils s'appercevoir de cette ressemblance qu'il y a entre eux ? Pour que l'amour-propre nous détermine en faveur d'une personne qui pense comme nous ; il faut absolument que nous ayions quelque connoissance de ses opinions ; autrement nous sommes aussi incertains de la conformité qui se trouve entre elle & nous , que nous le sommes des secrets les plus cachés de la nature.

Plusieurs Savants , au nombre desquels il faut ranger la plûpart des Anciens , & tous les Modernes qui ont été prévenus en faveur de l'Astrologie judiciaire , prétendent que c'est dans les astres qu'on doit chercher la cause de la sympathie & de l'antipathie. Selon eux , deux hommes qui , lors de leur naissance , auront un même signe pour ascendant , s'aimeront naturellement & sans se connoître. Ces Philosophes forment , sur ce même plan ,

un système très-long & fort circonstancié. Ils prétendent que ceux qui ont le soleil & la lune en un même Signe , doivent aussi sympathiser ensemble. « Ce qui aide encore , dit un Philosophe du quinzième siècle (1) , à la conformité , c'est avoir la partie de fortune en un même signe ou maison , & que la maison ou signe où sera la lune à la naissance de l'un , soit en bon respect vers l'autre ; car selon que plus ou moins ils auront ces conditions , aussi sera plus ou moindre l'amour naturel. De là vient que deux hommes ayant à faire une même chose , cet homme prendra plus étroite & particulière amitié à l'un qu'à l'autre , sans qu'il l'ait en rien offensé ; ce qui pourroit advenir en deux personnes qui auroient leurs ascendants contraires en leur qualité , & de contraire triplicité , & les planettes , seigneurs de leur nativité , ennemis & contraires , comme le soleil & la lune en opposition & signes divers , & que ceux d'une naissance regardent de mauvais œil ceux de

(1) Les diverses Leçons de Pierre de Messie , Gentilhomme de Seville , &c. mises en François par Claude Gruger, Part. III, Chap. V. pag. 674.

l'autre. Car ces choses & autres que nous pouvons dire , sont cause qu'un homme , en voyant l'autre à plaisir ou déplaisir intérieur , comme il est apparent en voyant deux hommes inconnus jouer ensemble , disputer ou battre Ptolomée dit que celui qui , à sa naissance , aura un signe ascendant , comme par grace d'exemple , l'un en Orient , & l'autre sur le Midi , celui-là aura naturellement une maniere de subjection & seigneurie. Le pareil advient à celui qui , à sa naissance , a le signe dominant , & l'autre l'a obéissant ; & si deux ont un même signe pour ascendant , ou pour seigneur une même planete , celui en qui la force & ordre de cette planete sera supérieur aura la naturelle domination sur l'autre «.

Voilà sur quoi les Anciens fondonient les causes de la sympathie & de l'antipathie. Bien des Modernes les ont suivis : mais l'erreur des premiers ne sauroit autoriser celle des derniers ; car enfin , il n'est rien de si chimérique que la prétendue influence des astres (1). D'où

(1) Voyez la Philosophie du bon-Sens , ou Réflexions Philosophiques , &c. Tom. II. pag. 37. & suiv. nouv. Edit.

vient Mars & Vénus font-ils ennemis de Saturne ? Par quelle raison Jupiter & Mercure haïssent-ils le Soleil & la Lune ? Pourquoi toutes les planetes , excepté Mars , font-elles favorables à Jupiter , & pourquoi Mars les hait-il toutes , excepté Vénus , qu'il aime tendrement ? Toute cette antipathie & sympathie entre les astres n'a jamais existé que dans la cervelle des Astrologues. Les planetes sont des corps qui n'ont , en eux-mêmes , que les qualités de la matiere. Il est aussi raisonnable & aussi probable de soutenir que les montagnes des Alpes haïssent celles des Pyrénées , que de prétendre que Mars & Vénus haïssent le Soleil. Par conséquent , toutes les choses qu'on attribue à l'influence de ces astres , sont fausses & chimériques. D'ailleurs , il est absurde de prétendre qu'il y ait certains événements qui dépendent de l'ordre & du gouvernement d'une planete. Si l'influence des astres avoit lieu , il faudroit nécessairement qu'elle agît uniformement & de la même maniere , sur tous les hommes ; or , l'expérience nous démontre évidemment le contraire. Deux personnes qui naissent dans le même ins-

tant , & dans la même ville , ont des inclinations directement opposées : par quelle raison cela arrive-t-il , puisqu'elles naissent sous la même planète , & qu'ils doivent , par conséquent , se ressentir également de son influence ?

Ces raisons sont d'une force à laquelle on ne sauroit rien opposer. Il faut donc convenir que la sympathie & l'antipathie dans les hommes , ne dépendent point des astres. L'on doit en chercher la cause ailleurs , ainsi que de celle qu'on apperçoit dans les bêtes , car elle n'est ni moins sensible , ni moins singulière. Les renards aiment les couleuvres , qui sont haïes de tous les autres animaux ; les cerfs , au contraire , ont une si grande antipathie contr'elles , qu'ils les persécutent par-tout. Les trous ne les mettent pas même à l'abri de leur haine , ils posent leurs naseaux contre leurs ouvertures , & en retirant avec force la respiration , ils les amènent à eux & les tuent ensuite. Les Naturalistes prétendent que la haine entre les cerfs & les couleuvres est si violente & si forte , que si l'on fait brûler de la corne de ces premiers animaux , toutes les couleuvres

qui en sentiront la fumée, fuiront & abandonneront leur retraite. Il y a une espèce de faucon qui est toujours en guerre avec les renards ; il les bat & les persécute dès qu'il les rencontre. Le cheval ne peut souffrir la compagnie du chameau. A ces premiers exemples j'en pourrois joindre plusieurs (1) ; mais ils suffisent à établir

(1) *Les Lecteurs seront peut-être bien aises de voir ici ce que dit Plutarque sur l'antipathie que plusieurs animaux ont contre d'autres.*

Le haïr s'étend jusques aux bêtes brutes, comme il y en a qui naturellement haïssent les chats & les mouches cantharides, les serpents & les crapaux. Et Germanicus ne pouvoit souffrir ni le chant, ni la vue d'un coq, & les Sages des Perles, qu'ils appelloient *Magi*, tuoient les rats & les souris, tant pour ce qu'ils les haïssent eux, comme aussi pour ce qu'ils disoient que leur Dieu les avoit en horreur, car tous les Arabes & les Æthiopiens généralement les abominent : là où l'ennui con vient seulement à l'homme contre l'homme, & n'y a point d'apparence de dire qu'il s'exprime envie contre les animaux sauvages les uns contre les autres, d'autant qu'ils n'ont point d'imagination, ni d'appréhension, si un autre est heureux ou malheureux, ni ne sont point touchés de sentiment d'honneur ou déshonneur, qui est-ce qui plus & principalement aigrit l'envie, là où ils se haïssent les uns les autres, se portent inimitié, & s'entre-font la guerre les uns aux autres, comme déloyaux, & auxquels ils n'ont point de défiance, comme les dragons & les aigles se guerroyent, les chats-huants & les corneilles, les mauvis & les chardonnerets : tellement qu'on dit qu'encore qu'après qu'on les a

90. LETTRES CABALISTIQUES ,
la réalité de la sympathie & de l'antipathie
entre les animaux , dont la cause nous est
aussi inconnue , que de l'amitié & de la
haine qu'il y a entre certains hommes.

LETTRE CXLVI.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

QUOIQUE je sois très-persuadé , sage
& savant Abukibak , que la beauté de
l'ame ne dépend point de celle du corps ,
& qu'un homme laid peut être fort ver-
tueux ; cependant je crois que la régula-
rité de la figure est une qualité très-essen-
tielle à un Prince. L'air noble & majes-
tueux accroît l'estime & le respect qu'on
a pour un simple particulier ; à plus forte
raison donne-t-il un nouveau relief à la
personne d'un Souverain. Un Monarque
bien fait a un grand avantage pour acqué-
rir l'amour des peuples. Il y a eu plusieurs

tués , leur sang ne se peut mêler ensemble , & qui
plus est , si vous en mêlez , encore s'écoulera-t-il
à part , en se séparant l'un d'avec l'autre. *Les*
Oeuvr. Mor. de Plutarq. Tom. I. p. 337. Je me
fers de la Traduction d'Amiot.

Nations qui éliſoient pour leur Roi celui dont la taille étoit la plus avantageuſe. Macrobe fait mention d'un peuple qui habitoit une Iſle du Nil , chez lequel cette coutume étoit exactement pratiquée. Plutarque nous apprend que les Lacédémoniens n'aimoient point les petites tailles.

» Théophraste , dit il (1) , assure que les
 » Ephores condamnerent à une amende
 » leur Roi Achidamus , parce qu'il avoit
 » épouſé une femme fort petite , diſant
 » qu'elle ne leur enfanteroit pas des Rois ,
 » mais des Roitelets. »

On peut appuyer par l'exemple des Iſraélites le goût des Lacédémoniens , & l'autoriſer par des traits , puisés dans les Livres ſacrés. Lorsque Dieu voulut donner un Roi à ſon peuple , il choiſit Saül , à cauſe de ſa taille avantageuſe : *Parmi tous les enfants d'Iſraël , il n'y en avoit aucun de mieux fait que lui. Il les ſurpaſſoit de toutes les épaules* (2). Vous voyez , dit Sa-

(1) Plutarque , Vies des Hommes illuſtres , Vie d'Agéſilas , Tom. V. pag. 294. de la Traduction de Dacier.

(2) Et non erat de filiis Iſraël , altior illo , ab humero & ſuſſum eminebat ſuper omnem Populum. *Samuel*. Lib. I. Cap. XI. verſ. 2.

muel au peuple (1) , *qu'aucun de vous ne peut être comparé à celui que Dieu a choisi.*

La beauté a été regardée par les Eliens comme une chose si avantageuse , que chez eux les hommes dispu-toient , ainsi que les femmes , les prix qu'on donnoit à celles qui étoient les mieux faites.

Il est certain que la laideur inspire un certain mépris , & qu'il faut pour détruire cette prévention , des vertus bien éclatantes. Il y a tel Prince , qui n'a dû qu'à sa figure la moitié de l'estime & de la vénération de ses sujets ; & si l'on examinoit les Souverains qui ont été méprisés , on trouveroit que souvent leur laideur n'a pas peu servi à les avilir.

Le défaut de beauté peut rendre un Roi , non-seulement méprisable , mais même haïssable & insupportable à ses sujets , quoiqu'il ait d'ailleurs d'excellentes qualités ; l'Histoire moderne nous en fournit une preuve bien singulière. Ferdinand , Roi d'Espagne , suivant une Procession solennelle qui se faisoit dans la ville de Barce-

(1) Certe videtis quem elegit Dominus , quoniam non sit similis in omni Populo. *Samuel* , Lib. I. Cap. X. vers. 24.

lone , un Espagnol trouva le moyen de se glisser au milieu des Seigneurs dont ce Prince étoit entouré , & lui donna un coup de poignard dans le cou , qui l'eut renversé sur la place , s'il n'avoit été paré & détourné par une grosse chaîne d'or qu'il portoit. On arrêta cet assassin , & comme on craignit qu'il n'eût des complices , on lui fit essuyer les plus cruelles tortures pour le forcer à les découvrir ; mais tous les supplices qu'on mit en usage furent inutiles , l'Espagnol soutint fermement qu'il n'avoit eu d'autre motif d'assassiner le Roi , que celui de sa laideur qui lui étoit insupportable. Il ajouta qu'il le haïssoit si fort , que si on lui rendoit la liberté , il n'en profiteroit que pour attenter de nouveau à la vie d'un Prince trop laid , pour régner & pour commander aux Espagnols. Si tous les Castillans avoient pensé de même que ce phrénétique, il eût été plus dangereux à un Roi d'Espagne de n'être pas beau , qu'il ne l'est à un Juif riche de tomber entre les mains des Inquisiteurs.

Ce Ferdinand étoit sujet à essuyer des aventures désagréables par rapport à sa

figure basse & ignoble. Etant à Naples dans son palais , & se promenant seul dans une galerie , un pêcheur qui avoit pris un poisson fort rare , voulut le présenter lui-même au Roi. Il passa dans l'appartement où il étoit , & le prenant pour un domestique : *Mon ami* , lui dit-il , *je te prie de me faire parler au Roi , voici un poisson que je lui apporte.* « C'est moi qui » le suis , répondit Ferdinand. » Le pêcheur , regardant le Prince avec un ris moqueur , alloit passer outre , lorsque deux ou trois Seigneurs arrivant dans le moment , Ferdinand leur dit : *Venez donc certifier à cet homme que je suis le Roi ; sans cela , nous perdrons l'excellent poisson qu'il m'apporte.*

Cette seconde aventure n'étoit point dangereuse ; mais elle ne laissoit pas que d'être mortifiante. Il est toujours disgracieux à un homme , à plus forte raison à un Souverain , accoutumé d'être révérendé comme un Dieu , qu'on lui fasse sentir qu'il est d'une laideur qui paroît incompréhensible avec la majesté de son rang. Il faut qu'un Prince ait une grande force d'esprit , pour se mettre au-dessus de ces

ſujets de mortification , & pour vaincre les mouvemens de l'amour propre.

Agéſilas , Roi de Lacédémone , s'étoit élevé au-deſſus des foibleſſes , ſi ordinaires à ſes pareils ; il étoit le premier à plaifanter ſur ſa difformité. Combien peu de Princes trouve-t-on qui aient jamais imité ſa grandeur d'ame ? « Le défaut de ſa » jambe boiteuſe, dit Plutarque (1) , étoit » caché. . . . pendant qu'il fut à la fleur » de ſon âge : & la gaieté & la gentilleſſe avec laquelle il le ſupportoit, étant » toujours le premier à badiner ſur cela » & à en faire des railleries , rendoient » moins ſenſible & moins choquante cette » imperfection.

La conduite d'Agéſilas devroit ſervir d'exemple à tous les Souverains , à qui la Nature n'a point accordé une figure brillante ; ils feroient bien plus ſagement de plaifanter ſur leurs défauts, que d'inventer quelque nouvelle mode pour les cacher. Un Prince eſt-il boſſu , on voit toute ſa Cour en grande perruque , parce que la ſienne eſt d'une vaſte étendue , & dérobe

(1) Plutarque , *Vies des Hommes illuſtres* , Tom. V. pag. 294.

aux yeux une partie de sa bosse ; a-t-il les jambes tortues , on fait renaître l'usage d'aller botté & éperonné ; est-il borgne , on enfonce le chapeau d'un côté jusqu'au milieu du visage. Avec toutes ces précautions les défauts n'en sont pas moins réels , & la perruque , la botte & le chapeau ne servent qu'à rappeler plus souvent dans l'esprit du peuple la difformité du Souverain. Tout homme qui met le matin sa perruque , dit en lui-même : *J'en porterois sans doute une plus courte , si le Roi n'étoit pas bossu.*

C'est par les vertus de l'ame qu'il faut réparer les imperfections du corps , & non par de vains ornements extérieurs. Les actions du grand Prince de Condé , & celles du Maréchal de Luxembourg valaient mieux que toutes les modes les plus recherchées , pour faire disparaître leurs bosses. Ce dernier Général plaisantoit souvent sur la sienne : il imitoit la grandeur d'ame d'Agésilas , & la sagesse de Philopemen Prince des Achéens. Un Auteur Gaulois raconte d'une manière fort enjouée une aventure fort singulière que la laideur de ce Souverain lui attira. Je rapporterai

rapporterai les termes dont il se sert , qui ,
 dans son vieux langage , ont une grace
 charmante. « Philopemen (1) , Duc des
 » Achéens , tant renommé fut de petite
 » stature, laid de visage , & de regard dif-
 » forme ; tellement que quand il se vestoit
 » d'habits mécaniques (comme il avoit
 » coustume bien souvent) il sembloit
 » plutôt être de vil & vulgaire lieu , que
 » digne du Gouvernement du peuple. Il
 » aimoit fort la chasse , & pour ce alloit
 » bien souvent à Mégare : & un jour la
 » grande avidité de la chasse , le trans-
 » porta plus loing qu'il n'eût possible
 » voulu ; tellement qu'il arriva en la
 » maison d'un Citoyen de ce lieu , l'un
 » de ses singuliers amis , & lequel s'étoit
 » nouvellement marié , & n'avoit qu'un
 » serviteur avec soi , pour ce qu'il avoit
 » envoyé les autres en autres lieux.
 » Quand il fut arrivé à la porte du logis
 » de sondict ami , il heurta à la porte.
 » Lors , la femme se mit à la fenestre , &
 » leur demandant qu'ils cherchoient , son
 » serviteur répondit que c'étoit Philopé-

(1) Leçons de Pierre de Messie , &c. *Part, IV.
 Chap. III. pag. 909. & suiv.*

98 LETTRES CABALISTIQUES ;

20 men , Duc des Achéens , qui venoit
 20 pour loger céans. La femme , lors éton-
 20 née qu'un tel homme si à l'improviste
 20 devoit être son hôte ; & pensant que
 20 tous deux fussent serviteurs du Duc ,
 20 qui les vinssent avertir de sa venue ,
 20 même les voyans tous seuls , sans dire
 20 autre chose leur alla ouvrir la porte.
 20 Puis , quand ils furent venus en la
 20 salle , elle commanda à un de ses ser-
 20 viteurs , qu'il allât en diligence en aver-
 20 tir son mari , qui étoit pour lors en un
 20 village : & puis dit à Philopemen & à
 20 l'autre qu'ils s'assissent pendant qu'elle
 20 apprêteroit le souper : & alors com-
 20 mença avec sa chambrière à tracasser
 20 par la maison , bien empêchée & con-
 20 fuse tout ensemble , commençant une
 20 chose & une autre , & rien ne parache-
 20 voit. Peu après , cuidant n'avoir jamais
 20 fait à tems , regardant Philopemen ,
 20 qui s'étoit enveloppé en son manteau ,
 20 lui dit qu'il lui aidât à faire le feu , en
 20 attendant que son serviteur seroit de
 20 retour , & afin que le souper fût prêt à
 20 tems pour son Seigneur. Lors il prit
 20 une cognée , & commença fendre du

L E T T R E C X L V I. 29

„ bois , ayant averti son serviteur de ne
 „ faire semblant de rien , à ce que la Dame
 „ ne s'appérçût de sa tromperie. Et pen-
 „ dant qu'il étoit attentif à sa besoigne ,
 „ le maître du logis survint , qui recon-
 „ noissant Philopemen , l'embrassa avec
 „ une grande révérence & lui demanda :
 „ *Que faites-vous , Monseigneur , de cette*
 „ *congée ?* Auquel il répondit tout en
 „ riant : *Mon ami , laisse-moi faire ; car je*
 „ *paye la peine de ma laidetur.* „

Si l'Histoire nous fournit plusieurs
 traits qui prouvent combien il est fâcheux
 aux Princes d'être mal faits , elle nous
 instruit aussi de plusieurs avantages qu'ils
 retirent de la beauté. Alcibiade , Scipion ,
 & plusieurs autres héros furent autant
 redevables de l'amour de leurs Concito-
 yens à leur figure aimable & séduisante ,
 qu'à leurs victoires célèbres. Je doute
 cependant , que soit chez les Anciens ,
 soit chez les Modernes , on trouve rien
 de plus frappant , & qui prouve plus l'effet
 que l'air majestueux peut produire , que
 ce qui arriva à Marius. Ce Général Ro-
 main étant prisonnier , Sylla (1) son en-

(1) “ Valere Maxime ajoute à ce fait qu'il rap-

nemi & son vainqueur , envoya un Gaulois pour le tuer ; mais cet homme fut si frappé de la noblesse & de la grandeur qui brilloient dans la personne de Marius , qu'il demeura comme pétrifié , oubliant même de fermer la porte de la prison ; ce qui donna le moyen au Général de se sauver.

„ porte , une autre aventure , arrivée au même
 „ Marius , qui ne prouve pas moins les avantages
 „ de la beauté. Il dit que les habitans d'une ville ,
 „ malgré ce qu'ils avoient à craindre du courroux
 „ de Sylla , ne purent se résoudre à lui livrer Ma-
 „ rius , qu'ils renvoyèrent sain & sauf , si frappés
 „ ils avoient été de son air majestueux.

Caius etiam Marius in profundum ultimarum miseriarum abjectus , ex ipso vitæ discrimine beneficio majestatis emerfit. Missus enim ad eum occidendum in privata domo Minturnis clausum servus publicus , natione Cimber , & senem , & inermem , & squalore oblitum , strictum gladium tenens , aggredi non sustinuit ; sed claritate viri obcæcatus , abjecto ferro attonitus inde , ac tremens fugit. Cimbrica nimirum calamitas oculos hominis perstrinxit , devictæque suæ gentis interitus , animum comminuit. Etiam Diis immortalibus indignum ratis , ab uno rationis ejus interfici Marium , quam totam deleverat. Minturnenses autem majestate illius capti , compressum jam , & constrictum dira fati necessitate , incolumem præstiterunt : nec fuit eis timori asperrima Syllæ victoria , cum præsertim ipse Marius eos a conservando Mario absterreere posset. *Valer. Maxim. D. & , Fact. memorabil. Exmpl. Lib. II, Cap. V. Art. de Mario.*

L E T T R E C X L V I. 101

On assure que Louis XIV. avoit quelque chose de si majestueux dans la physionomie , qu'il étoit impossible de ne point baisser la vue lorsqu'il fixoit ses regards ; on sentoît un respect , qu'un Souverain d'une figure médiocre n'eût point inspiré. Il est certain que les hommes n'attachent pas moins leur estime & leur vénération aux perfections du corps , qu'aux grandeurs & aux dignités. Lorsque tous ces objets respectables se trouvent unis ensemble , on est sûr , pour ainsi dire , de faire une impression très-forte sur tous les esprits.

Je te salue. Porte-toi bien ; & donne-moi de tes nouvelles.



L E T T R E C X L V I I.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

QU E L Q U E application que j'apporte à l'étude de la Philosophie , je ne puis , sage & savant Abukibak , m'élever au-dessus des foiblesses de l'amour. Au milieu de mes Livres , je m'apperçois à regret

que j'ai reçu du Ciel un cœur tendre ; & malgré les résolutions que je forme tous les jours de m'occuper uniquement des Sciences , & de leur sacrifier entièrement , & les plaisirs , & les soins du ménage , je me souviens que j'ai une femme aimable. J'abandonne souvent mon cabinet pour courir auprès d'elle , & j'oublie alors Locke , Newton & Descartes. Ce n'est que long-temps après , que reconnoissant ma faute , je m'arrache malgré moi à tout ce qui me flatte , & retourne à mes Livres. Ces moments perdus dérangent infiniment mes projets Littéraires : à peine puis-je terminer dans un mois ce que je pourrois finir aisément dans une semaine si j'étois libre , & que mon cœur , exempt des passions , ne rendit pas mon esprit le jouet de ses foiblesses.

Le sort d'un homme de Lettres , que le Ciel en naissant forma d'un tempérament tendre , est déplorable. S'il se marie , & qu'il épouse une femme jolie , il se soumet au joug d'un maître , qui , pour être aimable , n'en est pas moins absolu. S'il reste garçon , il n'en est pas plus libre ; un funeste feu le dévore. Il sent au fond

du cœur des mouvements qu'il ne sauroit calmer ; l'idée des femmes se présente sans cesse à son imagination , les occupations les plus sérieuses & les plus abstraites ne fauroient l'en effacer. Lit-il les *Méditations de Descartes* , il pense au plaisir que ce Philosophe goûta avec sa maîtresse ; le nom de Diogene s'offre-t-il à ses yeux , aussi-tôt Laïs est présente à sa mémoire ; prononce-t-il celui de Tiraqueau , il envie le bonheur qu'a eu ce Savant de faire un Livre & un enfant toutes les années. Il est donc impossible qu'un homme de Lettres qui a le cœur tendre , soit heureux & tranquille , quelque état qu'il choisisse.

Les autres mortels peuvent se livrer entièrement aux passions qui les flattent. Les Savants , dès qu'ils en ont une , elle est sans cesse combattue par la nécessité de se livrer uniquement à l'étude. S'ils veulent acquérir l'estime du Public , & se faire un nom qui passe à la postérité , il faut qu'ils sacrifient leurs desirs à leur occupation principale.

Quelle obligation ne t'aurois-je point , sage & savant Abukibak , si tu pouvois m'apprendre un moyen pour calmer mon

104 LETTRES CABALISTIQUES ,
cœur , pour m'élever au-dessus du commun
des hommes , pour oublier les charmes sé-
ducteurs d'une épouse qui plaît , & pour
me rendre entièrement à mes Livres ! Je
sens que ce n'est pas sans peine qu'on peut
réussir dans une pareille entreprise : mais
je seconderai tes soins avec tant de zèle ,
qu'il n'est rien que je ne me flatte d'exé-
cutter , dès que tu voudras venir à mon
secours. Je t'avoue que je ne me sens point
assez de force pour vaincre moi seul , je
trouve dans l'amour un ennemi trop re-
doutable ; & lorsque , pour surmonter ma
foiblesse , je m'éloigne de l'objet qui la
cause ,

Je connois que mon ame, en secret déchirée,
Revole vers le bien dont elle est séparée (1).

J'augmente mes maux, sans diminuer ma
tendresse ; je me mets dans un état moins
tranquille que celui où j'étois auparavant,
& les moments que j'ai passés loin de ma

(1) *Racine, Mithridate, Acte III. Scene IV. dit :*

*Et je verrois mon ame, en secret déchirée ,
Revoler vers le bien dont elle est séparée.*

J'aimerois mieux avoir fait ces deux vers , que
toutes les piéces de théâtre de Marivaux.

femme, accroissent ma passion. Je vole donc vers elle , & perdant dans un instant le fruit des réflexions de plusieurs jours , peu s'en faut que je ne prenne la résolution de vivre désormais uniquement en mari , & point en Philosophe. Je pousse même la foiblesse jusqu'à plaisanter sur ma défaite , & mon inclination pour l'étude est regardée alors comme une passion chimérique.

Le croiras-tu , sage & savant Abukibak ? Il est des moments où je parle des Sciences d'une manière aussi méprisante qu'un Petit-maire. Je fais plus , je le deviens effectivement. Il n'y a que deux jours que ma femme me félicitant de ce que j'avois été deux heures sans entrer dans mon cabinet , je lui chantai sur le champ ,

Que j'étois insensé de croire
 Qu'un vain laurier , donné par la victoire ;
 De tous les biens fût le plus précieux !
 Tout l'éclat dont brille la gloire ,
 Vaut-il un regard de vos yeux ?
 Vous aimer , belle Armide , est mon premier
 devoir.
 Je fais ma gloire de vous plaire ,
 Et tout mon bonheur de vous voir (1).

(1) *Armide*. Acte V. Scene I.

E 5

Je sens , sage & savant Abukibak , tout le ridicule d'une pareille faillie ; je pourrois cependant la justifier par l'exemple de bien d'autres Savants , à qui l'amour a fait commettre plusieurs impertinences (1). Aristote offroit à son épouse Hermias les mêmes Sacrifices que les Athéniens faisoient à l'honneur de la Déesse Cérés. Socrate (2) malgré la mauvaise humeur de la sienne , l'aima toujours avec constance , & chercha d'excuser les maux qu'elle lui faisoit souffrir. La Mothe-le Vayer se remarqua à soixante-dix-huit ans. Après avoir perdu une femme avec laquelle il n'avoit

(1) Porro Aristippus in primo de antiquis deliciis Libro , Aristotelem ait Hermiæ concubinam adamasse , quam ille cum sibi permisisset , duxisse eam , & gaudio elatum immolasse mulieri , ut Athenienses Eleusine Cereri , Hermiæque poema scripsisse , quod infra scriptum est. *Diog. Laert.* Lib. V. Segm. IV.

(2) Xantippe, cum in eum prius convicia & male dicta ingessisset , post vero & sordidis aquis perfudisset , *Nonne* , inquit , *dicebam Xantippen tonantem quandoque pluituram ?* Dicenti Alcibiadi non esse tolerabilem Xantippen adeo morosam , *Atqui* ait , *ego ita hisce jam pridem assuetus sum , ac si jugiter sonum trochlearum audiam. An vero tu non toleras clamorem perstreptentis anseris ?* Illo dicente , *at mihi ova pullosque pariunt. Et mihi* , ait *Xantippe filios parit*, Lib. II. Segm. 37.

pas été trop heureux , il en prit une seconde , & crut le mal de n'en point avoir , beaucoup plus supportable que celui d'en prendre une qui l'exposoit à souffrir toutes les incommodités attachées au ménage , qu'il connoissoit parfaitement. « J'ai
 » toujours pris , dit-il , (1) ce sommeil
 » dont Dieu assoupit notre premier Pere ,
 » devant que de lui présenter une femme ,
 » non-seulement pour un avis de nous
 » défier de notre vue , comme d'une très-
 » mauvaise conseillère là-dessus , mais en-
 » core pour une instruction morale , que
 » personne vrai-semblablement ne s'en
 » chargeroit , si l'on avoit les yeux de
 » l'esprit assez ouverts , pour voir dans
 » l'avenir à combien d'infortunes celui-là
 » se soumet , qui accepte une société si
 » périlleuse. Et je n'ai jamais lu le pre-
 » mier vers du dixieme Livre des *Mé-
 » morphoses d'Ovide* , où il donne au Dieu
 » Hyménée une robe de saffran : *Croceo*
 » *velatus amictu* , sans m'imaginer que ce
 » Poète nous a voulu possible faire une
 » leçon de ce qui est essentiel au mariage ;

(1) La Mothe-le-Vayer , Oeuvres , Tom. II.
 pag. 163.

„ les soucis d'une famille dont vous vous
 „ chargez , l'exposition où vous entrez
 „ à tant de coups de fortune , la jalousie
 „ inévitable que vous aurez d'une femme ,
 „ pour peu qu'elle vous agrée, ou que votre
 „ honneur vous touche. Ne sont-ce pas
 „ autant de sujets de jaunisse ? Et n'est-ce
 „ pas une merveille , si le tempérament le
 „ plus sanguin & le plus enjoué ne tombe
 „ pas dans une passion hystérique. ,,

Malgré ses réflexions , la Mothe-le-
 Vayer octogénaire prit une épouse. Sans
 doute qu'il mit à profit la réponse que fit
 l'Oracle à Socrate , à qui il dit qu'*indubi-
 tablement soit qu'il se mariât ou non , il s'en
 repentiroit*. Cet avis doit servir à tous les
 hommes ; & sur-tout aux Savants. Le
 cœur n'est jamais d'accord avec l'esprit au
 sujet du mariage : le premier sent qu'il est
 fait pour aimer le beau sexe ; le second
 en connoît les défauts. Dans ce combat ,
 l'humanité est violentée par les mouve-
 ments de l'amour , & tourmentée par les
 réflexions & par la raison. Quelque parti
 qu'un homme embrasse , il est toujours

(1) La Mothe-le-Vayer, Oeuvres, Tom. II,
 pag. 163. Edit. in-folio.

persécuté par celui qu'il abandonne. Fuit-il les femmes , un feu mortel , que rien ne sauroit éteindre , le consume insensiblement. Se marie-t-il , il essuie tous les chagrins & tous les embarras attachés au menage.

Il vaut cependant encore mieux prendre une épouse , que de rester garçon ; & les maux qu'entraîne le mariage , ne doivent pas à beaucoup près égaler ceux que cause le célibat , puisque les plus grands Législateurs l'ont défendu par leurs Loix. Licurgue ordonna des peines très-sévères contre ceux qui ne se marieroient point. Platon dans sa République oblige les Citoyens à subir le joug de l'Hymen. Il me paroît que ces statuts sont , non-seulement utiles au bien public , au maintien & à l'aggrandissement des sociétés , mais à la tranquillité des particuliers ; car laissant à part le retardement que le mariage apporte à la perfection & à l'avancement des connoissances des Savants , je crois qu'il exempte les hommes de bien de tourments, & les délivre des peines auxquelles les expose le célibat.

Les plus grands personnages n'ont ja-

110 LETTRES CABALISTIQUES ,
 mais pu s'accoutumer à se passer de femmes ; les Saints même , en songeant à elles , entroient souvent dans une espece de fureur. S. Jérôme hurloit souvent dans sa caverne , comme la Sybille de Cumes dans son antre ; toutes les fois qu'il se ressouvenoit des Dames Romaines , il entroit en fureur (1). Il n'avoit cependant d'autre nourriture que celle des Moines du désert qu'il habitoit , qui ne buvoient que de l'eau , & ne mangeoient que des herbes crues ; il couchoit sur la terre , il étoit couvert d'un cilice. Malgré toutes ces macérations , la chair se révoltoit ,

(1) O quoties in Eremo constitutus, in illa vasta solitudine , quæ exusta Solis ardoribus horridum Monachis præbebat habitaculum , putavi me Romanis interesse deliciis ! Sedebam solus , quia amaritudine repletus eram. Horrebant sacco membra deformia. Quotidie lacrimæ , quotidie gemitus. Et si quando repugnantem sommus imminens oppressisset , nuda homo vix ossa hærentia collidebam. De cibis vero & potu taceo , cum etiam languentes Monachi frigida aqua utantur , & costum aliquid accepisse luxuria sit. Ille igitur ego , qui ob metum Gehennæ tali me carcere damnaveram , scorpionum tantum socius & ferarum sæpe choris intereram puellarum. Pallebant ora jejuniis , & mens desiderii æstuabat. In frigido corpore & ante hominem suam carne præmorta , sola libidinum incendia buliebant, *Hieron. mi Epist. ad Eusebium XXII,*

le cœur s'émuvoit , & dans un corps languissant & à demi-mort , l'amour allu-
moit sans cesse les feux de la concupif-
cence ; c'étoit après des peines inouïes ,
que S. Jérôme venoit à bout de les cal-
mer. Il nous apprend lui-même qu'il pas-
soit souvent des nuits entières à crier au
secours , & qu'il frappoit sa poitrine jus-
qu'à ce qu'il eût vu la tempête passée (1).

Voilà un moyen de dompter les passions
bien dangereux ! On s'expose ainsi à se
procurer un crachement de sang ; il vaut
mieux employer le mariage pour calmer
la concupifcence , que les coups de poing
dans l'estomac. Ce premier expédient est
plus utile à la Société , & sent moins le
fanatique. D'ailleurs , un Savant , sur-
tout un homme du monde , ne peut gue-
res avec bienfiance se servir du remède de
S. Jérôme. Qu'auroit-on pensé de Des-
cartes , si les voisins de l'appartement qu'il

(1) Ita que auxilio destitutus , ad Jesu jacebam
pedes , rigabam lachrymis , crine tergebam , &
repugnantem carnem hebdomadarum inedia sub-
jugabam. Memini me clamantem diem crebro jun-
xisse cum nocte , nec prius a pectoris cessasse ver-
beribus , quam rediret , Domino imperante tran-
quillitas. *Id. Ibid.*

112 LETTRES CABALISTIQUES ;
habitoit , l'avoient entendu se donnant
toutes les nuits de grands coups dans
l'estomac ? Comme il a beaucoup vécu
en Hollande , si cela lui étoit arrivé dans
ce pays , il eût couru risque d'être enfer-
mé aux petites-maisons. Il faut , pour se
battre à son aise & sans scandale , avoir l'ai-
sance & la commodité qu'avoit S. Jérôme.
Peu de gens vivent comme lui avec des
Moines ; on doit chercher par conséquent
d'autres moyens pour appaiser la concu-
piscence , qui soient plus humains & plus
faciles que les siens. Je ne crois pas qu'il
y en ait de plus innocent & de plus com-
mode que le mariage. Je ne me repens
donc point , sage & savant Abukibak , de
m'être marié : je voudrois seulement pou-
voir faire prendre au Philosophe le dessus
sur le mari , & ne donner à mon épouse
que le temps que je ne peux donner à mes
Livres. Aides moi dans cette entreprise ,
& je t'aurai une obligation éternelle.

Je te salue , sage Abukibak.



L E T T R E CXLVIII.

Abukibak , *au studieux ben Kiber.*

TU as eu raison , studieux ben Kiber , aimant les femmes , de te marier : tu as prévenu par-là les désordres dans lesquels tu aurois pu te plonger ; & quelques soient les embarras que les soins du ménage entraînent avec eux , ils sont bien moins dangereux & bien moins nuisibles , que les maux que cause la concupiscence. “ L’impudicité est la plus dé-
 „ testable de toutes les passions (1) , elle
 „ tue également le corps & l’ame , elle
 „ soumet les hommes au joug de l’amour
 „ déshonnête. Sous des apparences trom-
 „ peuses , elle les précipite dans l’abyme ,
 „ & ne les flatte dans les commence-

(1) Impudicitia semper est detestanda , obscæ-
 num ludibrium reddens ministris suis , nec corpo-
 ribus parcens , nec animis. Debellatis propriis mo-
 ribus , totum hominem suum sub triumphum libi-
 dinis mittit , blanda prius , ut plus noceat dum
 placet. Exhaustiens rem cum pudore , cupiditatum
 infesta rabies , incendium conscientiaë bonæ , ma-
 ter impœnitentiæ , ruina melioris ætatis. *In Autor,*
Libri de Dono Pudicitiaë , pag. 120.

114 LETTRES CABALISTIQUES ,

„ ments , que pour les perdre dans la
 „ suite avec plus de facilité , quand elle
 „ s'est rendue maîtresse du cœur. Ce vice
 „ ruine la pudeur , épuise les biens , en-
 „ flamme les passions , détruit la bonne
 „ conscience , & conduit enfin à l'impé-
 „ nitence finale. „

Lorsqu'on est forcé de vivre dans le célibat , & qu'on est assez malheureux pour ne pouvoir pas trouver dans le mariage un remède pour appaiser innocemment les desirs de la chair , on ne sauroit trop prendre de précautions pour prévenir les attaques de l'impureté , & pour résister à ses flatteuses tentations. Un Pere de l'Eglise , que le souvenir des femmes rendoit malheureux , & qui étoit sans cesse en garde contre lui-même , compare le Démon de la concupiscence à un serpent. Si l'on veut empêcher ce reptile d'entrer dans un trou , il faut prendre garde qu'il n'y passe la tête ; car alors il est impossible de le retenir (1) : de même , pour empêcher l'impureté d'entrer dans notre cœur ,

(1) *Diabolus serpens est lubricus , cujus capili , hoc est primæ suggestionis , si non resistitur , illabitur : Hieron. in Cap. IX. Eccles.*

il faut fortement résister à ses premières attaques ; sans quoi , elle s'en rend la maîtresse.

Un jeune homme , qui n'étoit pas aussi sévère que S. Jérôme , disoit que l'amour étoit un ragoût apprêté par un excellent cuisinier. Lorsqu'on n'en avoit point goûté , on en ignoroit toute la délicatesse ; dès qu'on en avoit tant soit peu tâté , il étoit impossible de se passer d'un mets aussi friand. On devenoit semblables à ces chats affamés , qui , au risque d'attraper quelque coup de broche , & d'essuyer toute la mauvaise humeur des cuisiniers , volent subitement le rôti ; de même un jeune homme , aux dépens de sa santé , de sa bourse , & souvent de sa vie , tâche de séduire quelque belle , s'il connoît une fois la douceur qu'on goûte dans un tête-à-tête. Le chat ne craint point le courroux des servantes , & la colère des cuisiniers : l'amoureux fortuné méprise les injures des duignes , & les pièges des cocus.

Pour dompter la concupiscence , il faut la détruire entièrement , si l'on ne fait que l'appaiser , elle ressemble à un feu qui

116 LETTRES CABALISTIQUES ,
 couve sous la cendre , & qui n'en est pas
 moins dangereux. Quoiqu'il ne paroisse
 pas ; un rien peut le rallumer ; une seule
 étincelle qui s'en échappe , est capable de
 causer un grand incendie. Heureux , mon
 cher ben Kiber , les gens qui sont ma-
 riés ! Ils ont toujours un ruisseau qui leur
 fournit abondamment de l'eau pour étein-
 dre les flammes les plus violentes ; mais
 ceux qui vivent dans le célibat , ne sont
 jamais assurés d'être un instant en sûreté.
 Je m'étonne que les Peres de l'Eglise ,
 qui ont été convaincus , par l'expérience ,
 de cette triste vérité , aient donné tant
 de louanges à ceux qui fuyoient le ma-
 riage. Ils convenoient que l'impudicité
 s'allume dans une ame comme le feu dans
 la paille , & que comme si l'on ne pre-
 vient pas cet incendie , il réduit en cen-
 dre & consume tout ce qu'il parcourt ; de
 même aussi quand on n'éteint point promp-
 tement le feu de l'impudicité , il cause un
 embrasement sans remede (1). Ils conve-
 noient , dis-je , de la nécessité d'avoir

(1) Quid est libido , nisi ignis ? Quid virtutes ,
 nisi flores ? Quid item turpes cogitationes , nisi pa-
 les ? Quis autem nesciat , quia si in paleis ignis ne-

toujours un moyen efficace & certain pour amortir la concupiscence ; & cependant par une bizarrerie inexprimable , ils ravalement autant qu'ils pouvoient l'état du mariage , qui est le seul & unique expédient pour faire cesser innocemment le desir de la chair.

On a beau recourir , mon cher ben Kiber , pour dissiper les tentations , aux coups de fouet & aux disciplines : ces remèdes sont bons pour une demi-heure ; mais leur effet ne va pas plus loin. Dès que la douleur de la fesse ou de l'épaule frappée cesse , les mouvements du cœur recommencent ; & pour le tenir toujours dans une situation tranquille , il faudroit se faire fouetter les trois quarts de la vie. Outre que peu de personnes veulent user d'un correctif aussi cuisant , il est presque impraticable , sur-tout à un Savant qui seroit détourné entièrement de ses occupations. En général , nous voyons que

gligenter extinguitur , ex parva scintilla omnes accenduntur ? Qui ergo virtutum flores in mente non vult exurere , ita debet libidinis ignem extinguere , ut per tenuem scintillam nunquam possit ardere. S. Gregorii Expos. in Cap. XV. I. Regum , Lib. VI. pag. 174.

178 LETTRES CABALISTIQUES ,
les Moines , qui se disciplinent beaucoup ,
sont les plus ignorants. Rarement un
Jésuite & un Bénédictin s'avisent de se
meurtrir le derriere , ils laissent aux Ca-
pucins & aux Chartreux ce pénible exer-
cice.

Félicites-toi donc , studieux ben Kiber ,
d'être marié , & loin de te plaindre de
quelques distractions que te cause ta fem-
me , & de quelques moments qu'elle te
fait perdre , songes que c'est à elle à qui
tu es redevable d'une partie de ton bon-
heur & de ta tranquillité. Elle te fournit
un moyen assuré de faire cesser la tenta-
tion , sans avoir besoin de recourir à des
remedes aussi infructueux qu'indignes d'un
Philosophe (1). Fusses-tu tenté dix fois
par jour , dans moins de cinq ou six mi-
nutes , elle rameneroit le calme dans ton

(1) Il n'est rien de si honteux pour un homme de
Lettres, que des'abandonner à la débauche. Quel-
qu'un qui fait profession d'être Philosophe, ne doit-
il pas rougir de se plonger dans la plus indigne
crapule ? Que peut-on penser de lui , si ce n'est
qu'il se moque du Public , & qu'il ne craint point
de faire criminellement ce que ceux qui sont licite-
ment, ensevelissent dans le silence & les ténèbres ?
Un grand génie a eu raison de dire qu'il a été plus
aisé à l'impudicité de s'affranchir des regles de la

L E T T R E CXLVIII. 119

ame. Ha ! mon cher ben Kiber , tu ignores tout le prix du trésor que tu possèdes. Ecoute le Sage , il te dira que *celui qui a rencontré une bonne femme , a trouvé un grand bien , & qu'elle le rendra véritablement heureux* (1). C'est-là une des grandes récompenses que Dieu donne sur la terre à ceux qui l'ont fidèlement servi (2).

pudeur , que d'en violer les retraites. Écoutons-le parler lui-même : si ses leçons n'inspirent pas l'horreur de l'impudicité à certains Savants , elles les obligeront peut-être à prendre des précautions pour dérober aux yeux du Public la connoissance de leurs vies.

Opus vero ipsum quod libidine tali peragitur , non solum in quibusque stupris , ubi latebræ ad subterfugienda humana judicia requiruntur , verum etiam in usu scortorum , quam terrena civitas licitam turpitudinem fecit , quamvis id agatur quod ejus civitatis nulla lex vindicat , devitat tamen publicum etiam permissa atque impunita libido conspectum : & verecundi naturali habent provissum in panaxia ipsa secretum , faciliusque potuit impudicitia non habere vincula prohibitionis , quam impudentia remove latibula illius foeditatis. Sed hanc etiam ipsi turpes turpitudinem vocant : ejus licet sint amatores , ostentatores esse non audent. *Aug. de Civitate Dei. Tom. VII. Lib. XIV. Cap. 18. pag. 369.*

(1) Qui invenit mulierem bonam , invenit bonum , & hauriet jucunditatem a Domino. *Prover. XVIII.*

(2) Pars bona mulier bona in parte timentium Deum : dabitur viro pro factis bonis, *Eccl. XXVI.*

L'expérience confirme tous les jours l'utilité d'une bonne femme ; les plus grands hommes ont eu quelquefois des obligations infinies aux leurs. Sans rapporter ici un nombre d'Histoires que fournissait l'antiquité , je ne ferai mention que d'un fait arrivé dans ces derniers temps. Le Czar Pierre Alexiowitz , qui fit changer de face à toute la Moscovie , qui créa , pour ainsi dire , de nouveaux hommes dans ce pays , qui vainquit enfin l'intrépide Charles XII , auroit été lui-même , non-seulement vaincu , mais fait prisonnier , ou tué , sans sa dernière épouse. Cette femme , née dans le rang le plus vil , mais dont la grandeur de courage & le génie surpassaient tout ce qu'on a dit des plus grands héros , le tira du péril où il étoit exposé. Elle l'arracha des mains des Turcs , & profitant habilement de l'avance du Grand Visir , elle fit plus dans un seul instant , que son mari n'avoit fait pendant toute sa vie.

Les femmes ont adouci très-souvent les mœurs & le caractère des hommes les plus sauvages & les plus cruels. Esther sauva au

courroux

courroux d'Assuérus tout le peuple d'Israël ; Panicomink , Reine du Tonquin , empêcha son mari de faire brûler tous les habitants d'une ville très-considérable.

Les Auteurs Romains nous ont conservé les Histoires de plusieurs femmes , à qui la République eût de très-grandes obligations. La mere & la femme de Coriolan garantirent Rome des fureurs de ce Général irrité. Livie donna un conseil à Auguste , qui , en faisant cesser les proscriptions , mit aussi fin aux conjurations qu'on faisoit contre cet Empereur.

Si nous cherchions chez les Modernes , nous trouverions des exemples aussi décisifs de l'utilité des bonnes femmes. Il n'y a pas encore long-temps qu'un Général s'étoit fait haïr des troupes ; elles ne pouvoient point le souffrir , & évitoient le plus qu'il leur étoit possible , de servir sous ses ordres. Il se maria , & le sort lui donna une femme qui à la naissance la plus illustre , joignoit la douceur la plus aimable & la politesse la plus engageante. Elle adoucit bientôt l'humeur vive & hautaine de son mari , qui regagna la confiance & l'amitié des soldats, Au-

jourd'hui ce Général est un des plus respectables qu'il y ait en France , soit par son mérite , soit par ses lumieres , soit enfin par son affabilité : vertu qui lui manquoit avant son mariage. S'il eût resté garçon , il eût toujours été haï. Combien d'aimables gens seroient rustres , brutaux , cruels , insolents , &c. s'ils n'avoient point été ramenés , ainsi que ce Général , par la douceur & la sagesse de leurs épouses.

Félicites-toi donc , studieux ben Kiber , d'avoir rencontré une femme qui répare bien , par les plaisirs qu'elle te donne , les peines légères qu'elle te cause quelquefois ; & qui , loin de te détourner de tes occupations ordinaires , ainsi que tu le penses , te procure un moyen assuré pour vivre tranquille , soit par les complaisances qu'elle a pour toi , soit par les conseils salutaires qu'elle te donne. Tu te plains qu'elle trouve mauvais que tu restes toujours enfermé dans ton cabinet ; je crois qu'elle a raison. Il faut que l'esprit ait le temps de se reposer : *Neque semper arcum tendit Appollo*. Une application trop continuelle énerve bientôt le tempérament le plus fort. Goûtes donc de temps en

temps quelque repos , mon cher ben Ki-ber , & loin de songer à *faire prendre totalement le dessus au Philosophe sur le mari* , tâches d'être heureux , & comme Philosophe , & comme Mari. N'imites point ces Savants bourrus , qui portent dans le lit nuptial la rudesse & la mauvaise humeur de l'école , & qui traitent leurs femmes avec autant de brutalité , qu'un Régent Péripatéticien qui dispute contre un Scotiste. En sortant de ton cabinet , oublies Locke , Descartes & Gassendi ; né te souviens plus que de ce qui peut plaire à ton épouse. Parles-lui de Madame de Villé-Dieu , de Racine & de Ségrais ; ou plutôt dis-lui qu'elle est aimable , que tu l'aimes , que tu l'adores. S'il est jamais permis à un sage Philosophe de prendre le ton de Petit-maître , c'est lorsque cela peut le rendre heureux dans son ménage , & que la femme est le seul témoin de ses légères faiblesses.

Porte-toi bien , je te salue.



L E T T R E C X L I X.

Ben Kiber , *au Cabaliste* Abukibak.

L E s. Savans ont beaucoup parlé autrefois , sage Abukibak , des effets de certains philtres amoureux , que de prétendus Magiciens donnoient , soit pour guérir d'une passion , soit pour la faire naître. Ils ont agité avec beaucoup de soin tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport avec ces boissons miraculeuses ; mais dans ces derniers temps les Phisiciens ont démontré évidemment qu'elles n'étoient que des liqueurs naturelles & dangereuses , ainsi que tous les breuvages , composés de quelques herbes contraires à la santé des hommes. Ils ont compris que la volonté humaine étant un mode de l'ame , elle ne pouvoit être déterminée à un seul & unique objet , par une matière qui ne pouvoit agir sur elle que par la confusion qu'elle mettoit dans les organes du corps.

De même qu'un homme qui boit excessivement d'une liqueur forte , est échauffé

& desirer l'approche des femmes ; s'il est luxurieux ; de même aussi une personne , à qui l'on donne un philtre amoureux , étant excessivement émue & enflammée , pour ainsi dire , par cette boisson (1) souhaite de jouir des plaisirs de l'amour , il est naturel qu'il porte plutôt la vue sur les gens qu'il voit ordinairement , & avec

(1) Un grand maître dans l'art d'aimer qui se moquoit de tous les sortilèges , & qui disoit que tous les charmes magiques de Circée n'avoient pu empêcher Ulysse de l'abandonner ;

Quid tibi profuerunt, Circe, perseides herbæ,
Cum sua neritias abstulit aura rates ?

Omnia fecisti, ne callidus hospes abiret :

Ille dedit certæ lintea plena fugæ.

Ovid. de Remed. Amor. Lib. I.

Ce grand maître d'amour défendoit aux amants qui vouloient guérir de leur passion , de manger certains mets , non qu'il crût que ces mets étoient enchantés , & qu'il regardât les truffes & la roquette comme des herbes magiques , mais c'est qu'il savoit qu'elles échauffoient & provoquoient à l'amour. Il défendoit même l'usage du vin par la même raison , & ne permettoit d'en boire qu'au cas qu'on en prît tant qu'on perdit le souvenir entièrement. Il permettoit de s'enivrer , mais non pas de se griser.

Ecce cibos etiam, medicinæ fungar ut omni
Munere, quos fugias, quosve sequare, dabo.
Daunius, an Libycis bulbus tibi missus ab oris,
An veniat Megaris noxius omnis erit.
Nec minus eru eas aptum vitare salaces

lesquels il vit , que sur des étrangets qui lui sont presque inconnus. Voilà ce qui fait que souvent les breuvages que donnent les prétendus sorciers , produisent l'effet qu'ils promettoient. Un homme qui a fait donner une pareille liqueur à sa maîtresse , en est aimé plutôt qu'un autre , parce que dans les mouvements que le poison produit en elle , son imagination est frappée du souvenir d'une personne qui la fréquentoit journalièrement , & dont elle savoit être aimée. Mais le philtre n'a aucune part à la détermination de la volonté ; il ne seroit pas même fort surprenant qu'il produisît un effet tout contraire à celui que promet le Magicien : il ne faudroit pour cela qu'un coup du

Et quidquid Veneri corpora nostra parat ,
 Utilius sumas acuentes lumina rutas :
 Et quidquid Veneri corpora nostra negat.
 Quid tibi præcipiam de Bacchi munere quæris ;
 Spe brevius monitis expedire meis.
 Vina parant animura Veneri , nisi plurima sumas ;
 Ut stupeant multo corda sepulta mero.
 Nutritur vento , vento restringitur ignis.
 Lenis alit flammam , grandior aura necat.
 Aut nulla ebrietas , aut tanta sit , ut tibi curas
 Eripiat : si qua est inter utramque nocet.
Ovid. de Remed. Amor. Lib. II.

hazard. Si un homme indifférent se présente devant la belle dans les moments où la force de la boisson agit sur tous ses sens , il pourroit bien profiter de l'occasion, & être l'heureux qui retireroit le fruit du prétendu sortilege.

L'expérience a démontré souvent cette vérité , il est même arrivé quelquefois que le tempérament de la personne qui prenoit le philtre , se trouvant trop foible pour résister à sa violence , il a produit un effet contraire à celui qu'on espéroit , & a rendu furieuse l'infortunée victime de la fausse magie. Loin de ressentir les mouvements d'une vive tendresse , elle étoit livrée aux transports d'une affreuse phrénésie ; marque sûre & évidente que les philtres n'agissent point sur la volonté , & ne la déterminent pas à un objet marqué. Lucrece , ce Poëte aussi savant qu'ingénieux , fut privé par une de ces boissons pernicieuses , de l'usage de la raison. « Sa » maîtresse , ou sa femme Lucilia , dit » l'Historien de sa vie (1) , pour en être » plus fortement aimée , lui donna un

(1) *Vie de Lucrece* , par M. des Coutures , pag. 11. dans la Traduction du Poëme de cet Ancien.

» philtre amoureux , dont la violence lui
 » altéra l'esprit , & ne lui laissa que quel-
 » ques intervalles de santé , qu'il employa
 » à composer son Poème ; de sorte qu'en-
 » nuyé de souffrir son mal , il s'ôta lui-
 » même la vie. »

Voilà un bel effet des philtres amoureux , & une marque de leur puissance sur la volonté ! Lucilia vouloit être aimée de Lucrece , elle le rend furieux & insensé. Il faut convenir , sage & savant Abukibak , avec les grands Physiciens d'aujourd'hui , que les personnes auxquelles on donne de ces breuvages pernicious , & qu'on prétend avoir éprouvé toute l'étendue de leur vertu magique , étoient déjà amoureuses , & qu'elles n'ont été qu'échauffées & incitées à l'acte vénérien ? ou bien on doit les regarder comme des gens insensés & privés de la raison , qui , sans le secours de la magie , seroient également devenus fous. On attribue aux philtres ce qu'il ne faut imputer qu'au hazard & au dérangement du cerveau. Tous les temps nous fournissent des exemples de la bizarrerie & du caprice de l'amour chez les hommes. Pour expliquer la cause de ces caprices , il n'est

pas besoin de recourir à la forcellerie ; il ne faut que considérer les foibleſſes de l'humanité. En viſitant les petites-maiſons, on s'inſtruit davantage ſur ce ſujet qu'en feuilletant tous les Livres d'Agrippa.

Si l'on avoit voulu , n'auroit-on pas été en droit d'attribuer dans Athenes à la magie la manie de ce jeune Grec (1) , qui ; d'ailleurs très-ſenſé , n'avoit d'autre folie que celle d'aimer une ſtatuë ? Il en étoit ſi épris , qu'il ne pouvoit ſ'en éloigner : il l'embrailloit , il lui parloit , il lui faiſoit même quelquefois des reproches. Sa paſſion alla ſi loin , qu'il demanda au Sénat de pouvoir transporter chez lui cette ſtatuë, offrant d'en faire faire une autre. Les Magiſtrats lui ayant refusé cette grace , ne

(1) Quis neget hos amores & ridiculos eſſe , & abſurdos ? Primum Xerxis quod Platani amore capiebatur. Deinde cujuſdam adoleſcentis Athenienſis , honeſto loco nati , qui ſtatuam bonæ fortunæ , ad Prytaneum ſtātem , deperibat : & ſæpe in complexus ejus ſe inſinuans , oſcula dabat : atque inde raptus in furorem æſtroque percitus , propter cupiditatem , in Senatum venit , & enixe rogavit , ut ſibi eam liceret utcumque magno emere. At quum nihil proficeret , multis redimita tæniis & coronis , imagine coronata , oblato ſacrificio , ipſaque precioſo veſtitu exornata , profuſis innumera bilibus lacrymis , ipſe ſibi mortem conſcivit. *Eliani Variæ Hiſt.* Lib. IX. Cap. XXXIX.

trouvant pas qu'ils dussent vendre une statue publique ; il en fut si touché , que de désespoir il se tua. Si quelque sorcier eût donné un breuvage à ce Grec , sa folie auroit d'abord été imputée aux charmes magiques. On dit que Xerxès fut amoureux d'un arbre , qu'il caressoit comme si ç'eût été une belle femme ; la vertu des enchantements auroit encore servi à expliquer la cause d'une manie aussi singulière.

Je m'étonne qu'à Rome, où la croyance de la Magie est si fortement établie , & où l'Inquisition , en dépit du bon sens , veut qu'on admette , sous peine d'être brûlé , l'existence des sorciers , je m'étonne , dis-je , que dans cette ville si superstitieuse , on n'ait pas attribué à quelque philtre l'extravagance de cet Espagnol qui se cacha dans l'Eglise de S. Pierre , & qu'on trouva pendant la nuit jouissant d'une statue dont il étoit devenu amoureux. Cette figure existe encore , & comme elle étoit excessivement découverte , de crainte que quelque basané Andalouzien ne prît la même fantaisie que son compatriote , on l'a fait couvrir en partie d'une draperie de bronze , qui dé-

rober aux yeux du Public les charmes qui tenterent l'Espagnol. Si l'on fait attention à toutes les Histoires surprenantes qu'on débite sur les gens qu'on assure avoir été enforcés & déterminés de s'abandonner à des passions bizarres , criminelles & monstrueuses , on verra qu'on n'en trouvera aucune qui le soit autant que celles dont je viens de faire mention. Cependant on convient qu'elles n'ont point été produites par aucun sortilege ; pourquoi donc ne pas juger de même des autres ?

Les remèdes , dont certains Auteurs ont parlé pour la guérison des maux causés par les philtres , me paroissent presque tous ridicules. Il faut d'abord poser ce premier principe , que les remèdes qu'on doit donner à ceux qui ont bu de ces liqueurs empoisonnées , doivent être pris dans les plantes & dans les minéraux que nous fournit la Nature. Comme le mal est causé par un dérangement arrivé dans le corps , il faut le guérir en y rappelant l'ordre , & en purifiant le sang & les parties qui peuvent être gâtées. Tous les charmes & les conjurations sont des remèdes aussi inutiles que ridicules. Qui peut s'empêcher

de rire , en lisant la recette que Plîne donne aux amoureux pour éteindre leur passion ? Il leur ordonne de prendre de la poudre sur laquelle une mule s'est vautrée , & d'en répandre sur eux. Le secret est merveilleux , c'est dommage qu'il soit si mal propre & si nuisible aux habits noirs. Cardan (1) apprend encore un remede aussi

(1) *Cardanus , de Subtilit. Lib. XI. pag. 300.*
 “ Dans un autre Ouvrage , le même Cardan débite gravement un grand nombre de sottises & de puérilités ; c'est dans le troisieme Livre qu'il a écrit sur les poisons & les venins. Il ne manque pas de dire ce qu'ont raconté certains Anciens. Il conseille , par exemple , avec Apulée , à ceux à qui l'on a fait boire ces philtres qui empêchent de connoître des femmes , (c'est ce qu'on appelle aujourd'hui parmi le petit peuple *nouer l'éguillette*) il conseille , dis-je , fondé sur l'avis d'Apulée , à ceux qui sont enchantés , de se faire laver avec une certaine décoction d'herbes au déclin de la Lune , pendant la nuit sur le seuil de leur porte. Il faut aussi que celui qui lave le maléfice , se lave à son tour , & qu'il s'en retourne chez lui sans le regarder , & sans détourner la tête. A ce premier secret , Cardan en ajoute plusieurs autres , puisés également dans les Anciens. Plîne lui fournit celui de l'usage de plusieurs herbes & des plumes de paon. Ceux qui entendront le Latin , seront bien aises d'entendre parler Cardan lui-même. „

Ad eos qui concumbere nequeunt , Apuleius (si qui fides huic viro adhiberi potest) ita scriptum reliquit : Leontopodii frutices septem absque radicibus decoque , & Luna decrescente lavato eum qui frigidus est , & teipsum , ante limen suæ domus

singulier ; mais il est beaucoup plus crasseux : c'est de mettre sur soi de la sueur

prima nocte , & suffumigato herba aristolochiæ & redi domum , illum nequaquam respiciens. Aliud verisimilius. Ex pugione quo homo sit occisus , tres facies annulos. Unum gestabit collo appensum , secundum in digito , tertium cervici subdat. Juvat & pugionem ipsum supponere cervicali. Plinius mirum in modum commendat abrotonum , adeo ut etiam pulvinari subditum , prodesse putet. Putant generali ex omnes his generibus. Prodesse centaurium devoratum duplex genus : minus cujus herba in usu est ; majus , cujus radix rhapontici sub nomine venalis est , inde molydeorum , ab Homero appellatum , cujus Plinius describit figuram , medium quasi inter cyclamen ac scyllam , hujus habet folia , illius radicem. Sed & cyclamen ipsum si seratur in domo ; & verbenæ si suspendatur , quam ob id hierobotanen , id est sacram vocant herbam , plurimum prodesse creditur. Huic succedit betonicæ semen , quod qua die homo degustarit , negant posse ullo genere veneficii tentari. Inde semnion a Plinio colore pennarum paonis : & heliocalis , quibus Persarum Reges , intus priore , extra posteriore uti referunt. Post lotos , id est , fertula campana. Inde semen filicis , quod apud me est. Decimo loco scylla ; hæc averruncant. *Hier. Cardanus de Venenis. Lib. III. Cap. XV. pag. 1004. Num. 50 & seq.*

“ A tant de remèdes pris chez les Anciens contre les philtres , Cardan en ajoute plusieurs autres , dont certains Auteurs modernes , follement entêtés de Magie , font un grand cas. Par exemple , de dormir dans la peau d'un loup , celle d'un lion est encore plus efficace ; le front d'un âne a encore une vertu surprenante. Écoutons Cardan lui-même sur tous ces remèdes *anti-magiques*.

d'une mule échauffée. Voilà les mules d'une grande utilité ! Je m'étonne que

Et dormire in pellibus lupi sed longe melius sub calcitra pellis leonis. Et carbunculus granatus magnus, ardenti primæ similis, & quasi soli collo appensus. Et comedat assidue buglossum, petrosilium vulgare, & muniat animum Philosophiæ præceptis, & legat Theonoston. Et mutatio regionis ad hoc confert, & vincere frontem corio frontis asini, creditur utilissimum ad fascinum. *Hier. Card. de Venenis*, Lib. III. pag. 1006.

“ Il étoit juste que Cardan fit entrer le Ciel dans la guérison des maux causés par les philtres ; aussi n'y a-t-il pas manqué. Il est vrai qu'il n'ajoute pas tant de foi à ce qu'on en dit, qu'il ne croie qu'il soit toujours très-prudent de manger des cœurs de loup, & de coucher sur des peaux de lion. Il en revient toujours à ces peaux, elles lui tiennent au cœur. „

Auxilium e Supernis fallax non est, consistit aut in perfectione summa, id est triplicata. Et sensus, & verborum, & elementorum numerus in hoc convenit. Nunquam amovebis a te, neque mente, neque verbo, neque corpore. Serva cor sincerum erga Deum, & illius vita te tuebitur. Pœniteat, cupiat, deliberet, confidat, qui a devotione liberare se velit. Quod referunt de Psalmo illo, *Judica me Deus, & discerne causam meam* ; credo verum non esse quoniam non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. Melius ergo solum tutis inniti. Et umbra sapientis ac felicitis defendit hominem, non devotum divinis verbis ob sympathiam. Devotum autem magicis carminibus atque opinione confirmat adamas gestatus in brachio sinistro, velut dictum est de præstigiatis, Differunt, quoniam præstigiati medicamentis moventur a mente, devoti re divina, aut Dæmone, vel astrorum vi,

quelque Auteur ne se soit pas avisé d'attribuer une grande vertu aux endroits où elles fientent. Pourquoi ne point employer aux grandes choses , non-seulement tout ce qui appartient aux mules , mais encore ce à quoi elles touchent ? Il n'eût fallu pour cela que les mêmes raisons qui ont fait ériger leur sueur en excellent antidote amoureux ; on auroit été également fondé à soutenir des extravagances aussi absurdes. Les Anciens en étoient beaucoup plus entêtés que les Modernes ; dès qu'il s'agissoit de calmer ou de chasser une passion , ils recouroient à la Magie , c'est-à-dire à des expédients aussi fautifs que criminels. (1)

aut opinione. Ad devotos plerumque conferunt, quæ ad præstigiatos. Et hujusmodi hominibus confert edere corda luporum , & os cordis eorum , ac leonum, & cubare sub leonis pelle. *Hier. Cardanus de Venenis* , Lib. III. pag. 1007.

« Après tous les raisonnemens de Cardan , je laisse à décider aux gens qui ne sont pas la dupe de leurs préjugés & des contes de leurs nourrices , de la croyance qu'on doit donner aux Auteurs qui ont écrit gravement au sujet des philtres , les impertinences les plus ridicules.

(1) *Ovide est un des Anciens qui a parlé le plus sensément sur les prétendus charmes magiques. Il faut être bien crédule , dit-il , pour s'imaginer que l'amour se puisse guérir par les herbes malignes de Thessalie. Ce sont là de vieilles erreurs qui condui-*

Faustine , fille de l'Empereur Antonin , & femme de Marc-Aurele , devint amoureuse d'un gladiateur ; & sa tendresse alla si loin , qu'elle pensa lui coûter la vie. Cette Princesse languissoit , dès qu'elle étoit éloignée de son amant. Marc-Aurele instruit d'une passion si honteuse , fit assembler un grand nombre d'Astrologues & de Médecins : tous ces Savants , après avoir bien disputé , ne trouverent point de meilleur moyen pour guérir l'Impératrice , que de faire mourir le gladiateur sans qu'elle en eût connoissance , & de lui en faire boire le sang ; après quoi , l'Empereur son mari coucha avec elle , & la connut. Les

sont aux sortileges. *Dans un autre endroit ce Poëte dit que ceux à qui il donne ces remèdes , ne doivent plus ajouter foi aux poisons & aux enchantements.*

Viderit , hæmonia si quis mala pabula terræ ;
 Et magicas artes posse juvare putat.
 Ista veneficii vetus est via , noster Apollo
 Innocuam sacro carmine monstrat opem.
 Me duce non tumulto prodire jubebitur umbra ;
 Non anus infami carmine rumpet humum.

.
 Ergo age quisquis opem nostra tibi poscis ab arte
 Deme veneficiis , carminibusque fidem.
Ovid. Remed. Amor. Lib. I.

historiens qui nous ont transmis cette histoire , ajoutent que Faustine fut parfaitement guérie , & qu'elle ne se souvint plus de ce gladiateur. Quant à moi , je pense que ce qu'il y eut de plus spécifique dans ce remede , fut la mort de cet amant , l'Impératrice l'ayant sans doute apprise , & n'y trouvant aucun remede , prit patience , & jugea à propos de se consoler. Elle fut charmée apparemment d'attribuer sa guérison à la Magie , pour rendre moins honteuse sa foiblesse , en la faisant passer pour un effet de quelque maléfice , pour une suite de l'influence maligne des astres. Si l'on consultoit à Paris toutes les femmes qui font cocus leurs maris , dont le nombre à coup sûr n'est pas petit , & qu'on leur proposât d'avouer en public , ou qu'elles sont forcées par les sortilèges à l'infidélité , ou déterminées simplement par leur goût & leur penchant à la galanterie , il n'en est aucune qui , pour garder le *Decorum* , ne prétendît être cent fois plus obsédée que la Cadriere & Magdelaine de la Palu. On ne verroit à Versailles , à Paris , & dans tout le Royaume , que des femmes qui se plaindroient de la méchanceté des forciers.

Porte-toi bien , sage Abukibak.



L E T T R E C L.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

PUISQUE le plaisir que tu prends , sage & savant Abukibak , à faire des expériences chymiques , est pour toi si grand que tu ne saurois t'en passer , quelque nuisible qu'il soit à ta santé , souffres que je te fasse faire quelques réflexions sur les précautions que tu dois prendre , & que j'expose à tes yeux tout le danger que tu cours dans ton laboratoire.

Les particules vénimeuses qui se détachent sans cesse des minéraux que tu calcines , que tu pulvérises , ou auxquels tu donnes une nouvelle forme , attaquent insensiblement ton estomac , ta poitrine & ton cerveau , & te causeront tôt ou tard quelque dangereuse maladie. Presque tous les maux des Chymistes sont occasionnés par la nature des matériaux sur lesquels ils travaillent. Un savant Médecin de ces derniers temps prétend que tous ceux qui mettent en usage les minéraux ,

sont sujets aux mêmes incommodités. Il veut qu'ils se ressentent également des corpuscules qui s'en détachent ; il prouve le mal qu'elles peuvent causer , par celui que souffrent tous ceux qui travaillent aux mines (1).

Il est certain , sage & savant Abukibak , que l'expérience ne démontre que trop que les minéraux renferment presque tous un poison d'autant plus dangereux , qu'il est subtil & imperceptible. On n'en ressent les atteintes que lorsqu'il est , pour ainsi dire , impossible de pouvoir y remédier : & quoique tous les Chymistes se vantent d'avoir des remèdes spécifiques pour guérir toutes les maladies , la paleur de leur visage dément évidemment les vertus de leur élixir (2) ; quelquefois même il ne

(1) Primo itaque in censum venient ii morbi , qui a prava materiæ indole ortum ducunt , ac inter eos , qui Metallurgos infestant , & quotquot alios Artifices qui in suis opificiis mineralibus utuntur , ut Aurifices , Alchimistæ , quique aquam fortem distillant , Figuli , Specularii , Fusores , Stannarii , Pictores quoque & alii. Qualis vero & quam pestiferæ noxæ intra venas metallicas recondantur , experiuntur primo mineralium Fossores, *Bernardini Ramazzini Opera Medica & Physiologica* , &c. *de Morbis Artificum* , Cap. I. pag. 477.

(2) Quamvis Artem cuncta mineralia cicurandi

peut leur servir à rien , & ne sauroit les soulager. Un Auteur , qui est entré dans un détail très-circonstancié des maladies des Chymistes , raconte un accident arrivé à *Tachenius*. Cet Artiste ayant voulu sublimer de l'arsenic , jusques à ce qu'il pût demeurer fixe dans le fond d'un vase , l'ouvrit après plusieurs *sublimations* , & fut très-surpris de sentir une odeur suave ; mais demi-heure après , il fut attaqué d'un grand mal d'estomac. Il avoit beaucoup de difficulté à respirer , il cracha du sang , fut attaqué de la colique & d'un tremblement dans tous les membres. Il rétablit médiocrement sa santé par l'usage du lait & de l'huile : ce remede ne l'empêcha cependant point d'être tout un hyver incommodé d'une fièvre lente & hectique , dont il ne put entièrement se guérir qu'en buvant pendant long-temps des décoctions faites avec des herbes vulnéraires (1).

tenere se jactitent Chymici , non impune tamen ipsi quoque ab illorum vi pernicali evadunt , eadem enim persæpe noxas ac alii Artifices accersunt , qui circa mineralia exercentur : ac si verbis id pernegent , faciei colore satis fatentur. *Ramazzini de Chymicor. Morbis* , Cap. IV. pag. 492.

(1) Satis curiosum est quod sibi accidisse fatetur *Tachenius* , in suo *Hipocrate Chymico*. Refert enim

Voilà un exemple , sage & savant Abukibak , de l'inutilité dans certaines occasions de l'élixir merveilleux des Chymistes. Le même Auteur en fournit encore plusieurs autres, & entr'autres celui de *Carolus Lancillotus* , Artiste célèbre , qu'il assure avoir connu particulièrement , & que les travaux Chymiques avoient rendu chafieux , tremblant , édenté , asthmatique , puant , n'ayant enfin d'autre mérite que celui que lui avoient acquis les remedes & les drogues qu'il faisoit (1).

En montrant tout le danger que courent les Chymistes , je ne prétends point mépri-

quod cum arsenicum sublimare vellet , donec in vasis fundo fixum permaneret , & post multas sublimationes vas aperuisset , suavem quemdam odorem multa cum admiratione percepisse : sed post sequi horam stomachum dolentem , contractum sensisse , cum difficultate respirandi , sanguinis mictu , colico dolore , ac omnium membrorum convulsione. Olei & lactis usu mediocriter restitutum ait ; verum per integrum hyemem febre lenta hecticæ simili mulctatum fuisse , à qua decocto ex herbis vulnerariis , & usu summitatum brassicæ , eandem se expedivit. *Ramazzini* , pag. 493.

(1) *Carolus Lancillotus* , Chymicum nostratem celebrem , ego novi tremulum , lippum , edentulum , anhelosum , putidum , ac solo usu medicamentis suis , Cosmeticis præsertim , quæ venditabat nomen & famam detrahentem. *Ramazzini* , pag. 493.

fer absolument tous leurs remèdes ; ce n'est pas-là mon dessein. Je veux seulement te mettre devant les yeux combien il est nécessaire , pour conserver leur santé , qu'ils aient de prévoyance. Car d'ailleurs ils font quelquefois des poudres & des liqueurs qui sont très-bonnes & très-utiles ; mais il faut bien prendre garde à ceux dont on achète ces remèdes , & être assuré de leur science dans leur métier. « La moindre » variation , dit l'Auteur que j'ai déjà » cité , peut changer en poison les remèdes des Chymistes. Un Médecin ne peut les employer en conscience , s'il ne les a préparés lui-même , ou s'il ne les a vu faire à quelque habile Artiste (1). »

La précaution que les Chymistes sont obligés d'apporter dans la composition de leurs médicaments , s'ils veulent y réussir , est la principale cause de leurs maladies ; ils sont forcés d'être continuellement au-

(2) *Minima si quidem variatio & incuria in Chymicis remediis elaborandis , illorum qualitates sic immutare posse , ut in venerorum classem transeant, ait Renat. Cartesius. In hanc rem Juncker quoque in sua Præfatione ait Chymica medicamenta , salva conscientia , non posse à Medico exhiberi, nisi ejusdem manu fuerint parata , sive & perita Chymico illa viderit laborari, Ramazzini. p. 494*

près de leurs fourneaux , d'observer sans cesse le degré de violence de leur feu. La fumée du charbon , les corps qui s'exhalent des matieres qu'on distille ; tout ensemble s'unit pour détruire leur santé ; il est donc presque impossible qu'il ne leur arrive tôt ou tard quelque funeste accident. L'on ne doit point , à cause de cela , mépriser leur Art ; il y auroit autant d'injustice à penser de cette façon , qu'à outrager un habile Ecuyer , parce qu'en domptant un cheval farouche , il en auroit été renversé , ou en auroit reçu quelque coup de pied (1). Il faut savoir beaucoup de gré à ceux qui se sacrifient pour le bien public. Les Chymistes ruinent leur santé pour composer des remedes utiles à la guérison des hommes , on doit leur être obligé de leurs travaux : s'ils ne font point cet élixir universel dont ils se vantent , ils ont découvert , & découvrent encore tous les jours plusieurs bons remedes. Je suis donc bien

(1) Sicuti ergo Equisoni non imputandum , si equum ferocem ac refractarium perdomando , ab eodem aliquando dejiciatur , & calces referat , sic ridendus non est Chymicus , si interdum è suis laboratoriis squalidus exeat ac attonitus , tanquam unus ex Orci Familia. *Ramazzini* , pag. 464.

144 LETTRES CABALISTIQUES ,
éloigné de regarder les Chymistes comme
gens peu estimables.

Au reste , quelque cas que je fasse de
leurs talents , je ne voudrois point être leur
voisin ; je ne doute pas que le venin des
matieres qu'ils purifient , n'influe plus loin
que leur laboratoire , & ne s'étende dans
les lieux circonvoisins. Bernardino Ra-
mazzini rapporte une histoire qui appuie
fortement mon opinion. « Il y a quelques
„ années , dit-il , qu'un homme eut un
„ procès très-considérable avec un Chy-
„ miste qui avoit un fort grand labora-
„ toire , dans lequel il faisoit beaucoup
„ de *sublimé*. Cet homme cita devant les
„ Juges le Chymiste , & demanda qu'il eût
„ à transporter ses fourneaux dans un autre
„ endroit qui fût hors de la ville , parce
„ qu'il empoisonnoit tout son voisinage ,
„ lorsqu'il calcinoit le *vitriol* , & qu'il
„ travailloit au *sublimé*. Il offrit de prou-
„ ver son accusation , il apporta un cer-
„ tificat des Médecins , & une attestation
„ des Curés , par lesquels il constatoit
„ qu'il mouroit beaucoup plus de gens
„ auprès du laboratoire , que dans les
„ autres quartiers de la Ville. Les maladies
dont

„ dont les personnes périssoient , attra-
 „ quoient ordinairement le cœur : & un
 „ Médecin avoit certifié que la fumée du
 „ *vitriol* étoit très-dangereuse , qu'elle
 „ empestoit l'air circonvoisin , & rendoit
 „ pulmoniques les gens qui le respiroient.
 „ *Bernardino Corrado* plaida la Cause du
 „ Chymiste , & *Casira Stabe* , Médecin ,
 „ celle du bourgeois plaignant. Ces deux
 „ Avocats firent plusieurs Ecrits fort beaux
 „ & fort savants , dans lesquels ils dispu-
 „ terent beaucoup sur le danger où la fu-
 „ mée du *vitriol* exposoit. Le Chymiste
 „ gagna son procès , il fut absous , lui
 „ & son Art , de toutes les morts qu'on
 „ leur imputoit. Je laisse aux habiles
 „ Phyficiens à décider , comme Juges des
 „ secrets de la Nature , si les Jurisconsultes
 „ penserent bien dans cette occasion (1). „

(1) Paucis ab hinc annis non parva exorta est ,
 inter Negociatorem quendam Mutinensem , qui in
 oppido hujusce ditionis , Finali dicto , laborato-
 rium ingens habebat , in quo *sublimatum* fabrica-
 batur , ac inter civem Finalensem. In jus vocavit
 Finalensis Negociatorem hunc , instando ut officinam
 extra oppidum , vel alio transferret , eo quod
 totam viciniam inficeret dum *vitriolum* in furno ope-
 rarii calcinaret pro *sublimati* fabrica. Ut vero accu-
 sationis suæ veritatem comprobaret , Medici illius

Ces derniers mots de *Ramazzini* , sage & savant Abukibak , marquent qu'il condamne cette décision , & qu'il regarde comme très-dangereux , non-seulement de demeurer dans un laboratoire , mais même d'habiter auprès. Tâche donc de te précautionner le plus qu'il te sera possible ; & puisqu'il t'est impossible de te priver du plaisir de t'appliquer à la Chymie , corrige, le plus qu'il te sera possible , le dangereux venin de cet Art.

Je te salue , sage & savant Abukibak. Porte-toi bien , & ménage ta santé ; c'est après la raison , le don le plus précieux que nous ayons reçu du Ciel.

oppidi attestationem afferebat , ac insuper Parochi necrologium , quo constaret multo plures in illo vico , & locis laboratorii proximioribus , quam in aliis , quotannis interisse. Ex tabe autem ac morbis pectoris præcipue , mori solere , qui in illa vicinia habitarent , testabatur *Medicus* , qui fumum vitrioli exhalantem maxime culpabat , & aërem inquinantem , ut pulmonibus infestus , & hostilis redderetur. Negotiatoris Causam suscepit *D. Bernardinus Corradus* , Rei Tormentariæ in Estensi Editione Commissarius ; Finalensis vero *D. Casina Stabe*, illius oppidi tunc *Medicus*. Variæ propterea ultro citroque editæ sunt scripturæ satis elegantes, in quibus acriter de fumi umbra disputatum est. Negotiatori tandem favere Judices , & vitriolum ex capite innocentiae absolutum. An Jurisperitus hac in re rite judicavit. Naturæconsultis jam dicandum relinquo. *Ramazzini* , pag. 494.

L E T T R E C L I.

Ben Kiber , *au sage & savant* Abukibak.

J' A I réfléchi souvent , sage & savant Abukibak , à l'énorme puissance que les Jésuites ont acquise dans la moitié de l'Europe , & j'ai cru devoir juger par bien des circonstances que ces Religieux auront un jour le même sort que les Templiers. Leur trop grand pouvoir causera leur ruine ; leur Société , semblable à ces tours qui s'élèvent dans les nues , n'en est que plus exposée aux orages , & en danger d'être frappée de la foudre. Le destin qui menace les Jésuites , accabla les Templiers dans le temps qu'ils paroissoient avoir le moins à craindre , & le revers de la fortune de ces Religieux militaires , montre évidemment la possibilité de celui que peut essuyer la postérité des Ignaciens.

Il y a entre l'institution , l'aggrandissement , & l'augmentation de l'ordre des Templiers , & de celui des Jésuites , tant de conformité , qu'il semble naturel qu'ils

doivent avoir tous les deux la même fin. Permits, sage & savant Abukibak, qu'en parcourant brièvement ce que dit un ancien Auteur, je te fasse sentir cette parfaite conformité. Voyons d'abord l'institution des Templiers. " Un an après son
 „ couronnement, Godefroi de Bouillon
 „ mourut ; & fut Roi en son lieu, son
 „ frere Baudoin, homme égal au mérite
 „ du défunt : pendant le regne duquel,
 „ entre les autres qui passerent par-delà,
 „ furent neuf Gentilshommes, fort grands
 „ compagnons & amis ; desquels il ne
 „ s'en trouve que deux hommes, qui
 „ peut-être étoient les principaux, l'un
 „ Hugues de Paganis, l'autre Gaufrede
 „ de Saint Acelman, lesquels arrivés en
 „ Jérusalem... firent vœu, pour faire
 „ agréable service à Dieu, d'employer
 „ toute leur vie à rendre le chemin seur &
 „ facile, ou mourir en cette entreprise...
 „ Toutes fois, encore qu'ils fussent en
 „ grand nombre, si n'avoient-ils Habits
 „ ni Regle désignée ; ains vivoient ainsi
 „ en commun (1). „

(1) Diverses Leçons de Pierre Messie, Part. II.
 Chap. IV. pag. 344.

Je ne pense pas , sage & savant Abukibak , qu'on puisse rien trouver de plus ressemblant à l'institution des Jésuites. Ignace , avec cinq ou six compagnons , se réunirent ensemble pour fonder une Société , qui assurât aux Papes des soldats & des défenseurs aussi utiles , que les Templiers aux Rois de Jérusalem. “ Ils firent
 „ vœu d'employer leur vie à rendre abso-
 „ lue l'autorité de la Cour Romaine , &
 „ de mourir en cette entreprise , s'il étoit
 „ nécessaire. „ Pasquier sera mon garant.
 “ Ce qui rend , dit-il , les Jésuites plus
 „ recommandés dans Rome , est l'obéis-
 „ sance aveugle qu'ils rendent au Saint-
 „ Siege , par eux appelée *Obedientia cæca* ,
 „ qui m'étoit inconnue quand je plaïdai
 „ la cause contr'eux. . . . Je ne dis rien ,
 „ qui ne soit par leur Constitution Latine
 „ plus étroitement ordonné ; & est l'un
 „ des premiers des vœux auxquels ils s'o-
 „ bligent en entrant dans les Religions.
 „ Regle qu'Ignace de Loyola leur soute-
 „ noit devoir être si stable , comme j'ai
 „ dit en mon plaidoyer , que si au milieu
 „ d'un orage , le Pape lui eût commandé
 „ d'entrer en un petit esquif sans gouver-

„ nail , il se fût très-volontiers exposé ; &
 „ que le semblable devoit être fait par les
 „ siens „ (1). Pasquier me fournit encore
 „ une continuation de preuve. “ Ils pri-
 „ rent , dit-il (2) , la hardiesse de se
 „ transporter à Rome , où ils commence-
 „ rent de publier leur secte ; combien
 „ que la plupart d'entr'eux ne fussent pas ,
 „ non-seulement la Théologie , mais mê-
 „ me les premiers éléments de la gram-
 „ maire. „ Voila , sage & savant Abuki-
 bak , une nouvelle conformité avec les
 Templiers. Les Jésuites , ainsi que ces
 Religieux militaires , *sans habits ni Regle*
désignée , cependant vivoient en commun.

Poursuivons notre examen , & venons
 à l'aggrandissement & à l'augmentation
 de ces deux Ordres ; nous continuerons à
 consulter nos deux Auteurs. “ Les Rois
 „ & Princes de plusieurs pays , dit le plus
 „ ancien (2) , donnerent aux Templiers de
 „ grands revenus , qu'ils employèrent en
 „ ces guerres ;..... & par succession de

(1) Pasquier , Recherches de la France , Liv.
 III. Chap. XLIV. pag. 342.

(2) *Le même* , Liv. III. Chap. XLIII. pag. 319.

(3) Diverses Leçons de Pierre de Messie , &c.
 Part. II, Chap. IV. pag. 347.

„ temps accrurent tellement d'heure à
 „ autre en puissance & richesses , que par
 „ toutes contrées & provinces ils avoient
 „ de grandes villes & lieux forts , avec
 „ force sujets. “ Les personnes les plus
 simples sentent d'abord combien cela con-
 vient aux Jésuites. Quels biens immenses
 en Portugal , en Espagne , en France , en
 Italie , en Allemagne , en Pologne , n'ont-
 ils pas acquis dans peu de temps par l'ami-
 tié des Princes qu'ils ont séduits ? On
 convient dans tout le monde que les ri-
 chesses de ces Religieux sont immenses :
 ils ont non-seulement dans les Indes , au
 Paraguai , mais encore dans l'Europe , *de*
grandes villes & lieux forts avec force sujets.
 Ils acquièrent tous les jours de nouveaux
 domaines , & il est peu de Souverains qui
 possèdent autant de trésors qu'en a la So-
 ciété. Il ne sera pas nécessaire d'appuyer
 ce fait de l'autorité de Pasquier , pour en
 constater la vérité : mais il n'est pas hors
 de propos de placer ici les moyens dont
 les Jésuites se servent pour s'enrichir : ils
 sont les mêmes que ceux des Templiers ,
 & tous se sont servis des mêmes prétextes.
 “ L'exercice de leur Ordre , dit Pasquier

„ (1) , gît entièrement en deux points.
 „ Par le premier , ils promettent de trai-
 „ ter le fait de la Religion , d'administrer
 „ le Sacrement , tant de Pénitence que
 „ d'Autel , & d'exhorter les Infideles. Le
 „ deuxieme , c'est d'enseigner les arts li-
 „ béraux. Par quoi , celui qui le premier
 „ mit la main à l'établissement de cette
 „ Secte , trouvant la pauvreté telle qu'il
 „ avoit vouée , de trop difficile digestion ,
 „ par un esprit sophistique s'avisa de faire
 „ une distinction , c'est à savoir que puis-
 „ que l'Exercice de sa profession étoit
 „ double , tant pour la Religion que les
 „ bonnes Lettres , aussi devoit son Ordre
 „ consister tant en Monasteres que Colle-
 „ ges , & que les Monasteres seroient
 „ quelques petites Chapelles ou Cellules ,
 „ comme étant le moindre de son opi-
 „ nion , & les Colleges amples & spacieux
 „ Palais ; & qu'en qualité de Religieux ,
 „ ils ne pouvoient rien posséder , ni en
 „ général , ni en particulier ; mais bien
 „ en qualité d'Ecoliers ; & néanmoins
 „ que l'administration de ce bien appar-

(1) *Recherches de la France* , Liv. III. Chap.
 XLIII. pag. 323.

„ tiendrait aux Religieux profès , pour
 „ être distribué comme il verroit être bon
 „ à faire. Ainsi , tous ceux du petit Vœu ,
 „ qui sont les Collégiaux , sont quelque-
 „ fois quinze ou vingt ans avant que de
 „ franchir le pas de la grande Profession ,
 „ selon qu'il plaît au Général de leur Or-
 „ dre , pendant lequel temps ils se gor-
 „ gent , & puis quand ils se sont faits
 „ riches , si le Supérieur les trouve dignes ,
 „ ils sont contraints , comme membres ,
 „ de rapporter au Corps général de leur
 „ Ordre tout ce qu'ils ont acquis. „

Après avoir montré , sage & savant
 Abukibak , la parfaite conformité qu'il y
 a entre l'établissement & l'aggrandissement
 des Templiers & des Jésuites , je crois
 pouvoir avancer que selon toutes les appa-
 rences , les Ignaciens doivent avoir la même
 fin que celle des Religieux militaires.
 Les raisons qui causeront la perte des pre-
 miers , occasionneront tôt ou tard celle
 des derniers. Les Templiers furent détruits
par la prospérité & grandes richesses qu'ils
avoient , par le moyen desquelles ils devin-
rent méchants , & se ruinèrent eux-mêmes

(1). Les Jésuites n'imitent que trop pour le malheur de l'Europe , l'insolence & la fierté des Templiers. Ils ont une ambition démesurée , ils s'élèvent au-dessus des Souverains , méprisent les Magistrats , & ruinent les libertés & les privilèges des Nations. N'est-il pas naturel que dans le cours de deux ou trois siècles , il naisse un Prince , aussi intrépide que Philippe-Auguste. Ce Monarque purgea la terre des Templiers : son imitateur délivrera l'Europe des maux que lui cause la Société , & détruira de fond en comble cette dangereuse Secte. Si le feu Roi de Sardaigne eût été Roi de France , le second Philippe-Auguste étoit arrivé.

Les crimes , pour lesquels on fit périr les Templiers , sont les mêmes que ceux dont on accuse les Jésuites , & qu'on leur a plusieurs fois reprochés. Voyons ce qu'on imputoit aux premiers. On disoit *que leurs Prédécesseurs avoient été cause de la perte de la Terre-Sainte ; qu'ils elisoient leur Grand-Maître en secret ; qu'ils avoient de mauvaises superstitions ; qu'en secret ils ju-*

(1) Diverses Leçons de Pierre de Meffe, *Paroiss.* Chap. IV, pag. 348.

roient de s'aider l'un à l'autre, leur attribuant par ce moyen l'abominable péché contre nature, & qu'ils en étoient tous coupables (1). Récapitulons ces accusations, sage & savant Abukibak, & nous trouverons qu'il n'en est aucune que les adversaires des Jésuites ne leur imputent. On les accuse de la ruine de la Religion dans bien des pays ; on prétend qu'ils ont détruit dans la Chine (1) tout le fruit qu'y avoient produit les autres Missionnaires ; on les blâme du secret impénétrable qu'ils gardent sur leurs Constitutions, & sur les points principaux de leur Regle ; on leur attribue toutes les divisions qui regnent dans l'Eglise ; on les regarde comme les principaux Auteurs d'un Schisme pernicieux ; on les blâme de soutenir plusieurs propositions hérétiques, & plusieurs dogmes erronés (2) ; on leur reproche l'affectation qu'ils ont à

(1) *Diverses Leçons de Pierre de Messie, &c. Part. II. Chap. IV. pag. 549.*

(1) Voyez *l'Histoire du Christianisme des Indes* du célèbre M. de la Croze. Voyez aussi *l'Histoire du Christianisme d'Ethiopie* du même Auteur. Consultez encore la *Morale Pratique*, Livre écrit par l'illustre M. Arnaud.

(2) Voyez les *Lettres Provinciales*. Ce seul Livre est plus que suffisant.

156 LETTRES CABALISTIQUES ,
vouloir justifier les actions les plus criminelles de leurs confreres (1) ; enfin on les accuse de *l'abominable péché contre nature*. Les Poètes se sont égayés plusieurs fois sur ce sujet ; & tu fais , sage & savant Abukibak , les vers qui furent faits à l'occasion du feu qui prit à la Maison Professe des Jésuites , le jour même , à la même heure que l'on punissoit un fameux Sod***.

Quand du Chafour l'on brûla ,
Pour le péché philosophique ,
Le feu , par vertu sympathique ,
S'étendit jusqu'à Loyola.

Puisque les sujets de plainte , qu'on pense avoir dans toute l'Europe contre les Jésuites , sont si conformes à ceux qu'on eut autrefois contre les Templiers , n'est-il pas apparent que ces deux Ordres , si ressemblants en tout , auront une pareille fin ? La grandeur à laquelle les Jésuites se sont élevés , l'autorité qu'ils ont acquise , les biens immenses qu'ils possèdent , ne

(1) On voit la preuve de ces accusations dans *l'Apologie* que le Pere *Richcome* a faite du Jésuite *Guignard* , pendu par Arrêt du Parlement de Paris , pour avoir conspiré contre *Henri IV* ,

les garantiront point du sort qui les attend. Les Templiers , avec tous ces avantages , ont péri dans le temps qu'ils sembloient avoir le moins à craindre , il en sera ainsi de la Société. L'on ouvrira tôt ou tard les yeux , & on connoîtra combien de grand maux elle a causés ; sa chute sera d'autant plus étonnante , qu'elle aura été imprévue. Les Jésuites n'ont-ils pas été déjà bannis & chassés de la France , des Etats de la République de Venise , &c. S'ils ont trouvé le moyen de rentrer dans ces pays , ils n'auront pas toujours le même sort. Plus on va , plus leur ambition , plus leur orgueil & leur mauvaise foi s'accroissent , & plus aussi on apprend à les connoître. On viendra un jour à sentir toute la vérité des reproches de Pasquier. “ J’es-
 „ pere vous montrer , disoit ce sage Avo-
 „ cat au Parlement de Paris , que cette
 „ Secte , par toutes ses propositions , ne
 „ produit qu'une division entre le Chrétien
 „ & le Jésuite , entre le Pape & les Ordi-
 „ naires , entre tous les autres Moines &
 „ eux : finalement , que les tolérant , il
 „ n'y a Prince , ni Potentat qui puisse
 „ assurer son Etat contre leurs attentats.

„ Je vous ai dit , & est vrai , que cette
 „ Secte a été bâtie sur l'ignorance d'Ig-
 „ nance. J'ajouterai qu'elle a été depuis
 „ entretenue par l'orgueil & l'arrogance
 „ de ses Sectateurs (1). „ Si le Parlement
 de Paris & les Rois n'ont pas profité de
 ces sages avis , peut-être un jour en feront-
 ils un meilleur usage. Que deviendront
 alors les Jésuites , ce que sont devenus
 les Templiers.

Je te salue , savant Abukibak. Porte-toi
 bien , & souviens-toi que Dieu punit enfin
 les méchants.

LETTRE CLII.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

J'AI été étonné plusieurs fois , sage &
 savant Abukibak , que la plupart des Au-
 teurs modernes , qui ont parlé des devoirs
 & des obligations des Militaires , soit dans
 ce qui regarde la Religion , soit dans ce
 qui concerne la vie civile , aient dit des

(1) Pasquier, *Recherches de la France*, Liv. III.
 Chap. XLIII, pag. 329.

choses aussi peu utiles & aussi impraticables. Les Ecrivains pieux qui ont traité ces matieres , sont tombés dans un excès très-vicieux ; ils ont prescrit des regles , plus propres à des Capucins , qu'à des Soldats & à des Officiers. Les gens du monde qui ont donné quelques preceptes aux Militaires , ont échoué contre un autre écueil : ils ont entièrement oublié les Loix de la nature & de la raison , comme si un Officier étoit dispensé par son état de consulter le bon sens , ils ont établi pour maximes sûres & constantes les sottises les plus grandes. On peut avancer hardiment que jusques ici très-peu de personnes ont écrit sensément sur les obligations civiles des Militaires : voyons-en d'abord une preuve dans tout ce qu'on a dit sur les duels.

Tous les Théologiens crient sans cesse que ces combats particuliers sont absolument défendus , & qu'il faut non-seulement les éviter , mais les refuser , si l'on a malheureusement quelque démêlé. Ils n'apportent aucune restriction sur cet article ; ainsi ils mettent un homme dans la nécessité d'être déshonoré. Peu de gens sont assez touchés des récompenses de

160 LETTRES CABALISTIQUES ,
l'autre vie , pour prendre un parti aussi dur. Il ne reste aucune ressource à un homme qui est regardé dans le monde comme un lâche , que celle de se faire Moine. Les Officiers & les Gentilshommes ont rarement de la disposition à chanter *Laudes & Matines*. Prescrire une loi aussi sévère que celle des Théologiens , c'est vouloir qu'elle ne soit point suivie. D'un autre côté , la plupart des gens du monde se figurent qu'on est obligé de se prêter sans restriction & sans ménagement à la fureur ou à l'étourderie d'un jeune éventé , ou à la folie d'un bretteur , ils veulent qu'on ne puisse jamais refuser un rendez-vous. Cette opinion est plus insoutenable que celle des Théologiens. Est-il rien de plus absurde que d'exiger que pour contenir la passion d'un insensé , un galant homme soit forcé de perdre la vie , ou de passer dans les pays étrangers ? Ceux qui pensent de cette manière , ne font gueres usage de leur raison ; il est aisé de voir qu'un ancien & funeste préjugé les aveugle.

Je pense , sage & savant Abukibak , qu'il est aisé à un Officier de trouver un juste milieu entre ces deux sentiments opposés ,

& d'allier les Loix de l'honneur avec celles de la Religion & du bon sens. Les duels sont défendus de Dieu & par le Prince , il faut absolument les éviter ; mais une juste défense n'est point interdite , ni par le Droit divin , ni par le droit humain ; elle est au contraire ordonnée par tous les deux.

Ces premiers principes posés , j'en établis un autre aussi certain ; c'est qu'il faut être fou ou imbécille , pour avoir des égards pour une personne qui en est indigne , sur-tout lorsque ces égards souvent nous nuisent considérablement. Or , je suppose qu'un homme me fasse une querelle mal-à-propos , & qu'il me propose de me couper la gorge avec lui. Je lui réponds que sa conduite ne mérite point que j'aie pour lui une condescendance qui m'est défendue par le Roi mon maître. S'il m'attaque dans le moment , ou dans un autre temps , je me défends le mieux qu'il m'est possible : si je le tue , le Ciel ne me demande point compte de son sang ; le Prince me pardonne une action forcée & involontaire. Je le répète , sage & savant Abukibak , ceux qui prétendent qu'on ne

peut refuser un rendez-vous , défendent un sentiment absurde. Je soutiens que non-seulement un Chrétien ; mais qu'un homme de sens ne doit jamais en donner , ni directement , ni indirectement.

Il y a un cas qui paroît assez épineux , c'est celui , où étant insulté le premier , on est obligé d'aller chercher son ennemi. On peut prévenir cet inconvénient. Un homme porte-t-il la main sur moi , voilà le cas d'une juste défense ; je ne me remets point au lendemain à vuidér une affaire , qui , étant pour lors innocente , devient criminelle , si elle est différée. Je venge dans l'instant l'outrage qu'on m'a fait , tout concourt pour lors à ma justification , la nécessité de me défendre , la violence du premier mouvement , la vivacité , enfin la foiblesse humaine , qui ne peut s'élever que jusqu'à un certain point de perfection.

Je pousse les choses plus avant , & je vais jusqu'au dernier point. Si un homme qui a reçu un soufflet , n'a pu dans l'instant se venger de son ennemi , il ne doit pas cependant lui donner aucune assignation. A quoi sert-il qu'il se mette dans le cas d'être puni par le Ciel & par son Prince ?

Il doit l'attaquer , lorsqu'il le rencontre. Cette action alors est gracieuse chez le Souverain , & moins criminelle devant Dieu , parce qu'elle est excusable par tout ce qui favorise les fautes qu'on commet dans un premier mouvement.

Examinons à présent , sage & savant Abukibak , si sur les autres points on a prescrit des regles plus sûres & plus nécessaires que sur celui des duels. La plupart des Théologiens regardent la profession des armes comme un état si dangereux , qu'il est presque impossible de s'y sauver. Ils prétendent que les plus vertueux se corrompent tôt ou tard par l'exemple , ou par la persuasion des autres. Les gens du monde considèrent au contraire l'état d'un Officier comme le plus noble , le plus distingué & le plus brillant , à peine accordent-ils aux autres quelque estime. Il est fort commun d'entendre appeler *Pédants* tous les Ecclésiastiques , & *Robins* les plus augustes Magistrats.

Ces deux excès sont également vicieux. Toutes les professions , utiles à la Société civile , sont respectables. Quant à celle des armes , lorsqu'on l'embrasse , parce que

164 LETTRES CABALISTIQUES ,
la naissance ou l'inclination nous y portent , elle n'est pas plus dangereuse qu'une autre. *Ce n'est pas* , dit un des plus grands génies du quatrième siècle , *l'état des armes qui est criminel , c'est la manière de s'y comporter , & le dessein de piller en l'embrassant.*

(1) Un galant homme , qui prend le parti du Service , fait bien qu'il doit se souvenir que le premier devoir d'un Chrétien , dans quelque situation qu'il soit , est d'être vertueux (2). Il faut être fou pour se persuader qu'il est un état qui dispense de la probité. Quel est l'Officier qui veuille faire usage de sa raison , qui ne connoisse que les talents qu'il a pour son métier , la valeur , le courage , l'intrépidité , sont des dons du Ciel , qu'il ne doit point employer à lui déplaire (3) ? Mais , dira-t-on , on en voit beaucoup qui ne pensent pas de mê-

(1) Non enim militare delictum est , sed propter prædam militare peccatum est. *S. Aug. Serm. XIX. de verbis Domini.*

(2) Apud omnem Christianum prima honestatis debet esse Militia. *S. Augustin. ibid.*

(3) Hoc primum cogita quando armaris ad pugnam , quia virtus tua etiam ipsa corporalis donum Dei est. Sic enim cogitabis de domo Dei non facere contra Deum. *S. August. Epist. CCV. ad Bonifacium.*

me ; cela n'influe en rien sur l'innocence de leur profession. Dans quel état est-ce qu'il n'y a pas plus de mechants que de bons ? Soutiendra-t-on qu'on ne sauroit être Magistrat sans se damner , parce qu'il y en a beaucoup plus d'ignorants , de corruptibles & de partials , que d'habiles & d'integres ? Bannira-t-on tous les Evêques & les Prêtres , Etablira-t-on le Quakrisme par tout l'univers , parce que dans toutes les communions différentes le nombre des mauvais Ecclésiastiques , l'emporte de beaucoup sur les bons ? Tel est le sort infortuné de l'homme , depuis la chute du premier pere , il est porté plutôt au mal qu'au bien ; quelque état qu'il embrasse , il y porte le levain du péché, L'Ecriture nous apprend que le nombre des Elus est petit. Qu'on ne prenne aucun état , on ne courra pas moins le risque de succomber aux tentations ; au contraire on y fera exposé davantage. Un homme livré à lui-même est en proie à l'oisiveté & à la paresse. Plus une profession est pénible & fatigante , plus elle éloigne les occasions de pécher ; ainsi , celle d'un Officier a bien souvent , & sur-tout lorsqu'il

166 LETTRES CABAISTIQUES ,
est à l'armée , un avantage considérable
sur les autres. Je conviens qu'il n'en est
pas de même , lorsqu'il est en garnison ;
mais quel est l'état qui n'emporte pas avec
soi son bien & son mal.

Convenons donc , sage & savant Abu-
kibak , qu'on a peu de raison à vouloir
rendre le parti des armes dangereux. Il me
seroit aisé de prouver que les deux choses
qu'on cite comme des écueils inévitables ,
doivent naturellement être plus funestes
aux Ecclésiastiques & aux Magistrats ,
qu'aux Militaires. La première est l'impu-
reté , la seconde l'avidité du gain. Quant
à l'impureté , je pense qu'un Prêtre , ren-
fermé dans un Confessionnal , écoutant
les péchés les plus secrets d'une jeune &
aimable personne , risque bien plus d'être
ému , qu'un Officier qui voit une Dame
dans une assemblée nombreuse , ou qu'un
Soldat qui apperçoit une servante sur la
porte d'un cabaret. Le Confessionnal , selon
moi , est l'endroit le plus funeste à la chas-
tété. Il faut avoir reçu du Ciel une grace
surnatutelle , pour éviter du moins les
desirs & les pensées criminelles , entendant
journallement le récit des actions les plus

lascives. Si les femmes ne se confessoient qu'à soixante ans , je comprendrois comment un Prêtre peut toujours être insensible ; mais une pénitente de dix-huit est un sujet bien capable de faire naître des tentations.

Quant à l'avidité du gain , & au désir d'amasser des richesses , ce sont des défauts plus à craindre pour les Magistrats , que pour les Militaires. Un Officier trouvera peut-être dans vingt années une occasion de s'enrichir illicitement ; encore parmi cent , un seul est-il dans ce cas : mais un Juge peut tous les jours contenter son avarice. Chaque procès qu'il juge , est une attaque que reçoit sa vertu. Combien voit-on de Magistrats qui succombent ? On pourroit peindre aujourd'hui la Justice avec une bourse , cet attribut lui conviendrait beaucoup mieux qu'un bandeau.

Je suis fermement persuadé , sage & savant Abukibak , que l'état d'un Officier n'a rien de plus dangereux pour le salut , que celui d'un Prêtre & d'un Juge. On peut réduire ses principaux devoirs civils à deux points , qui sont également essentiels à tous les honnêtes gens ; les bonnes

168 LETTRES CABALISTIQUES,
mœurs , & la générosité. Pour être convaincu de la nécessité de ces choses , un Militaire sensé doit réfléchir qu'il est honteux qu'un homme , qui ne se laisse pas vaincre par les armes , succombe sous le vin & sous la débauche (1). Il faut aussi qu'il profite de l'avis de S. Augustin. C'est la nécessité , dit ce Pere , qui nous fait accabler un ennemi qui se défend , & non pas le desir de le tuer. Il est aussi généreux de pardonner à une personne vaincue , que courageux d'user de force , lorsqu'elle nous résiste (2). Les Loix de l'honneur & de la probité sont conformes aux sages conseils de ce Pere de l'Eglise.

Je te salue , &c.

(1) Ornet mores tuos pudicitia conjugalis , ornet sobrietas & frugalitas ; valde enim turpe est , ut quem non vincit homo , vincat libido , & obruetur vino qui non vincitur ferro. *Sancti August. Epist. CC. ad Bonifacium.*

(2) Hostem pugnantem necessitas perimat , non voluntas. Sicut enim rebellanti & resistenti violentia redditur , ita victo vel capto misericordia jam debetur , maxime in quo pacis perturbatio non timetur. *S. August. Epist. CCV. ad Bonifacium.*



LETTRE

L E T T R E C L I I I .

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

JE contoïs , sage & savant Abukibak , après t'avoir appris ce que je pensois sur les principaux devoirs des Officiers , te faire part des réflexions que je ferois sur les Sciences auxquelles il conviendrait qu'ils s'appliquassent avec assiduité. Pendant que j'étois occupé de ce projet , un Officier de mes amis m'en a communiqué plusieurs qui m'ont paru excellentes. Je t'avoue que je crois n'avoir rien lu de meilleur sur ce sujet : je suis persuadé que tu en jugeras de même ; & quoique je n'y aie aucune part , tu me sauras toujours beaucoup de gré de te les avoir fait connoître (1).

(1) “ Je ne suis pas moins persuadé que tous les Lecteurs me sauront le même gré , & qu'ils ne me reprocheront point d'avoir grossi mon Ouvrage d'une petite Dissertation , où je n'ai d'autre part que quelques Notes , qu'on verra au bas de la page , & qui ne m'ont pas paru inutiles. Au reste , je souhaite que les Officiers qui liront les sages conseils qu'on leur donne ici , puissent en

Tome VI,

H

*Réflexions sur les Sciences convenables aux
Gens de guerre.*

Si tout le mérite d'un homme de guerre consistoit dans la force , la vigueur , la bravoure , il ne lui faudroit ni soins , ni étude pour se perfectionner dans sa profession ; mais comme ces qualités font à peine le mérite du simple soldat , & que l'Officier doit avoir des connoissances à proportion des emplois dont il est chargé , il ne sauroit trop s'appliquer à les acquérir , s'il veut remplir tous les devoirs de son état.

Je suis persuadé que ce langage paroîtra nouveau à bien des gens , qui , pour avoir une espece d'excuse , plutôt que pour justifier leurs véritables sentimens , soutiennent que le métier de la guerre ne s'apprend que par l'expérience ; que celui qui s'y

profiter. Ils verront que l'homme d'esprit qui cherche à les instruire , connoît parfaitement leurs défauts , & qu'il les leur représente véritablement tels qu'ils sont. Ils sentiront aussi que ce n'est point un pédant qui parle , mais un maître qui possède toute la légèreté du courtisan le plus délié. Il auroit été fâcheux pour tous les gens qui cherchent à s'instruire , que ses réflexions n'eussent point été imprimées. „

donne, n'a que faire d'étude, ni de science pour s'y perfectionner. Je ne m'amuserai point à réfuter ce vain raisonnement, je tâcherai seulement d'établir la vérité contraire, (autant que mon sujet le demande) pour l'instruction de ceux qui voudront en profiter.

Si l'Officier se considère par rapport à la société, ou par rapport au Service, il se trouve également dans l'obligation de s'instruire dans la connoissance du monde, & d'acquérir les lumières nécessaires à la profession; rien ne le dispense de ce double engagement.

Le métier des armes, en général, est honorable à tous ceux qui l'exercent. Des gens nobles par leur naissance, ou qui jouissent des mêmes privilèges, doivent soutenir cette idée avantageuse, par leurs manières & par leur conduite. Rien n'est moins excusable dans un Officier, que de vivre sans principes. La grossièreté & l'impolitesse sont les suites de l'ignorance: il doit travailler à s'en défaire, & s'appliquer à des études qui puissent orner son esprit en adoucissant ses mœurs, & pour ne pas se livrer à quelque Science bizarre qui lui

gâteroit le goût , plutôt que de le former , il n'a qu'à prendre le conseil de quelque ami éclairé sur le choix qui lui convient , & sur-tout se faire un plan exact de l'ordre qu'il doit tenir , des choses qu'il veut apprendre , & ne jamais s'en écarter , se contenter de peu à la fois , mais comprendre ce peu avec netteté. L'envie de tout embrasser , que l'impatience fait naître , est une marque de paresse , ou de légèreté d'esprit.

Les éléments sont toujours difficiles & peu amusants ; cependant ceux qui ont du génie pour les Sciences , ne laissent pas d'y entrevoir des beautés , qui commencent à les satisfaire. Une seule chose que l'on entend bien , facilite l'intelligence des autres. Une connoissance exacte de la Géographie , par exemple , nous met au fait de tout ce qui se passe dans le monde ; la situation des Etats nous donne une idée de leurs différents intérêts ; une négociation , un mouvement de troupes , la moindre démarche d'un Prince nous fait juger de ses vues , & nous avons le plaisir de démêler par nous-mêmes , des choses qui intéressent : au lieu qu'une connoissance su-

perficielle jette notre esprit dans la confusion , & fait connoître notre foible , lors même que nous cherchons à le couvrir. C'est la maniere ordinaire de ceux qui ont de ces sortes de connoissances sans principes , de vouloir passer pour Savants ; le peu qu'ils savent , leur fait appercevoir le vuide qui reste encore dans leur esprit , & les soins qu'ils prennent de le cacher , les jettent quelquefois dans des bévues qui les dévoilent absolument. On passe volontiers sous silence une ignorance modeste ; mais on ne pardonne pas une fausse érudition qui se pare de suffisance.

J'ai connu dans une Cour étrangere un Ministre étranger , à qui je donne ici place , parce qu'il étoit Officier. Il se piquoit de passer pour savant en Astronomie ; il le fit même croire pendant un temps , à la faveur de quelques termes de l'Art , jusqu'à ce qu'il eût une fois le malheur de soutenir qu'une étoile du Cancer , qui pour lors paroissoit à l'horizon sur le minuit , étoit celle de Vénus. Cette décision gâta tout , & fit qu'on le crut peut-être plus ignorant qu'il n'étoit.

Ceux qui ont l'entêtement de vouloir

passer pour Savants , feroit bien mieux de s'appliquer à le devenir ; ils y parviendroient par l'étude avec moins de peine , qu'ils n'en prennent pour donner le change ; il y a peu de prudence à s'agiter si mal à propos.

Un Officier qui néglige de s'instruire , donne mauvaise opinion de lui , & fait juger qu'il doit avoir un grand fond de nonchalance , ou beaucoup de stupidité. Ce n'est pas qu'il lui manque du temps , & sur-tout depuis que dure la paix ; il se trouve le plus souvent désœuvré du matin au soir , & si la chasse , le jeu ou la débauche ne l'occupent , il ne fait que devenir (1). Il s'ennuie continuellement , & ennue par conséquent ceux qui tombent sous sa main. Est-ce donc un travail si pénible , que de donner à l'étude deux ou trois heures par jour ? Outre l'ennui & l'oïveté qu'il éviteroit , il pourroit acquérir des connoissances nécessaires à sa profession , & utiles au commerce de la vie. Il apprendroit à parler d'autres choses que

(1) L'Auteur de ces Réflexions auroit dû mettre les Cafés & les cabarets parmi les occupations des Officiers : elles ne sont pas les moins nuisibles & les moins dangereuses.

des chevaux (1) , & de leurs maladies dégoûtantes , que de remotes , de recrues & d'habillements. Ces sortes de détails qui n'intéressent personne , doivent rester dans le Service ; c'est une indiscretion que de les porter plus loin.

Rien n'est plus agréable que la conversation d'un Officier qui a du monde , du savoir & de l'esprit ; il répand sur son entretien ce dégagement & cette noble assurance qu'inspire le métier des armes. Il semble que les autres professions donnent un air plus contraint ; cette même assurance devient effronterie ou rusticité , si le discernement ne la conduit , comme il arrive à quelques indiscrets , qui se saisissent d'une conversation , & se font écouter malgré qu'on en ait , par le ton de leur voix , qui marque la rudesse de leur esprit , autant que la force de leurs poulmons.

(1) L'Officier de Cavalerie est ici en général fort bien dépeint , celui d'Infanterie ne l'est pas moins naturellement. Il n'est aucun milieu dans les conversations des repas : ou l'on y médit de quelques femmes, ou l'on y parle du détail du Service. Dans les auberges des Officiers de Cavalerie , les chevaux reviennent régulièrement soir & matin ; & dans celles des Officiers d'Infanterie , les recrues , les habillements ont le même sort.



Un Officier général qui servoit en Allemagne , entra un jour dans une salle. Plusieurs regardoient le plan de Venise , il s'approcha d'un air délibéré , se fit faire place jusqu'à la table autour de laquelle on étoit : *Qu'est-ce que c'est* , dit-il , *cette grande ville de Venise ?* Et après avoir considéré quelque temps , comme un homme qui cherche des yeux : *Et bien* , ajouta-t-il , *où est donc le Carnaval* (1).

On a peine à se persuader que des gens qui remplissent des emplois considérables , puissent porter l'ignorance jusqu'à confon-

(1) J'ai entendu quelque chose d'aussi absurde que la demande de cet Officier général. Nous disputons plusieurs Officiers, sur l'invention qui marquoit le plus la pénétration , la sagacité de l'esprit humain. Les uns prétendoient que c'étoit l'Imprimerie , les autres la Peinture , &c. Notre Lieutenant-Colonel , prenant la parole , dit gravement : *L'invention la plus subtile , & qui prouve le mieux l'étendue de l'esprit humain , c'est l'art de faire des saucisses.* Ne falloit-il pas bien du génie pour aller s'aviser de hâcher de la viande , de souffler dans un boyau , & en poussant avec les doigts cette viande dans le boyau , produire un des plus excellents mets ? Bien des gens qui liront cette Note , auront connu l'Officier dont je parle ; il est mort peu de mois après la prise de Philisbourg. Il étoit à la tête d'un Régiment , où il y avoit plusieurs Officiers qui pensoient d'une manière bien différente de la sienne.

de un temps de l'année avec un bâtiment, ou une place publique ; cependant l'expérience nous empêche d'en douter. Nous avons vu faire des questions aussi extraordinaires , & c'est un défaut considérable dont il importe de se corriger , en tâchant d'acquérir les premières notions des choses les plus générales par quelque lecture utile qui apprendroit au moins à s'énoncer d'une manière à se faire entendre. Il est indécemment à un Officier de parler en mauvais termes comme le bas peuple , ou d'écrire comme un soldat , sans style & sans orthographe.

Il y a quelques années qu'on vouloit établir en France une Académie militaire qui ne s'est pas soutenue : il seroit à souhaiter qu'un pareil établissement pût subsister. Je suis persuadé qu'il seroit très-utile , & contribueroit beaucoup à polir les Officiers , pourvu qu'on en bannît tout le romanesque , & qu'on n'y reçût que des gens de guerre d'un savoir aisé & compatible avec la politesse & la valeur.

Quelques ignorants prétendent que les Belles-Lettres amoindrissent le courage , parce qu'ils ne connoissent d'autre valeur qu'une férocité aveugle qui agit sans discernement

H 5

& ne considèrent la science que dans certains Savants , peu propres aux expéditions militaires. Pour en juger plus sainement , il faut suivre d'autres principes.

L'assurance tranquille au milieu des dangers , qui fait la véritable valeur , tire son fond du naturel , & la perfection de l'art. C'est une qualité que l'on ne sauroit acquérir ; mais qui peut se perfectionner par nos soins. La prudence qui doit lui servir de règle , est une suite de notre application à démêler les événements , & à juger de leurs conséquences ; de sorte que la science doit être regardée comme le véritable guide de la valeur. Un homme brave qui ne sait rien , est comme celui qui a de la force sans adresse ; l'un se précipite sans raison , & l'autre se fatigue sans nécessité. Il faut donc que l'Officier ait une science unie , simple & nette , qui n'emprunte rien de l'affectation , & qui donne tout à l'amour du vrai , qui s'étende à toutes les connoissances utiles au commerce de la vie , & en particulier aux connoissances qui regardent son état dont il doit s'instruire à fond. La nécessité d'être versé dans les Belles-Lettres lui est commune avec tous les honnêtes

gens , aussi bien que d'avoir quelques connoissance du droit naturel & de la Morale. Qu'il s'attache sur-tout aux traits d'histoire qui ont quelque rapport à la guerre , il peut y trouver des ressources dans l'occasion. Une action qui s'est passée depuis long-temps , peut fournir des expédients pour se tirer de celles où l'on se trouve engagé. C'est par la connoissance des événemens qui nous ont précédés , que nous devons nous préparer à ceux qui peuvent arriver dans le cours de notre vie : si nous attendons que l'expérience nous instruisse, nous arriverons au bout de notre carrière, avant que d'être capables de la remplir. Profitons de ce qui se passe sous nos yeux ; mais ne négligeons pas les instructions que peuvent donner les Auteurs qui ont exercé le même métier que nous , sans quoi , nous serons souvent réduits à rester courts. L'homme de la plus longue expérience ne peut se flatter de voir dans toute sa vie deux affaires qui se ressemblerent entièrement. Il n'est pas possible de s'instruire par la seule expérience , à moins que d'y joindre la spéculation , sur-tout pour les cas qui demandent du raisonnement & de

la conduite. Tel qui mene de bonne grace un bataillon à l'assaut, se trouve embarrassé de faire la disposition générale d'une attaque. On n'est jamais à portée de tout voir ; mais la lecture peut tout apprendre ; ensuite , une médiocre expérience redresse l'imagination , & rend l'exécution facile.

Un Officier qui a vu (1) plusieurs sieges & plusieurs batailles , & qui s'est bien imprimé les remarques qu'un habile homme aura faites sur ces sieges , peut dans la

(1) Rien n'est si utile aux Officiers , que la parfaite connoissance de certains Livres , aussi agréables qu'instructifs. Charles-Quint profita infiniment dans la lecture de Thucydide. Cet historien fut un de ses principaux maîtres dans l'art de la guerre : il le portoit avec lui dans toutes ses expéditions militaires , il se servoit d'une version Françoisse ; c'est Vossius qui m'apprend ces particularités : *Imperator Carolus V. eum (Thucydidem) in expeditionibus, sed Gallicè redditum , semper circumgestasse secum dicitur. G. J. Vossius de Historicis Græcis. Lib. I. Cap. IV.*

Le grand Prince de Condé ne s'étoit pas moins servi avantageusement des Commentaires de Jules-César. On prétend qu'à force de les avoir lus ; il les savoit presque par cœur , aussi avouoit-il souvent qu'il leur étoit redevable de plusieurs choses dont ils lui avoient donné la première idée.

Le Maréchal de Villars faisoit un cas infini du même Livre. Il disoit que les simples Officiers , ainsi que les Généraux , y trouvoient également de quoi profiter. La vénération que les grands hom-

premiere action où il se trouve , se faire une idée juste des divers faits qu'il a trouvés dans les histoires ; au lieu que s'il néglige la lecture , les idées de ce qu'il voit ne passent pas plus avant. S'il s' imagine d'autres actions , elles sont toutes ressemblantes à celles qu'il a vues , ou bien les circonstances qu'il y ajoute sont chimériques.

Nous avons un Livre sur la guerre , dont on ne sauroit trop recommander la lecture aux gens de cette profession ; c'est celui du Chevalier Folard , qui a rassemblé dans ses Commentaires sur Polybe tout ce qu'il y a de plus important & de plus instructif pour les Officiers. Je fais que quantité de personnes l'ont critiqué ; mais leurs objections sont si foibles , qu'elles tombent d'elles-mêmes. On n'a que faire de leurs décisions pour juger de l'ouvrage , & leur mauvaïse

mes ont eue pour certains Auteurs , devoit bien faire connoître aux Militaires combien la lecture leur est nécessaire , & les désabuser du préjugé où sont la plupart que l'expérience tient lieu d'étude. Peut-on douter que Charles-Quint, le grand Prince de Condé , & le Maréchal de Villars n'eussent tous les avantages que donne l'expérience ? Cependant ils empruntoient avec soin les secours de la lecture.

humeur , ou leur jalousie , n'empêche pas qu'il ne soit excellent. On y voit par-tout une connoissance exacte des principes de la guerre , une application juste & naturelle de ces principes aux divers événements qui peuvent arriver ; d'où l'Auteur tire des préceptes que l'on ne sauroit trop retenir. Comme je ne me flatte pas que mon jugement soit d'un assez grand poids , j'y joins celui d'un Officier général au service de Dannemark , aussi recommandable par ses services , que par son mérite & par son savoir. Voici la Lettre qu'il m'a écrite sur ce sujet. *Vous ne sauriez croire la satisfaction que me donne la lecture du Chevalier Folard. Je m'étonne qu'un Officier (1) de ce mérite*

(1) " Si le mérite du Chevalier Folard n'a pas été récompensé , ce sont les folies dans lesquelles il a donné , qui en partie en ont été cause. On pourra juger de l'état où se trouve aujourd'hui cet Officier , par ce qu'en dit un Auteur qui l'a connu particulièrement. Je crois faire plaisir à mes Lecteurs , en ne leur abregéant point ce qu'il raconte du fanatisme de cet ingénieux Auteur ; cela servira à montrer dans quels travers les gens qui ont le plus de génie , donnent quelquefois .. Quand j'ouis parler des Convulsionnaires. . . je n'y fis pas grande attention. Je me contentai d'admirer l'adresse des chefs de parti , & de plaindre le peuple qui en est facilement la dupe ; mais quand on me parla du Chevalier *Folard* , que l'on m'assu-

ne soit pas mieux récompensé , & qu'on ait permis qu'il ait communiqué ses grandes lu-

ra être lui-même Convulsionnaire , je vous avouerai franchement , Monsieur . que je crus que l'on en imposoit au docte Commentateur de Polybe. Je voulus moi-même voir ce grand homme pour désabuser ceux qui me l'avoient présenté sous une face ridicule ; je fus pour cet effet à la rue Daguesseau , au Fauxbourg S. Honoré. Mais quelle fut ma surprise , quand au lieu de voir un homme d'esprit , un homme raisonnable , je trouvai dans ce fameux Chevalier les foiblesses d'une femmelette & les absences d'un vieillard , tombé en enfance , dans un corps usé par les fatigues de la guerre. Un de mes amis m'y introduisit , en lui portant les *Gémissements du Port-Royal* , imprimés en 1714. qu'il cherchoit depuis long-temps. Quelque grande que soit la vertu prophétique des Convulsionnaires , le Chevalier Folard ne me crut point Protestant , encore moins Ministre ; il me prit bonnement pour un zélé partisan du parti. *Quantum mutatus ab illis !* Il commença d'abord par nous dire , en jettant les yeux sur le Livre dont je viens de parler , qu'avant que Dieu lui eût ouvert les yeux , il avoit eu ce Livre & en avoit fait présent à un de ses amis. Le souvenir de cet Ouvrage , le plaisir qu'il avoit de le tenir entre ses mains , l'espérance qu'il avoit d'y trouver de quoi se confirmer dans le fanatisme , tout cela l'émeut , le touche , & grave sur son visage un air d'héraclitisme , à la vue duquel il est comme impossible de ne pas faire le Démocrite. Je vous avouerai , Monsieur , que j'en ris de bon cœur sous cape. Ce fameux Convulsionnaire nous parla d'un homme de distinction , qui lit distinctement un Livre en faisant la pirouette , & cela pendant une heure. Et c'est-là pour le Chevalier un événement distingué , le doigt de Dieu y paroît d'une

mieres à toute l'Europe ; quiconque suivra sa méthode , battra certainement (à forces égales)

maniere visible. Quoi ! les enfants deviennent Convulsionnaires, & le nombre en est grand ! Un enfant de trois ansempresse le Chevalier , l'appelle parrain à la premiere vue , ajoute que le Chevalier est en grace devant Dieu. Un autre enfant de quatre ans voit un Crucifix à l'opposite d'un portrait de *Jansénius* , & cet enfant , montrant avec le doigt ce portrait , dit : *Voilà deux bons amis* , tombe aussitôt en convulsions , & excite une Dame & le Chevalier à tomber. Ce sont-là comme autant de miracles parlants , qui animent tellement notre dévot Chevalier , pourne pas dire plus , que j'avois lieu de craindre de devenir le témoin d'une scene tragique. . . Il fait profession d'une sainteté austere , les péchés véniels sont même pour lui des écueils qu'il évite , & à l'approche desquels ce fanatique Officier frissonne & frémit. . . Ce Chevalier ne parle plus de littérature , son unique occupation est de prier , de lire des Livres de piété , de fréquenter les maisons des Convulsionnaires , & d'aller à la piste des prodiges. . . . Voici ce qui m'a été communiqué par une personne qui a assisté plusieurs fois à ces accès convulsifs. . . . Le Chevalier Folard qui prie sans cesse , récite par conséquent les Vêpres chaque jour. Quand il est au cantique des Vêpres, c'est-à-dire , au *Magnificat* , il ne peut jamais le commencer , les convulsions le prennent aussitôt. Tout d'un coup il se laisse tomber , étend ses bras en croix sur le carreau. Là il reste comme immobile ; ensuite il chante , & c'est ce qu'il fait fort fréquemment. C'est une psalmodie qui n'est point aisée à définir : s'il prie , c'est en chantant : si l'on se recommande à ses prieres , aussitôt il se met à chanter. D'autres fois il pleure : après avoir pleuré , il se met tout-à-coup à parler par monosyllabes ; c'est

tout ennemi qui s'en tiendra à la maniere à présent reçue ; & soyez sûr que quelqu'un la

un vrai baragouin où personne n'entend goutte. Quelques-uns disent qu'il parle la Langue Esclavone dans ces moments ; mais je crois que personne n'y entend rien. Il sort quelquefois de son oreille un son qui se fait entendre des quatre coins de la chambre ; ce fait paroît tout-à-fait singulier. Une autre fois, on le verra placé sur un fauteuil, ses pieds simplement accrochés par un des bras du fauteuil, pendant que tout le reste du corps est dans un mouvement fort rapide. Il fait aller son corps comme une carpe qui saute ; cela paroît bien fort & bien surprenant dans un homme âgé, infirme & couvert de blessures. Il bat des mains ; quand il ouvre les yeux, il déclare qu'il n'y voit pas, qu'il est dans les ténèbres : mais quand il les ferme, il dit qu'il se trouve dans une lumière éclatante, & on le voit tressaillir de joie, tant il est content. Quand les Dames se recommandent à ses prières, il prend le bout de leur robe, & s'en frotte par-dessus son habit le tour du cœur. Quand ce sont des Ecclésiastiques, il prend le bout de leur soutane, & il s'en frotte le cœur pareillement ; mais par-dessous la veste : il s'en frotte aussi les oreilles & d'autres endroits du corps. Il faut remarquer que tout cela se passe sans connoissance de sa part, sans voir ni entendre. Il s'attache comme une corde au cou, & après avoir fait semblant de se secouer il devient comme immobile. Il chante beaucoup, il arrive même souvent qu'il chante une grande partie de la nuit. Sur la fin de sa convulsion il chante, & dit en finissant : *Il me semble que je chante.* C'est alors qu'il revient à lui-même, & que les convulsions finissent. On dit de lui (mais c'est ce que je n'ai point vu) qu'il ne peut pas entrer dans l'Eglise de la Magdelaine sa Paroisse : si-tôt qu'il s'ap-

186 LETTRES CABALISTIQUES ,
*faisira , & qu'il en fera merveilles , s'il fait
s'en servir en habite Général , &c.*

Si ce témoignage ne suffisoit pas , je pourrois citer le Roi de Pologne & le Prince Ragoski ; ils ont écrit au Chevalier Folard , pour lui donner des marques de cas qu'ils font de son savoir. A qui nous en tiendrons-nous ? A des Rois , des Princes & des Généraux qui ont fait la guerre toute leur vie , ou à des gens qui n'entendent rien à cette matiere , ou qui n'ont jamais rien vu ? Cette digression n'est pas étrangere à mon sujet , puisqu'il s'agit des sciences convenables aux Officiers. Je ne saurois mieux faire que de leur inspirer du goût pour un ouvrage qui peut leur donner de grandes lumieres.

proche de la porte , il se sent repoussé par une main invisible. D'autres m'ont dit qu'il s'imagine voir un spectre qui se présente à lui , & qui le fait reculer. *Histoire d'un Voyage Littéraire , fait en 1731 , en France , en Angleterre & en Hollande , &c.* p. 138. seconde Edit. *A la Haye , chez Adrien Moerjens.*

“ Un exemple aussi frappant & aussi triste que celui du Chevalier Folard , doit servir à garantir tous les hommes , & sur-tout les Militaires , de s'abandonner à des accès d'une dévotion mal entendue. Le fanatisme suit ordinairement la bigoterie ; un Officier qui se mêle des disputes Théologiques , vise à la folie la plus dangereuse. „

On ne sauroit apporter trop de soins à désabuser les jeunes Officiers des préventions où les jettent les ignorants. Les mauvais principes leur gâtent l'esprit , & font sur eux des impressions qu'il est difficile d'effacer. Ils se persuadent volontiers que l'expérience suffit au métier des armes , parce qu'ils sont charmés de trouver un prétexte à leur ignorance ; mais en ce cas-là , comment peuvent-ils se flatter de mériter la préférence sur un simple soldat qui a toujours plus d'expérience qu'eux , & quelquefois plus de génie (1) pour la guerre ; ce qui paroît aux soins que quelques-uns prennent de s'instruire ? (preuve assurée de leurs talents) au lieu que cette répugnance invincible pour l'application à l'étude , est toujours la marque d'un esprit médiocre , ou d'un mauvais naturel. Je demanderois volontiers à ces jeunes gens , s'ils ont la même vertu que ces Chevaliers.

(1) Les Officiers peuvent se convaincre par eux-mêmes qu'il y a plusieurs soldats plus attachés à s'instruire de leur métier, qu'ils ne le sont eux-mêmes. Il y a des Régiments , où le soldat en général se fait un véritable plaisir d'apprendre son métier. Les Officiers ne sauroient trop se donner de soins pour perpétuer dans un Corps ce louable desir de s'instruire.

errants , qui pourroient eux seuls mettre en déroute une grande armée ? A ce compte , il n'est aucun Prince qui ne leur confie la sienne ; mais s'ils n'ont que la valeur & la force d'un homme ordinaire , je ne vois rien qui les mette au-dessous du mousquet. Leur naissance , s'ils en ont , n'est rien sans le mérite. Ignorent-ils qu'on ne fait cas de la Noblesse que parce qu'on lui suppose plus de penchant aux bonnes choses , plus d'émulation , & plus d'attachement à ses devoirs , & qu'un Gentilhomme , qui ne se distingue pas par ces bons endroits , est un sujet très-peu estimable.

Un Officier raisonnable doit laisser aux ignorants un nombre de sottises & fades préventions , & s'appliquer à tout ce qui peut le conduire à la perfection de son état ; ne négliger aucune des instructions qu'il peut tirer des Auteurs militaires ; les comparer avec l'expérience qu'il peut avoir , & s'en faire un fond pour l'avenir , y ajouter toutes les connoissances qui lui sont nécessaires , comme celles de la Géométrie & de la Fortification , dont il ne peut se passer , s'il veut se distinguer du com-

mun. Il est honteux de tout attendre des autres dans l'exercice de son emploi , & de ne savoir se déterminer à rien , lorsqu'on se trouve à une tranchée , à une attaque d'un poste , ou à faire un logement.

Les Officiers chez les Romains avoient tous une connoissance à peu près exacte de l'attaque & de la défense des places , & n'avoient besoin de consulter personne sur leurs projets. Les choses vont autrement parmi nous ; la plûpart des gens de guerre ignorent cette partie essentielle à leur profession. On a fait des Corps séparés pour le génie & pour l'artillerie ; ceux qui entrent dans ces Corps , se chargent du soin d'étudier pour les autres. Il y a parmi eux des Officiers très-habiles , & ce n'est pas sans peine qu'ils parviennent à le devenir. Les professions demandent une application & une étude , à laquelle peu de gens s'assujettissent , Mécanique , Hydraulique , Géométrie , &c. la plus grande partie de la Physique , l'Architecture & les diverses contractions , il n'est pas impossible de trouver toutes ces connoissances rassemblées en un seul homme , parce qu'elles s'entr'aident les unes les autres ,

& se prêtent des lumières réciproques ; ce qui n'empêche pourtant pas qu'elles ne soient très-difficiles à acquérir. Un Officier qui les possède routes , & qui joint à cela la valeur & le sang froid nécessaires dans l'occasion , est un sujet bien rare & bien estimable.

Les Officiers en Allemagne & dans le Nord savent presque tous le Droit , parce que leurs différends se terminent par cette voie. Il y a dans chaque Régiment un Auditeur , qui fait l'office d'Avocat & de Greffier. J'ai remarqué que cette méthode a répandu dans ces troupes un esprit de chicane , qu'on ne voit point parmi les nôtres (1). Il ne convient pas à des gens de guerre d'employer leur temps à chercher des subtilités & des détours. Qu'ils sachent le droit , à la bonne heure ; mais qu'ils ne le détournent point à cet usage dangereux ; qu'ils s'attachent à se rendre officieux & sincères , & à connoître l'équité pour en

(1) Si c'est un défaut pour un Officier que de trahir par la voie de la chicane les plus légers démêlés qu'il peut avoir , celui de les terminer par le duel , n'est pas moins considérable. Il faudroit , s'il étoit possible , un juste milieu entre l'usage des François & celui des Allemands.

faire l'unique regle de leur conduite. C'est cette vertu aimable qui doit être l'objet principal des études d'un Officier : elle est le fruit & la récompense du véritable savoir , & fuit l'ignorance farouche qui la méconnoît. La valeur qu'elle adoucit , emprunte d'elle tout son lustre , & la Société dont elle affermit les liens , en reçoit tous les agréments. Elle seule peut donner une idée juste de cette véritable gloire , qui dans les grands hommes est la source des belles actions.



L E T T R E C L I V.

Ben Kiber , *au Cabaliste* Abukibak.

IL y a quelque temps , sage & savant Abukibak , que je te parlai d'un excellent Ouvrage , dont la lecture m'avoit paru très-instructive. Il vient d'en paroître un autre depuis peu , qui me semble encore plus utile & plus nécessaire. Il est intitulé : *Défense de la Religion , tant naturelle que révélée , contre les Infideles & les Incrédules , extraite des Ecrits publiés pour la fondation*

192 LETTRES CABALISTIQUES ,
de M. BOYLE , par les plus habiles Gens
d'Angleterre , & traduite de l'Anglois de
M. GILBERT BRUNET.

Avant de te donner une idée générale
de ce Livre , il est nécessaire , sage Abu-
kibak , que je te dise un mot de cette
Fondation de M. Boyle , dont il est parlé
dans le titre. Voici ce que nous apprend
le Traducteur. « M. BOYLE , dit-il (1) ,
» un des hommes de son temps qui se
» mit à la brèche avec le plus d'ardeur ,
» (*il veut parler de l'irréligion*) ne borna
» pas son zèle au court espace de sa vie ,
» & trouva le moyen de combattre , mê-
» me après sa mort , pour une cause à
» laquelle il prenoit le plus tendre intérêt.
» Par son testament , il légua une somme
» annuelle de 50. livres sterlings , pour
» fixer , disoit-il , un honoraire qui seroit
» donné tous les ans à tous les Théolo-
» giens ou Prédicateurs qui seroient obli-
» gés de remplir les devoirs suivans :
» 1. De prêcher huit Sermons dans le
» cours d'une année , afin de prouver la
» Religion Chrétienne , contre ceux qui
» de notoriété sont infideles , tels que

(1) Avertissement , page vij.

» les

les Athées , les Déistes , les Payens , les
 Juifs & les Mahométans , sans descen-
 dre à aucune des controverses qu'il y a
 entre les Chrétiens eux-mêmes , ces
 Sermons devant être faits en public ,
 le premier lundi des mois de *Janvier* ,
 de *Février* , de *Mars* , d'*Avril* , de *Sep-*
tembre , d'*Octobre* & de *Novembre* , en
 telle Eglise que les Exécuteurs testa-
 mentaires nommeroient de temps à
 autre. 2. D'accorder leurs secours à
 toutes les Sociétés qui auroient pour
 but d'étendre la Religion Chrétienne ,
 & d'appuyer toutes les entreprises de
 cette nature : & 3. De se prêter au soin
 de lever les scrupules réels , que qui que
 ce soit pût se faire sur ces sujets , & de
 répondre aux objections nouvelles , de
 même qu'aux difficultés qui survien-
 dront , & auxquelles on n'a pas encore
 donné de bonnes réponses. »

On ne sauroit assez louer , savant Abu-
 kibak , l'utile & sage fondation de M.
 Boyle. Ce grand homme , après avoir
 rendu aux hommes de son temps le service
 le plus essentiel , en portant les coups les
 plus sensibles à l'Athéisme , montre affreux

né de l'irréligion , fortifié par la débauche , & soutenu par l'aveuglement de quelques Savants insensés , qui , abusant de leurs foibles lumieres , ne s'en sont servis que pour se précipiter dans les ténèbres les plus profondes ; M. Boyle , dis-je , après avoir ébranlé jusques dans ses fondements l'édifice qu'élevoit l'esprit de perversion & de vertige , a chargé des personnes dont il connoissoit le zele , de le renverser entièrement. Il n'a pas voulu que son Ouvrage restât imparfait , il a connu combien il étoit à craindre que dans les suites l'Athéisme ne vînt à prendre de nouvelles forces , & ne se relevât après avoir été terrassé. L'irréligion doit être regardée comme une hydre , dont les têtes multiplient sans cesse ; il faut la détruire , la faire périr entièrement : s'il en reste la moindre trace , il est à craindre qu'elle ne regagne bientôt ce qu'elle a perdu. Tel est le malheur de la plûpart des hommes ; il semble qu'ils ne se servent de leur raison , de leur esprit , de leurs connoissances , que pour en abuser. Vaut-on les instruire , leur montrer la vérité , on a bien de la peine à y réussir. Tente-t-on de les séduire , de

les tromper , de les abuser , on rencontre mille facilités. Locke a fait avec assez de peine un petit nombre de disciples. Spinoza trouva le secret de faire goûter son absurde & criminel système à beaucoup de gens. Il fit recevoir comme des démonstrations , les raisonnements les plus faux , & j'ose dire souvent les plus ridicules. Quel mal ses opinions n'ont-elles pas causé en Europe ? L'Athéisme y auroit fait sans doute des progrès encore plus considérables , si le Ciel , touché du malheur & de l'aveuglement des hommes , n'avoit produit , pour les défendre de l'erreur , & pour les en retirer , des personnages illustres , tels que Boyle , Bentley , Kidder , Williams , Gastrell , &c. & plusieurs autres , qui ont secondé le zèle de leur Chef par les excellents Ecrits qui composent le Livre dont je te parle. Le Traducteur François mérite aussi de grands éloges , il a donné à la France un préservatif excellent contre le venin de l'Athéisme & de l'irréligion. Sa Traduction , en conservant toute la force de l'Original , offre très-souvent aux Lecteurs les choses d'une manière beaucoup plus simple , plus claire & plus

nette qu'elles ne sont expliquées dans le Texte. Il falloit un aussi grand homme que l'est ce Traducteur , pour qu'un Ouvrage aussi philosophique , quelquefois aussi abstrait , pût être mis , comme il l'est à la portée de tout le monde , sans rien perdre du côté du raisonnement , & gagner beaucoup cependant du côté de la délicatesse , de la précision & de l'arrangement des matieres.

Actuellement que tu connois , sage & savant Abukibak , ce qui a donné lieu à la composition de ce Livre , je vais tâcher de t'en donner une idée la plus juste qu'il me sera possible. Il contiendra six volumes : le premier est le seul qui ait encore paru , il renferme la *Réfutation de l'Athéisme* , par le Docteur BENTLEY ; la *Démonstration du Messie* , par l'Evêque de KIDDER ; l'*idée générale de la Révélation* , par l'Evêque WILLIAMS ; & la *Certitude & la nécessité d'une Religion* , par l'Evêque GASTRELL. Ces quatre Pieces sont d'une beauté ravissante ; la force du raisonnement y brille par-tout. L'étendue de nos Lettres ne me permettant pas d'entrer dans un détail de toutes les choses excellentes qu'elles contiennent ,

je me bornerai à rapporter deux morceaux qui , entre plusieurs autres , m'ont paru mériter d'être considérés comme des Chefs-d'œuvre. Le premier regarde la nécessité d'un Etre intelligent qui a donné à l'Univers sa forme & son arrangement ; le second est une réponse excellente à toutes les foibles objections que font les Athées sur les défauts qu'ils croient appercevoir dans la construction du monde. Ce dernier fera le sujet d'une autre Lettre , le premier étant plus que suffisant pour remplir l'espace qui me reste.

“ Il n'étoit pas possible que par le mouvement commun, les particules de la matiere , dispersées dans le chaos, se joignissent pour former des corps d'une considérable grosseur. Quand on considere la disproportion immense du vuide dans ce chaos , à la petitesse des atomes qui y étoient répandus , on ne conçoit pas que ces atomes aient pu s'entasser si près , & se resserrer si fort les uns sur les autres. On juge , au contraire , que lorsqu'ils vinrent à se choquer , ce choc les dut faire rebondir , ou que s'ils s'attachèrent , un second choc les dut séparer , & qu'ainsi jamais il ne s'en put accrocher

198 LETTRES CABALISTIQUES ,
un nombre assez grand pour former des
masses comme des planetes ; que ces chocs
même durent arriver rarement , rarement
dans la nature des choses , & plus encore ,
si l'on pense à l'incroyable quantité d'ato-
mes dont l'assemblage étoit nécessaire.

“ Que si l'Athée ; sentant cette diffi-
culté , se retranche à dire que ce qui ne
seroit pas possible dans un nombre fixe &
donné de tentatives , le peut être dans
une succession infinie de tentatives sem-
blables ; la réponse est aisée. L'improba-
bilité d'une rencontre accidentelle n'est
jamais diminuée par la réitération des
essais ; & c'est toujours également en vain
que l'on s'attend à les voir réussir , fussent-
ils réitérés dans une durée éternelle. Mais
après tout , quand il seroit possible que
les atomes flottants dans le Chaos , vinf-
sent enfin à bout par le concours de for-
mer des corps d'une aussi prodigieuse gran-
deur que les planetes , il seroit toujours
impossible que ces planetes acquissent les
révolutions qu'elles font autour du Soleil.
Ne parlons ici que de la terre. Sa révo-
lution est d'une année ; & quel en est le
principe , si la terre elle-même ne doit son

origine qu'au concours des atomes ? Cette révolution annuelle doit résulter , ou des divers mouvements de toutes les particules qui forment ce Globe , ou de quelque nouvelle impulsion qui vint du dehors , après qu'il eut été formé.

„ Ce ne peut être le premier , parce que les particules qui formerent la terre , s'étant rassemblées de tous les points à son centre, elles doivent l'avoir mise dans un parfait équilibre ; ou que , si elles y conservent encore quelque mouvement , ce dût être trop peu de chose pour communiquer au corps un mouvement si rapide.

„ Ce ne peut être non plus le dernier , à moins que l'on ne suppose la terre environnée d'une matiere éthérée , qui est emportée comme un tourbillon , autour du Soleil. Or , cette supposition est détruite parce que nous avons établi ci-dessus que les espaces de l'éther doivent être regardés comme un vuide parfait. Ajoutez à ceci ce que l'on observe du mouvement des comètes. Ces comètes ne nous sont visibles que lorsqu'elles sont dans la région des planètes ; cependant on remarque que les mouvements des premières sont quelque-

fois dans un cours contraire à ceux des dernières , & quelquefois les croisent , ou les coupent obliquement ; ce qui ne pourroit être , si les régions de l'éther n'étoient pas vuides , & par conséquent telles qu'il n'y ait rien qui aide , ou résiste aux révolutions des planetes.

“ Dira-t-on que dans le chaos même il se forma des tourbillons qui produisirent ces planetes , & qui ensuite les firent tourner ? mais cela se peut encore moins que le reste , parce que la matiere inanimée se meut toujours en ligne directe , à moins qu'elle n'en soit détournée par quelque impulsion du dehors , ou par un principe intrinsèque de gravité. La chose est si vraie , que tous les corps qui se meuvent en cercle , s'efforcent continuellement de reprendre la ligne directe , & ne manquent point de le faire , s'il n'y a quelque matiere contiguë qui les en empêche. Or , dans le chaos , tel qu'on l'imagine , il ne put y avoir de pareils obstacles pour gêner les mouvements : il ne fut donc pas possible qu'il s'y fit la moindre révolution , en forme de tourbillon ; & cela d'autant plus qu'une révolution de

set ordre , demande un plein presque entier.

„ Cette même considération nous mene encore plus loin , & nous disons que , quand même les planetes auroient pu acquérir dans le sein du chaos , le principe de leurs révolutions périodiques autour du Soleil , il ne leur auroit pas été possible de s'y maintenir , parce que , pour ne pas sortir des orbes qu'elles décrivent , il faut qu'elles roulent dans une matiere éthérée , qui soit aussi dense que le sont les planetes elles-mêmes ; autrement elles s'écarteroient du mouvement circulaire , & décriroient des lignes spirales. Mais s'il est vrai , comme nous l'avons déjà vu , que les immenses espaces de l'éther ne forment qu'une espece de vuide , qu'y a-t-il dans cet éther qui puisse un seul moment retenir les planetes dans leurs orbes ?

„ Il n'étoit donc pas possible , dans le mouvement commun de la matiere , que le concours des atomes formât aucun de ces corps. Pour établir cette possibilité d'une autre maniere , ce seroit vainement que l'on auroit recours au principe de gravitation ou d'attraction mutuelle.

„ Car ce principe ne peut être dans la matiere une propriété innée & qui lui appartienne essentiellement , puisque l'attraction n'est autre chose que l'action par laquelle des corps éloignés operent ou influent les uns sur les autres , à travers un espace qui les sépare , & sans qu'il y ait aucun écoulement de corpuscules qui y contribue. Il est clair que si cette qualité étoit inhérente dans la matiere , il n'y auroit pu avoir de chaos , & que le monde devoit avoir été de toute éternité ce qu'il est aujourd'hui. A quel temps en effet donnera-t-on le chaos , s'il eut jamais une existence réelle ? Reculez ce temps autant qu'il vous plaira , il faudroit toujours dire que la matiere , bien qu'éternelle , & quoiqu'essentiellement douée de la vertu d'attraction , n'auroit jamais fait auparavant aucun usage de cette vertu ; ce qui seroit une contradiction dans les termes (1) „

Que peut-on ajouter , sage & savant Abukibak , je ne dis pas à ces raisons , mais

(1) Défense de la Religion , tant naturelle que révélée , &c. *Réfutation de l'Atheisme* , par le Docteur Bentley , Tom. I. pag. 96. & suiv.

à ces démonstrations évidentes ? Cet Auteur parcourt les différents systèmes des principales sectes. Il prouve que , soit en admettant l'opinion des Atomistes , soit en suivant celle des Cartésiens , soit enfin en soutenant l'attraction de Newton , il est impossible que l'ordre & l'arrangement du monde soit l'effet du hasard , ou d'une intelligence aveugle. Il faut être bien prévenu , ou bien insensé , pour donner dans un sentiment aussi hétéroclite. La plus simple montre , la plus petite machine ne peut être réglée , si un premier mobile intelligent , si un Orfevre , un Machiniste ne détermine , n'entretient le mouvement de leur ressort : & l'on veut que celui du monde , si beau , si régulier , soit produit par un pur effet du hasard. Quelle folie , & quelle impertinence !

Je te salue , sage & savant Abukibak.
Honore & crains toujours l'Etre suprême.



L E T T R E C L V.

Ben Kiber , *au Cabaliste* Abukibak.

JE t'ai promis dans ma dernière Lettre , sage & savant Abukibak , que je rapporterois les excellentes réponses qui se trouvent dans la défense de la Religion , tant Naturelle que Révélée , &c. aux foibles objections que forment les Athées contre les défauts qu'ils croient appercevoir dans la construction de cet Univers. Je vais dégager ma parole , & je suis assuré que tu admireras la sagesse , les connoissances , le bon sens & la piété du sage Philosophe qui s'est chargé du soin glorieux de défendre la Divinité contre les attaques des impies & des insensés qui osent lever la tête , & condamner la main toute-puissante qui les a formés , & qui seul les soutient & perpétue leur existence. Je m'enhardirai à mêler quelquefois mes réflexions à celles de ce savant Ecrivain. Mon zèle pour la bonne cause doit me tenir lieu auprès de toi de ce qui manque à mon esprit & à

— *Abukibak* —

mes lumieres , pour pouvoir rien dire qui approche de la force & de la précision des pensées de l'Auteur , auxquelles j'ose associer les miennes. Voici ce qu'il répond à ceux , qui peu touchés de cet arrangement qui brille dans la sage distribution des fleuves , des rivières , dans les différents circuits que fait la mer dans les golfes & les lacs qu'elle forme , s'imaginent que tout cela est produit par le hazard , que le monde a essuyé plusieurs fois des changements considérables , & que nous ne marchons que sur des ruines , causées par des embrasements , par des tremblements , & par des changements subits & violents , que le seul hazard a produits.

» On oppose (1) vainement , dit-il ,
 » à ces considérations un air apparent
 » de difformité & de ruine , que l'on
 » trouve dans la surface du Globe. De
 » prodigieuses montagnes , des précipices
 » affreux , de vastes marais , de sombres
 » forêts , des abymes d'eau qui menacent
 » perpétuellement de tout engloutir ; tout

(1) Défense de la Religion tant Naturelle que Révélée, &c. Tom. I. pag. 133. *Réfutation de l'Athéisme, par le Docteur Bentley.*

cela, dit-on, est si peu fini, si peu régulier, qu'il semble bien plus venir du hazard, que d'aucune intelligence. C'est-à-dire, sans doute, que l'on voudroit que des corps d'une aussi prodigieuse grosseur que le sont les planettes, fussent aussi unis à la vue, que le peuvent être des globes que l'on fait de carton. Voyons pourtant en quelque détail sur quoi porte cette objection. D'abord on dit que, si le bassin de la mer étoit entièrement desséché, que de quelque région élevée on y jettât les yeux, on ne pourroit contempler cet objet sans être saisi d'horreur & d'effroi. Qu'il me soit permis de répondre à une supposition par une autre. Si le bassin de l'Océan desséché, étoit rempli de plantes, de fleurs, & de verdure qui en couvrirent le fonds, les bords, les rochers & les golfes, un homme qui seroit placé au milieu, n'y découvreroit rien que de riant à la vue, & ne discerneroit point la mer de la terre. Ou si ce même bassin desséché, demeurait dans son état naturel, le même homme placé dans une élévation

„ si haute , qu'il pût découvrir toute la
 „ longueur de ce grand canal , n'y verroit
 „ tout au plus que des montagnes , que
 „ des vallons , & que des précipices , com-
 „ me il en voit sur le continent. Mais
 „ après tout , pourquoi veut-on que tou-
 „ tes les eaux de la mer s'évaporent ?
 „ N'est-ce pas déranger la Nature , afin
 „ de pouvoir la blâmer.

„ On ajoute qu'au moins les bords de
 „ la mer auroient pu être plus unis , &
 „ que cela même les auroit fait paroître
 „ plus beaux. Cela seroit merveilleux , si
 „ les besoins de la navigation n'eussent
 „ pas demandé qu'il y eût des endroits
 „ où les vaisseaux pussent approcher de la
 „ terre & des enfoncements entre les ro-
 „ chers , ou des élévations pour y former
 „ des ports & havres , & des bayes. D'ail-
 „ leurs , ces rochers , ces collines , ces
 „ chaînes de montagne que l'on prend
 „ pour des irrégularités sur les rivages des
 „ mers , y sont des irrégularités néces-
 „ saires , en tant qu'elles résultent des
 „ Loix du Méchanisme & du cours même
 „ de la nature. Les grands orages qui por-
 „ tent souvent la fureur de la mer contre

„ ses bornes ; les violentes pluies , qui
„ charient successivement tant de terre
„ avec elles ; les canaux souterrains , qui se
„ creusent perpétuellement ; les vagues ,
„ les irruptions des volcans & les tremble-
„ ments de la terre , qui mettent quelque-
„ fois tout à la renverse où ils arrivent ,
„ toutes ces choses , dis-je , & plusieurs
„ autres semblables produisent à la longue
„ cette face que l'on croit irrégulière. Et
„ cela pourroit-il arriver autrement sans
„ miracle ? Cependant , dites-vous , cet
„ objet est difforme , & choque la vue.
„ Vous le dites : mais ne trouvez pas
„ mauvais que l'on vous représente que
„ cette difformité n'est que dans votre
„ imagination. Le laid & le beau sont
„ des termes purement relatifs. De quel-
„ que manière que les choses soient fai-
„ tes , quelles qu'en soient la figure &
„ les proportions , elles ont toujours une
„ véritable beauté , lorsqu'elles ont les qua-
„ lités de leur espèce , & qu'elles répon-
„ dent aux fins de leur destination. Il se
„ peut donc que les rochers qui bordent
„ la mer , ne paroissent pas si réguliers ,
„ que des bastions travaillés à la main ,

„ & qu'une montagne ne soit pas aussi
 „ agréable à voir, que seroit une pyra-
 „ mide. Mais aussi est-ce là que les pyra-
 „ mides, & que les bastions doivent être
 „ placés ? „

J'ajouterai aux sages réflexions de cet Auteur que l'irrégularité qui paroît sur la surface de la terre, étoit absolument nécessaire & pour la santé, & pour la commodité de toutes les créatures, sur-tout des hommes, lesquels il est visible que Dieu a eu le plus en vue dans la construction de cet Univers. Les montagnes rendent l'air plus doux, moins froid & moins humide; elles défendent ceux qui habitent à leurs pieds, du souffle dangereux & violent des vents du nord. Dans les pays chauds, ceux qui font leur séjour sur les lieux élevés, sont moins incommodés de la chaleur, moins sujets à des maladies contagieuses : voilà pour la santé. Voyons pour la commodité des choses qui sont nécessaires à la vie. Les vins qui croissent sur les montagnes & sur les côteaux, sont infiniment meilleurs que les autres; ils ont plus de force, contiennent beaucoup moins d'acide, risquent peu de s'aigrir.

Les oliviers , les figuiers , bien d'autres arbres très-utiles aux hommes , exigent des collines & des montagnes. La plupart des plantes , si nécessaires à la conservation de la vigueur du corps , au rétablissement des forces perdues , ne croissent que dans des lieux élevés ; c'est au milieu de ces rochers qui blessent la vue des Athées , qu'ils rencontrent les choses qui leur sont les plus utiles. Ils imitent ces insensés , qui demandent à quoi servent les drogues qu'on leur fait avaler , & qui n'en reconnoissent l'avantage que lorsqu'elles leur ont rendu la raison ; de même un Spinoziste ne sent l'utilité des choses qu'il condamne , que lorsqu'après avoir considéré les biens qu'elles lui procurent , il ouvre les yeux , & voit tout l'excès de sa folie. Heureux ceux qui sont alors assez sensés pour revenir de leurs erreurs ! Passons , sage & savant Abukibak , aux autres réflexions de notre sage Philosophe.

„ Enfin , dit-il (1) , on trouve à cri-
 „ tiquer dans le continent ces mêmes
 „ montagnes qui sont stériles , que l'on

(1) *Id. ibid. pag. 138.*

„ ne peut cultiver , & qu'environnent
 „ d'affreux précipices. Cependant est-il be-
 „ soïn de le dire ? C'est sur ces mon-
 „ tagnes que les vapeurs se condensent ,
 „ que se forment les pluies , que se font
 „ les réservoirs pour les fontaines , que les
 „ rivières prennent leur origine , sources
 „ uniques de l'abondance des plaines. C'est
 „ encore sur ces montagnes , ou dans leur
 „ sein , que naissent une infinité de plan-
 „ tes très-utiles , ou que s'engendrent
 „ les métaux de toutes les sortes , autres
 „ sources merveilleuses des commodités
 „ de la vie. Voudroit-on renoncer à des
 „ biens si réels , pour avoir le seul plaisir
 „ imaginaire de ne porter la vue que sur
 „ la convexité d'un Globe parfaitement
 „ uniforme ? D'ailleurs , cette convexité
 „ même peut-elle tomber toute entière
 „ sous les yeux d'aucun homme ? Une
 „ plaine d'environ trois mille de tour ,
 „ est tout ce que nous pouvons décou-
 „ vrir à la fois , lors même qu'il n'y a
 „ rien qui la borne ; cependant dans cette
 „ plaine même on apperçoit que les ex-
 „ trémités s'élèvent à la vue , & l'on a
 „ encore le chagrin de se croire dans

„ un bas , & d'imaginer de loin des mon-
„ tagnes. Enfin, si la surface de la terre
„ étoit parfaitement unie , les hommes
„ n'auroient eu ni le moyen ni l'occa-
„ sion de faire un grand nombre d'ob-
„ servations importantes dans les Mathé-
„ matiques ; parce qu'ils ne se feroient
„ jamais imaginés que la figure de cette
„ terre est en rond. Et qu'est-ce donc ,
„ après tout , qui puisse paroître si char-
„ mant dans une grande & vaste plaine ,
„ où il n'y a ni haut ni bas , & aucune
„ variété qui réjouisse les yeux ? Nous en
„ appellons hardiment à tous les hom-
„ mes du monde ; il n'y en a pas un seul
„ qui ne trouve un terrain mêlé de col-
„ lines & de vallées , cent fois plus beau
„ qu'un pays plat & parfaitement uni-
„ forme ; car si ce dernier est capable de
„ plaire , ce n'est guere que lorsqu'on le
„ contemple du haut de quelque éléva-
„ tion. Quelque chose donc que l'on en
„ puisse dire , les montagnes , les rochers ,
„ les précipices , les abymes de la mer ,
„ tous ces objets mêmes que l'on traite
„ d'irréguliers & de difformes , sont dans
„ la Nature des beautés & des régularités

„ qui publient la sagesse & la bonté de
 „ celui qui les a faites , parce qu'il n'y
 „ en a pas une seule qui n'ait ses fins &
 „ ses usages. „

Je ne saurois revenir de ma surprise , sage & savant Abukibak , lorsque je vois que l'homme est assez vain & assez orgueilleux pour demander compte à la Divinité de ses Ouvrages , & qu'un être borné , foible , dont les connoissances ne sont que ténébres , veut corriger ce qu'a formé une intelligence aussi parfaite que puissante.

De quelque côté que j'envisage les opinions des Athées , je les trouve si absurdes , si impertinentes , si insoutenables , que je ne puis comprendre , quelque persuadé que je sois des foiblesses & des caprices de l'humanité , qu'il se trouve des hommes assez fous pour pouvoir les adopter. Si je fais attention au sentiment de l'assemblage fortuit des atomes , je vois la raison , le bon sens , l'esprit , enfin tout ce qui a été donné à l'homme , qui le distingue des bêtes , me montrer clairement qu'il est impossible que la confusion , le désordre puissent produire l'ordre &

214 LETTRES CABALISTIQUES ,
l'arrangement le plus parfait ; qu'il est
encore plus impossible que le hazard puisse
continuer & conserver cet ordre & cet
arrangement avec autant de prudence , de
sagesse , de justesse & de régularité , que
le sauroit faire l'intelligence la plus clair-
voyante , la plus parfaite & la plus puis-
sante.

Après m'être convaincu de la folie de la
premiere opinion des Athées , si j'examine
la seconde , je la trouve aussi insensée.
Comment puis-je condamner la structure
de cet Univers , en blâmer l'accord & l'as-
semblage des parties , si je me suis déjà
démontré évidemment que tout ce que je
vois a été produit par un Etre souverai-
nement sage & souverainement puissant ?
Ne faut-il pas avoir perdu la raison pour
chercher des défauts dans l'ouvrage d'un
Etre , qui , par son essence , ne peut rien
produire que de bon & de parfait ? Dès
que je suis convaincu de la nécessité de
l'existence de Dieu , cette existence m'est
un garant certain de la régularité de ses
ouvrages. S'il y a un Dieu , il ne sauroit
rien faire qui ne réponde à la perfection
de sa nature : or , il est évident qu'il y en

a un; donc il l'est aussi que ses ouvrages doivent être parfaits.

Concluons donc avec notre Auteur, savant Abukibak, que „ tant de traits (1)
 „ d'intelligence & de sagesse dans la struc-
 „ ture organique des corps animés, & dans
 „ toutes les parties du monde inanimé,
 „ ne prouvent pas seulement d'une ma-
 „ niere invincible que toutes ces choses
 „ ne peuvent ni s'être faites d'elles-mê-
 „ mes, ni être l'ouvrage ou du hazard ou
 „ de la matiere; mais qu'ils prouvent en-
 „ core de la même maniere qu'il y a un
 „ Etre intelligent & immatériel, qui y a
 „ manifesté sa puissance éternelle & sa Di-
 „ vinité. Quand on considère sur-tout
 „ qu'il n'y a rien dans cet Univers, qui
 „ n'ait sa destination, & les qualités qui
 „ y conviennent, qui peut être assez aveu-
 „ gle, pour n'y pas reconnoître la sagesse
 „ d'un Créateur?

Je te salue, sage Abukibak. Déteste toujours les Athées, & fuis leur dangereux commerce.

(1) *Id. ibid. pag. 138.*



LETTRE CLVI.

Abukibak, *au studieux* Ben Kiber.

LA lettre que tu m'as écrite, studieux ben Kiber, sur les maladies auxquelles les Chymistes sont ordinairement sujets, m'a paru très-utile pour ceux qui cultivent la Chymie; tous les Physiciens peuvent y trouver aussi des choses qui leur sont souvent très-nécessaires pour la conservation de leur santé. Je croirois manquer à ce que je te dois, si connoissant ton tempérament délicat, & l'ardeur avec laquelle tu t'appliques à l'étude des Belles-Lettres, je ne te communiquois point quelques observations que j'ai puisées dans le même Auteur dont tu m'as parlé, & qui regardent les maux auxquels les Savants sont exposés.

La plûpart des gens de Lettres sont sujets à toutes les maladies qui attaquent les personnes trop sédentaires. Elles sont d'autant plus difficiles à prévenir, qu'on ne s'en apperçoit

appërçoit que lorsqu'elles sont parvenues à un point dangereux , & qu'on ne songe souvent à y remédier , que dans le temps qu'elles obligent à garder le lit (1).

Presque tous les Savants sont incommodés de maux d'estomac. Cette partie du corps languit & souffre par la grande dissipation des esprits animaux , & par la quantité de ceux qui se portent au cerveau. La digestion ne peut se faire parfaitement : l'attention qu'ils donnent à leurs méditations , & la contention perpétuelle de leur ame empêchent que les esprits ne se répandent en assez grande abondance dans les parties qui exigent d'être ranimées par leur moyen ; ce qui cause une tension des fibres & des nerfs (2). Cela occasionne

(1) *Litterati ergo homines , qui , ut ait Ficinus , quantum mente & cerebro negotiosi sunt , tantum corpore otiosi sunt , omnes ferè vitæ sedentariæ incommoda , demptis Medicis Chymicis , subeunt. Nihil notius quam hominem sedendo , Sapientem fieri : totâ ergo die ac nocte sedentes , inter Litterarum oblectamenta , corporis damna sentiunt , donec non intellectæ morborum causæ sensim obrepentes , eos lectis affixerint. Bernardi Ramazzini Opera omnia Medica & Physiologica , &c. de Morbis Artificum Diatriba , Cap. XLI. pag. 643.*

(2) *In universum porro Litterati omnes stomachi imbecillitate laborare solent. At imbecil-*

aussi des crudités : une grande abondance de vents rend le teint pâle , & procure plusieurs autres maladies , qui conduisent insensiblement à l'*hypocondriaquerie* & à la *cacochylie*. Quelques enjoués que soient les Savants, ils deviennent peu-à-peu mélancholiques (1).

les stomacho , quo in numero magna pars urbanorum , omnesque pene Litterarum cupidi , &c. aiebat celsus. Nullus enim fere est , qui serio Litterarum studio det operam , ac de stomachi langore non conqueratur ; dum enim cerebrum concoquit ea , quæ sciendi libido , & Litterarum Orezis ingerit , non nisi male potest concoquere ventriculus ea quæ fuerint ingesta alimenta , distractis nempe spiritibus animalibus , & circa intellectuale opus occupatis , vel iisdem spiritibus non adeo plene in fluxu uti opus esset ad stomachum deratis , propter fibrarum , nervorum , ac totius nervosi systematis in altioribus studiis validam contentionem. *Idem , ibidem*.

(1) Hinc ergo cruditatis , statuum ingens copia , corporis totius palor & macies , partibus geniali succo defraudatis : summatim omnia damna , quæ cacochyliam consequuntur , ortum ducunt. Sic studiosi paulatim , licet joviali temperamento præditi , saturnini ac melancholici fiunt. *idem , ibidem* , pag. 644.

» La maladie , qu'on nomme hypocondrie , attaque assez souvent les gens de Lettres , à cause de la foiblesse de leur estomac , causée par la dissipation des esprits. Les obstructions qui se forment d'ailleurs dans le ventricule de l'estomac , dans les boyaux & en plusieurs autres endroits par la vie sédentaire , sont les principa-

Les Médecins attribuent ce dernier accident au mouvement violent des es-

les sources de cette maladie, peu dangereuse pour la mort, quoiqu'elle la cause quelquefois lorsqu'elle vient jusqu'à un certain point, mais elle est incommode, troublant tous les plaisirs, causant dans le cours d'une journée mille maux différents. Je n'éprouve que trop depuis deux ans combien sont cruels les symptômes de cette maladie. Les gens de Lettres ne sauroient trop prendre de précautions pour éviter d'en être atteints, & pour la guérir, ou du moins arrêter ses progrès, s'il est possible. Voici ce que dit un des plus grands Médecins qu'il y ait eu chez les Modernes, sur cette maladie, qu'il distingue en deux différentes classes. Je crois qu'il est inutile que je traduise ce passage, ce que je rapporte ici, n'étant que pour les gens de Lettres.

Affectio hypochondriaca utriusque affecti visceris, maximeque lienis, soboles est. Hujus enim species duæ, una mitior, deterior altera.

Illa ex melancholico humore terreno sanguinisque sæce ducit originem, qui in liene vicinisque sedibus supra modum cumulatus, tumorem ingenerat, è quo teter vapor sursum effertur. Lienis rumor interdum conspicuus ingensque animadvertitur sine ictero, sine cachexia, idque quum & mitis est humor & arcte coercetur. At verò quum è propria is sede prorumpit in venas effusus, aut icterum, aut cachexiam parit. Quum autem præter naturam incalescit, vel deteriorem substantiæ conditionem subit, atrum de se vaporem exhalat, qui animam mentemque variè conturbans, auctor est hypochondriacæ melancholiæ. Hujus notæ sunt, multa fixaque diu cogitatio,

220 LETTRES CABALISTIQUES ;
prits vitaux , & à leur dissipation , qui
rend le sang âcre. Les gens de Lettres ,

rerum commentatio & suspicio malorum , verecundia , rusticusve pudor , solitudo , mœstitia , timiditas & ignavia , animi dejectio , aut desperatio , mentis atque sensuum caligo , turbulentus somnus , perversa rerum existimatio , ac sæpe præposterum judicium. Atque hæc quidem sunt melancholicorum symptomatum mitissima.

Altera affectio ferocior existit. Ea fit ab atrabile , quæ vel ex terrena sanguinis sæce supra modum incalescente & exusta , vel ex bile flava processit. Colligitur hæc nonnunquam in liene , sæpius in pancreas , & in mesenterium spargitur , nullo tumore manifesto. Quumque sit humor acer atque perniciosus , exigüe portione sævissimorum symptomatum auctor existit.

Quæ igitur ab hoc fit melancholia , superiores notas præ se fert omnes , & eas quidem multo graviores. Præterea verò præcordia sæpe ingenti fervore æstuant , pulsusque arteriarum in his est validus , quum vapor quavis ex causa excitatus sursum evolat , cor palpitat , aut premitur , anima deficit , plerisque fauces siccitate præcluduntur , ut idcirco difficile possit in mulieribus ab uteri strangulatu secerni : facies rubore , ardoreque suffunditur , oculi quasi suffusione caligant , mens denique perturbatur , ac interdum tantopene occupatur , ut sine ulla rerum expectatione meliorum , summa sit desperatio vitæ , neque possit , ulla orationis suavitate , ad spem recuperandæ valetudinis erigi. Hoc miserabile Medicis tormentum : summa verò tranquillitas est laborantis constantia & prudentia. At verò extincto dissipatoque vapore , symptomata mitescunt , subinde tamen reversura. Hoc malum si penetret in cerebrum , coque figatur , furorem ac tandem fe-

qui sont nés d'un tempérament sérieux, sont encore plus sujets à ces inconvénients ; mais on peut dire qu'en général ils deviennent tous dans la suite mélancholiques , rêveurs & solitaires (1). Si j'osois me mettre au nombre des gens de Lettres , je pourrois autoriser par mon exemple cette vérité. J'ai perdu plus de la moitié de ma gaieté. Je haïssois autrefois la solitude , je la recherche aujourd'hui avec passion. Je ne ris plus que la

brem accersset , hecticæ finitimam , & quæ in marasmm deducet.

His quadantenus similia profert incommoda *bilis simplex* circa jecur abundantior coercita , & exæstians : nam & æstus apparet , & animi defectio , & suffusio , atque rubor : & nisi vires jam malo succumbant , animus concitatus exardescit , iracundia sæpe jactatur , ulciscendi libidine effertur. Hac etiam tandem corpus absumitur & liquescit , nisi in melancholiam transitus fit. *Joan. Fernelii de morbis decoris* Patholog. lib. VI. Cap. VIII. p. 245.

(1) Varias quidem causas affert Ficinus . . . quæ omnes ad vehementem vitalium spirituum motum & dissipationem referuntur , unde sanguis ater efficitur. Melancholicis ergo passionibus obnoxii sunt , ut plurimum , Litterarum Professores ; eoque magis , si a primordiis tale temperamentum sortiti fuerint. Sic habitu graciles , lividi , plumbei , morosi , ac solitariae vitæ cupidi observantur , qui verè Litterati sunt. *Ramazzini ubi sup.*

K 3

plume à la main. On pourroit me comparer à un Individu composé de celui de deux anciens Philosophes. Je suis toujours chagrin hors de mon cabinet ; je ris sans cesse lorsque j'y suis renfermé au milieu de mes livres ; me voilà devenu à demi hypochondre. Qui sait, cher ben Kiber, si mes livres un jour ne m'attristeront point autant que les trois quarts des hommes ? En ce cas-là je n'aurai plus rien de Démocrite ; & peut-être imiterai-je si fort Héraclite, que je *larmoyerai* contre lui. Jetterai-je les yeux sur les Ouvrages de l'Auteur des *Entretiens des Ombres*, ou sur ceux du Médecin de L*** ? Je gémirai amèrement de voir le Public ennuyé, les Libraires ruinés, & le caractère d'homme de Lettres ravalé. Regarderai-je les Livres divins de Locke, je pleurerai, en pensant combien de fots préfèrent des Romans & des rapsodies à des Ouvrages aussi parfaits. Faisant réflexion à l'imbécillité, à la folie & à l'impertinence de presque tous les hommes, je trouverai un sujet à sécher mon cerveau, quelque humide qu'il soit. Combien de pleurs un homme du tempérament d'Héraclite ne

répandra-t-il pas, en songeant aux faiblesses de l'humanité? Le Ciel, studieux ben Kiber, veuille me préserver à jamais d'une pareille sensibilité; & puisqu'il est presque impossible qu'un homme de Lettres ne devienne mélancholique, que s'il se peut, je ne le sois jamais que hors de mon cabinet, & que je conserve la gaieté qui me reste dès que je suis avec mes Livres!

Une autre incommodité, à laquelle les Savants ne sont guere moins sujets qu'à la mélancholie, c'est celle de rendre leur vue faible. Il est presque impossible qu'en lisant, ou en écrivant pendant long-temps, les yeux ne souffrent beaucoup (1).

L'inconvénient d'être obligé de se baisser pour écrire, n'est pas un des moindres attachés à la profession des gens de Lettres. Ils compriment & pressent le *ventricule*; l'estomac en est fortement incommodé, & le cours des sucs nourriciers ou *pancréatiques*, en est interrompu; cela dérange

(1) Oculorum imbecillitati præterea obnoxii paulatim redduntur: legentes si quidem & scribentes, intento obtutu non possunt, quin visionis læsionem persentiant, quod malum fovent, dum litteras minutas scribunt, quod familiare est illis, qui prompti sunt ingenii. *Idem, ibidem.*

224 LETTRES CABALISTIQUES ,
l'ordre & l'économie des viscères. Doléus
prétend avec raison que cette interception
des sucs nourriciers , causée par cette
situation , est très-contraire aux hypo-
chondriaques (1).

(2) Præterea Litterarum studiosi , cum legendo
& scribendo , capite ac pectore inclinato Libris
incumbant , ventriculum & pancreas comprimunt ,
ex qua compressione stomachus oblæditur , & succi
pancreatici , per suos ductus cursus inhibetur ,
unde postea viscerum naturalium æconomia per-
turbatur. Hanc succi pancreatici interceptionem ,
ob talem corporis situm advertit Dolæus in Hy-
pochondriacis affectibus valde noxiam. *Ibid.* pag.
643.

„ On sera peut-être bien aise de voir ce que
dit Doléus lui-même à ce sujet. Après avoir
recommandé de faire un exercice modéré , il
conseille cependant d'en faire un plus fort
qu'à l'ordinaire , lorsqu'on a été quelque temps
dans un trop grand repos. Il attribue toutes les
maladies des gens de Lettres à leur vie sédentaire
& à la compression du ventricule de leur estomac ,
causée par la situation où ils sont lorsqu'ils écri-
vent.

Motus & quies justæ sint moderationis , excessus
tamen i motu præquiete admittitur ; quies enim
nimia præ cæteris apta nata est hunc morbum in-
ducere , inde ob hanc vitam sedentariam mulieres
hoc affectu potius quam viri afficiuntur , & ipsis
accedit affectio hysterica. Et ob hanc vitam seden-
tariam docti magis quam rustici hoc vexantur af-
fectu. Multum etiam confert , quod docti Libris
incumbentes incurvati & proni plurimum sedeant ,
unde ventriculus & pancreas aliaque comprimun-
tur ut primo succus libere perreptare , neque de-

Parmi les Savants , ceux qui travaillent à donner leurs Ouvrages au Public , & qui sont sensibles au desir de transmettre leur nom à la postérité , sont les plus exposés aux maladies dont nous venons de parler. Au reste , en parlant des Auteurs , je n'entends point ceux qui sont semblables à ce Poète d'Horace , qui faisoit cent vers dans un quart d'heure , *stans pede in uno* ; les productions de leur esprit ne les fatiguent pas au point d'incommoder la santé du corps(1).

Les Auteurs de la misérable *continuation de l'excellente Histoire de Rapin-Thoiras* ne couroient aucun risque d'altérer la leur ; il ne faut pas une grande application pour

bite colligi possit , sed stagnatione acescat , vitium enim capiunt , ne moveantur aquæ : *secundo spiritibus vix concedatur ad viscera transitus ob complicaturam musculorum & viscerum. Joan. Dolai Lib. III. de Morbis Abdominis ; p. 394.*

(1) Nulli porro præ cæteris vitterarum Professoribus , studiorum laboribus magis atteruntur , quam qui Operum editionem in Publicum moliuntur , nominisque sui immortalitatem in animo habent insculptam. De iis tamen loquor qui verè sapiunt , nam complures sunt qui scribendi caethe detenti , rerum male consarcinatarum editionem , ac abortus potius , quam maturos factus properant , non secus ac Poëtæ quidam qui centum Carmina compingunt stantes pede in uno , ut ait Horatius. *Rammazzini Ibid. pag. 645.*

K 5

faire une mauvaise compilation de ce qu'ont dit quelques Gazetiers satyriques contre les plus grands hommes que l'Angleterre ait produits dans ces derniers temps. Il n'en est pas de même du sage & élégant Auteur, qui, parmi plusieurs livres excellents qu'il a publiés, vient de nous donner avant sa mort, la savante *Histoire du Manichéisme*.

- . Il y a beaucoup d'apparence que le travail trop pénible & trop assidu a été la cause de sa dernière maladie. L'application qu'il avoit apportée à un livre qui demandoit toute la science d'un aussi grand homme que lui, avoit considérablement diminué ses forces, que l'âge avoit déjà affoiblies.

Rien n'est si dangereux qu'un épuisement causé par le travail d'esprit. Lorsque l'ame, dit un célèbre Philosophe Grec, rappelle à soi toutes ses forces, & en prive le corps, ce dernier devient languissant. Ainsi, quand un Orateur est uniquement occupé de ce qui concerne son art dans lequel il veut exceller, sa santé périclité, & son corps défailit. D'un autre côté, lorsqu'il débite ses harangues en public, la vivacité avec laquelle il parle, cause une émotion violente qui souvent occasionne d'autres ma-

ladies, qui paroissant opposées aux premières ; trompent les Médecins , & leur font croire qu'il y a dans un même sujet diverses causes contraires les unes aux autres (1).

Cette espece de séparation qui se fait entre l'esprit & le corps , lorsque le premier est occupé fortement de quelque matiere abstraite & difficile , fait que la plupart des Mathématiciens sont toujours rêveurs , mélancholiques , & paroissent presque étrangers dans le commerce du monde ; on diroit qu'ils sont habitants d'un autre Univers. Il est par conséquent absolument nécessaire que leur corps languisse , comme s'il n'avoit point d'ame , & qu'il fut condamné à d'éternelles ténèbres ; car , pendant que l'esprit est uniquement attentif à ces études sérieuses , toute la lumiere de

(1) Quando anima corpore admodum potentior est , exultatque in eo atque effertur , totum ipsum intrinsecus quatiens langoribus implet. Quando etiam ad dicendum , investigandumque collectis in unum viribus vehementer incumbit , liquefacit prorsus corpus & labefactat. Denique cum ad dicendum , differendumque privatim , & publicè ambitiosa quadam concertatione contendit , inflamat corpus atque resolvit. Nonnumquam etiam distillationes fluxusque commovens , Medicorum plurimum decipit , cogitque illos contrarias causas judicare. *Plato in Timæo* , p. 425.

l'animal est , pour ainsi dire , renfermée dans le centre , & il n'en reste aucune étincelle qui puisse s'étendre aux extrémités & les éclairer (1).

Les Théologiens , les Philosophes , enfin tous les Savants qui s'appliquent fortement , & dont le genre d'étude demande une grande contention , sont sujets à une autre incommodité moins dangereuse , mais plus à charge à ceux avec qui ils vivent. Ils sont souvent inquiets & peu complaisants. Les Poètes sur-tout tombent souvent dans une espece de bizarrerie qui leur est particuliere , à cause des idées phantastiques & chimériques dont ils sont occupés la nuit & le jour (2). On prétend

(1) Mathematici porro , quibus animum à sensibus & corporis fere commercio sejunctum esse necessum est , ut res abstrusissimas , & à materialitate remotas contemplantur ac commonstrent , omnes fere stupidi sunt , ignavi , veterinosi , ac in humanis rebus semper hospites. Partes itaque omnes , ac totum corpus necesse est veluti situ quodam ac corpore languere , non secus ac perpetuis tenebris damnatum. Deum enim mens ad hujusmodi studia intenta est , tota lux animalis in centro conclusa est , neque ad exteriora illum inanda diffunditur. *Bernardi Ramazzini , &c. de Morbis Artificum Diatriba* , Cap. XLI p. 680.

(2) Haud minus malam morborum segetem ex studiis suis referunt Poëtae , Philologi , Theo-

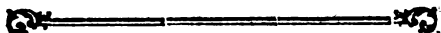
que l'Àrioste étoit d'une humeur très-particuliere. On pourroit joindre , à l'exemple de ce Poëte Italien , celui des trois quarts des Poëtes qui vivent aujourd'hui. Horace nous est un garant de la bizarrerie des Poëtes & des Musiciens anciens. Nous voyons par nous-mêmes celle de ceux d'aujourd'hui ; ainsi , nous pouvons assurer hardiment , que c'est une maladie qui de tout temps a été commune aux fils d'Apollon.

Il est temps de finir ma Lettre , studieux ben Kiber. Dans la premiere que je t'écrirai , je ferai mention des remedes les plus utiles pour les maux dont je viens de te parler.

Je te salue , porte-toi bien , & ménages ta santé.

logi , Scriptores omnes , & cæteri Litterati circa mentis officia occupati. Poëtæ præsertim , ob phantasticas idæas , quas die ac nocte in mente versant , attoniti sunt , morosi , graciles , uti illorum imagines ostendunt, *Idem, ibid* , p. 642.





L E T T R E C L V I I .

*Le Cabaliste Abukibak au studieux
Ben Kiber.*

JE te promis dans ma dernière Lettre , studieux ben Kiber , de te parler des remèdes qui conviennent aux maladies ordinaires aux gens de Lettres. Je tâcherai de m'acquitter le plus succinctement que je pourrai de ma promesse , je n'oublierai cependant aucune des choses que je croirai essentielles à la conservation de ta santé ; elle m'est infiniment chère. Je prends aussi beaucoup de part à celle de tous les véritables Savants , quel que soit l'état qu'ils aient embrassé. Depuis long-temps j'ai déclaré assez précisément qu'un habile Magistrat , qu'un Officier expérimenté dans son métier , tel que le Chevalier Folard avant que le Jansénisme & la vieillesse l'eussent rendu fanatique , étoient pour moi des personnes plus respectables que les Souverains les plus puissants , qui n'avoient d'autre mérite que leur trône. Ainsi , je regarde la santé des Savants comme quel-

que chose de précieux , & dont la conservation intéresse tout l'Univers.

Qu'importe-t-il à l'Univers qu'un Prince , tel que les Rois fainéants dont l'histoire n'a conservé que le seul nom , vive ou meure ? C'est un homme inutile de moins dans l'Univers. Un Monarque de ce caractère n'est pas à coup sûr difficile à remplacer , & les hommes ne doivent pas craindre de manquer de maîtres tant qu'ils n'en exigent que de semblables. Il faut dix siècles pour produire un Roi comme Henri IV. Rome , dans moins de quarante ans , vit cinq ou six Empereurs , aussi méprisables qu'Eligabale. La mort d'un Souverain ne doit être plainte , qu'autant que ses sujets ont lieu de se louer de lui. Lorsque les François perdirent un Prince comme Louis XIII , ils eurent raison de s'affliger ; mais si à la place de ce Roi respectable , ils avoient perdu un maître du caractère de Charles IX , il faudroit qu'ils eussent été fous de craindre qu'il leur pût jamais manquer des Princes d'un pareil caractère.

Si l'on mesure la grandeur d'une perte à la difficulté qu'il y a de la réparer ,

quelle précaution ne doit-on pas apporter à la conservation des véritables Savants ? Un homme tel que le Chevalier Newton , ou tel que le Président de Thou , doit plus coûter de pleurs à tous les gens sensés que la perte de huit Souverains , de cent Ducs & Pairs , de mille Marquis , & de trois mille Barons. Lui seul étoit plus utile aux hommes , que cette foule de Princes & de Nobles ; il les instruisoit & les éclairoit , il leur montrait la vérité ; & les autres les pilloient , les méprisoient , & qui pis est , leur défendoient de faire usage de leur raison.

Quelles obligations ne doit-on point avoir à ceux qui fournissent des remèdes pour conserver des personnes aussi nécessaires à la Société civile , que le sont les Savants ? Sans la science , les plus belles qualités qu'on a reçues de la Nature , ne sont que ténèbres. On doit regarder les gens de Lettres , comme des Médecins excellents qui savent rendre la vue aux aveugles ; ou si l'on veut , comme d'habiles & rares Ouvriers , qui ont le secret de changer en or fin des métaux bruts & remplis d'alliage.

Les personnes qui s'appliquent beaucoup à l'étude , doivent choisir une demeure dont l'air soit pur , qui soit éloignée des étangs , des marais , & à couvert des vents du Nord. Une pareille habitation rend les esprits animaux plus épurés , & facilite par-là les opérations intellectuelles (1).

La vie champêtre , interrompue quelquefois par le séjour des villes , est très-utile aux Savants. Ils goûtent ainsi tous les plaisirs de la campagne , & ceux qui sont attachés aux villes. Ils temperent tour à tour le silence de la solitude & le fracas du grand monde ; ils doivent sur-tout se défendre des vents du Nord , se garantir contre le froid , & se couvrir la tête avec soin (2). Quant à la nourriture qui leur est con-

(1) *Studeant primò , ut in aëre puro , ac salubre degant , procul a stagnis , ac paludibus , ac ventis australibus. Siquidem hoc factò puriores erunt spiritus animales , intellectualium operationum peritissima instrumenta. Bernardi Ramazzini de Morbis Artificum Diatriba. Cap. XXXI. pag. 650.*

(2) *Rusticati propterea , & aura liberiore gaudere , ac vario vitæ genere uti , modò ruri esse , modò in urbe , ipsis salutare est , frequentiam & solitudiném ad invicem temperando. Illa enim nostri hæc hominum desiderium facit. Cavere quoque debent à validis ventorum affatibus Austri & Boreæ , ab hyberno frigore corpus , ac præcipue caput muniendo. Idem ibid. pag. 651.*

234 LETTRES CABALISTIQUES ,
 vénable (2) , ils peuvent regarder comme
 un oracle le précepte d'Hypocrate. Ce
 sage & savant Médecin ordonne à ceux
 qui désirent de conserver leur santé , de ne
 point se remplir de viande. Les gens de
 Lettres ne sauroient être trop en garde
 contre la grande replétion , & contre le
 mélange de plusieurs mêts différents ; cela
 regarde sur-tout ceux qui sont incommo-
 dés de la *cacoehylie* , ou qui sont sujets à
 des coliques. Cette diversité d'aliments

(2) « Les préceptes que donne Doléus à ce sujet,
 » sont très-utiles, on n'y sauroit faire trop d'atten-
 » tion , c'est pourquoi je les rapporterai ici , pour
 » qu'on puisse en faire usage.

Exulent & omnia quæ ventriculo sunt onerosa,
 ut dura (quæ tamen nonnulli ferre possunt ob aci-
 dum intensum in stomachi tinicis latens) Viscida ,
 salira , nocent & pingua , nimia repletio & quæ-
 cunque inordinata diæta , cum vel cibus non bene
 masticatur , vel priori nondum fermentato alius
 injicitur. Nocet & varietas ciborum , qua nobis
 plures conciliamus morbos , unde recte cardinem
 totius vitæ *Helmontius* in *sobrietate* consistere asse-
 rit. A cibus enim incongruit non tantum Reges
 nostri inquietantur , sed & spiritus animales jam
 dissipati & debiles non amplius restaurantur , sed
 sensim ac sensim plane pereunt, unde influxus spiri-
 tuum animalium ad viscera pervertitur, hinc lerna
 illa malorum nocturna , quæ per quietem obijci
 solent menti , visa illa in formando animi statu
 ciborum efficaciam demonstrant. *Joh. Dolei Lib.*
III. de Morbis abdominis. pag. 394.

cause une fermentation pernicieuse dans l'estomac , se change en bile , & donne-la pituite. Il est très-nécessaire de ménager beaucoup cette partie , de crainte qu'elle ne puisse plus faire ses fonctions , & que tout le corps ne s'en ressente (1).

Ficinus approuve beaucoup l'usage de la canelle & des autres choses aromatiques, pour conforter l'estomac. Le chocolat est encore très-bon pour les gens de Lettres , je puis t'assurer , studieux ben Kiber , que j'en ai moi-même ressenti le merveilleux effet , c'est une des choses qui a le plus contribué au retour de ma santé. Cette boisson balsamique & spiritueuse corrige l'acide qui abonde ordinairement chez les

(1) Quod victum spectat, Hyppocratis præceptum pro Oraculo habendum; sanitatis studium esse non repleri cibis. A satietate igitur , insuperque à ciborum varietate cavere debent, ut quæ cacochyliam, & turbas in ventre cire soleant; siquidem ut ait Horatius ,

Cum semel assis

Miscueris elixa , simul conchyliis turbis ,

Dulcia se in bilem vertent , stomachoque tumultum ,

Lenta feret pituita.

Ventriculo ergo magna custodia habenda , ne à functionibus suis aberret, ac totum corpus plectatur.]
Idem, ibid. pag. 653.

236 LETTRES CABALISTIQUES ,
gens de Lettres , purifie leur sang , & le
rend moins âcre (1).

Quant au vin qu'ils doivent boire , je
crois que le rouge , pourvu qu'ils n'en
prennent que médiocrement , est celui qui
leur convient le mieux. Les Médecins qui
leur permettent l'usage du blanc , comme
plus léger , tombent dans une erreur con-
sidérable ; car ce vin a toujours un acide ,
sur-tout pendant les chaleurs de l'été , qui
est pernicieux aux personnes chez qui
l'acide domine. Crato prétend qu'il est
beaucoup meilleur à ceux qui sont incom-
modés de l'estomac , de boire un peu de
vin de Hongrie , ou de la malvoisie ,
qu'une plus grande quantité d'un autre lé-
ger & foible. Helmontius écrit que tous
les vins foibles ont de l'aigreur. Il est
donc visible que les Savants , incommodés
ordinairement par des douleurs d'estomac ,

(2) *Ad roborandum stomachum , laudat Ficinus
cinnenomum , & rerum aromaticarum usum. Nos-
tra hac ætate in Litteratorum cupedias chocolata ,
stomachi & spirituum solatium ; ac profecto cum
studiosorum natura melancholica sit , sive nativa ,
sive adscitia , ac multo acido abundet , hujus-
modi potiones balsamicæ & spirituosæ acorem , tum
stomachi , tum sanguinis , cicurare poterunt , &
ad meliorem crasum perducere. Idem, ibid.*

par des coliques , & par des affections hypocondriaques , doivent fuir l'usage du vin blanc , puisque rien ne leur est plus contraire que tout ce qui contient quelque acide (1).

Je viens actuellement , studieux ben Ki-ber , à un point très-essentiel , & que je ne saurois assez te recommander d'observer exactement ; c'est de faire tous les jours un exercice modéré. Tu dois cependant éviter de sortir de ton logis lorsque l'air n'est point pur & serein , ou que les vents soufflent avec violence (2). L'usage des

(1) Quoad potum , vinum cæteris potionibus præferendam. Meracum laudatur , sed modicum. Scio multos Litteratis suorum Medicorum consilio , ut possent liberaliter , vina alba , tenuia in usu habere quo pacto putant , sibi licere sine noxa bibere quantum lubeat ; quod certè non adeo tutum , ut putant. Vina hæc tenuia , æstate præcipue , aciditatem quandam , adiscunt , qua nihil perniciosius ubi luxuriet acidum. Præstat , aiebat Crato , eos qui ventriculo debili sunt , potius parum vini Hungarici , vel Malvatici bibere , quam tenuia vina copiosa haurire. De hujusmodi vinis scripsit quoque Helmontius , quod parum vini multum aceti contineat. Litterarum itaque cultoribus , arthritide , colica affectione hypocondriaca vexari solitis , qui affectus ex acido morbofo genesim suam ducunt , neutiquam acidorum usum , sed ea quæ illud infringant , convenire satis perspectum est. *Idem , ibid.*

(2) Quoad cæterarum rerum regimen , ut se

238. LETTRES CABALISTIQUES ;
bains est encore fort nécessaire , il procure
une transpiration douce & salutaire , il
tempere l'âcreté des humeurs , & ramollit
les duretés qui se forment dans les viscères.
L'heure la plus propre pour les bains , c'est
lors du coucher du Soleil ; il faut ensuite
souper , & de-là aller se coucher , ainsi
que faisoient les Anciens (1).

La matinée est le temps qu'il convient
d'employer à l'étude , il faut éviter de s'ap-
pliquer pendant la nuit , & sur-tout après
le souper. C'est une chose monstrueuse ,
dit Ficinus , de veiller bien avant dans la
nuit , & de dormir après le lever du So-
leil. Lorsque cet astre est couché , l'air

*dentariæ , ac statariæ vitæ incommoda declinent ,
moderata corporis exercitatione quotidie erit uten-
dum , si tamen aer purus ac serenus sit. , & venti
fileant. Idem , ibid. pag. 653.*

(1) Molles etiam frictiones , ad transpirationem tum servandam , tum promovendam , in usum frequentiore revocandæ. Lavacrum quoque aquæ dulcis , æstate præsertim , quo tempore atra bilis Litteratos infestat , valde salutare esset ; sic enim humorum acrimonia temperatur , & squallida viscera remollescunt. Tempus balneationis magis opportunum erit vespertinis horis , deinde cibum sumere , & cubitum ire ; hic enim apud Antiquos mos erat ac ordo. Sic Homerus.

Ut lavit , sumpsit que cibum , dat membra sopori.
Idem , ibid. pag. 654.

s'épaissit , & les humeurs mélancoliques ont plus de force pendant la nuit (1) ; aussi est-elle destinée au sommeil dans l'ordre de la nature , comme le jour l'est à veiller (2).

Il faut , après avoir soupé , se délasser quelque temps des fatigues de l'étude ,

(1) Quoad tempus vacandi studiis magis commodum , matutinum præcipue commendari solet , non ita vero nocturnum ac præsertim post cænam. Monstrum est , inquit Ficinus , ad multam noctem frequentius vigilare , unde etiam post solis ortum dormire cogaris , & in hoc ait errare studiosos permultos , varias autem rationes affert , quarum alias ex planetarum positu & configuratione , alias a motu Elementorum deducit , dum aër , Sole occidente , crassescit necnon ab ipsis humoribus , dum noctu prævalet melancholia , ab ordine Universi , cum dies labori , nox quieti sit destinata , adeo ut hisce omnibus Litterati ad lucernam lucubrantès contrariis motibus repugnent. *Idem , ibid.*

(2) « Tous les Médecins s'accordent à regarder » le travail de l'après-soupé comme mortel. Je » puis dire ici que j'ai profité trop tard de leurs » avis , & que je n'ai reconnu combien ils étoient » utiles , qu'après la perte de ma santé. Que mon » exemple , s'il est possible , puisse servir à mes » Lecteurs , & qu'ils profitent des avis de Dolæus » & de Cardan , qu'ils trouveront ci-dessous !

Quod concernit *somnium* ac *vigilias* , provida mater Natura somnum & vigilias concessit , ut secundum præstitutos alternandi terminos ille intercaletur , sicque se invicem sublevarent , ne scilicet spiritus animales aut plane exolvantur , aut satis iterum refecti , nimium obtorpescant. Somnus enim

240 LETTRES CABALISTIQUES ,
 avant d'aller se mettre au lit , sans quoi
 la digestion ne se fait qu'avec peine. Le
 savant Cardinal Sforcia Pallavicini , après
 avoir travaillé toute la journée sans pren-
 dre aucun aliment , soupoit légèrement , se
 délassoit pendant toute la nuit pour répa-
 rer par le sommeil la dissipation des es-
 prits (1).

La saignée (2) est ordinairement peu

*dulce curarum levamen : si medietatem excedat ,
 ita torpidos reddit spiritus , ut viscera non quæ-
 vis influant , unde dein cessat ipsorum viscerum to-
 nus , fibrillæ laxiores redduntur , & sic viscus of-
 ficio suo fungi nequit. Vigiliæ quoque nimis pro-
 tractæ , absumendo spiritus animales , nocent , un-
 de & cessat ille influxus , ad partes , hinc & hujus
 morbi ortus. Joh. Dolai , Lib. III. de Morbis Ad-
 dominis , pag. 394.*

*Cardan regarde les veilles comme très-nuisibles à
 toutes sortes de tempéraments. Vigilia enim & fames
 siccant corpora ; sed fames humidis corporibus (ut
 infra videbitur) convenit , vigilia nemini. In Hip-
 pocrat. Aphorism. H. Cardan. Commentar. Lib. I.
 Aphorism. 15. pag. 72.*

(1) Verum in hac re attendenda est cujusque
 consuetudo. Cavendum tamen ex Celsi monito ne
 id post cibum ingestum fiat , sed peracta coctio-
 ne. Eminentissimus Cardinalis Sfortia Pallavicinus ,
 vir doctissimus , totam diem Litterarum studio si-
 ne cibo largiebatur ; mox cæna modica sumpta ,
 ac studiorum cura ablegata , somno , & virium re-
 parationi noctem totam impendebat. *Id. ibid.*

(2) Venæ sectio autem , ut parca illorum vi-
 avantageuse

avantageuse aux gens de Lettres ; elle diminue trop leurs forces , qui sont déjà affoiblies par le travail & par les veilles. Gassendi fut la victime de la saignée & de l'entêtement des Médecins François ; il mourut pour avoir été trop saigné. On ne sauroit assez faire attention à la conduite de la plûpart des Savants , qui sont renfermés dans des Monasteres ; ils prennent souvent des purgations ; ils ne craignent pas même de se servir quelquefois de l'émétique ; mais ils abhorrent la saignée , parce qu'ils connoissent clairement que l'origine de presque tous leurs maux étant dans l'estomac , ils ne sauroient mieux faire que de se décharger des humeurs âcres qui les incommode ; au lieu que

res atterit ac spiritus ob vigilias & studiorum labores evanidos, facile exolvit. *P. Gassendum*, Philosophum celeberrimum, ob pluries repetitam phlebotomiam, ut mos est apud Gallos, periisse, in ejusdem Vita legimus. Observatione dignum est Religiosorum Ordinum Litteratos homines, macilentos, valetudinarios, familiares habere purgationes & vomitiones, ex pulvere cornacchini, calice emetico, & similibus non sine euphoria; horrere autem, cum de venæ sectione agitur, ut qui satis norint illud, quod magis illo infestat, saburram humorum esse in stomacho stabulantem, ac vitale robur, quod inest sanguini, languidum esse ac effectum. *Idem*, *ibid.* pag. 688.

Tome VI.

L

242 LETTRES CABALISTIQUES ,
la vie , & la force gissant également dans
le sang , c'est rendre languissante la pre-
miere , & diminuer la seconde , que de faire
usage de la saignée (1).

La principale chose enfin , à laquelle il
faut que les Savants fassent attention , s'ils
veulent conserver leur santé , c'est de tra-
vailler avec modération , & de n'être pas
si fort occupés de ce qui concerne l'esprit ,
qu'ils oublient tout ce qui regarde le corps.
L'ame & le corps doivent se rendre mu-
tuellement de bons offices ; cela est néces-
saire pour la conservation mutuelle. Plu-
tarque les compare au bœuf & au cha-
meau. Il dit que ce dernier , n'ayant pas
voulu partager dans un certain temps une
partie de la charge du premier , & l'aider
lorsqu'il l'en prioit , fut dans la suite obligé
de la porter toute entiere. La même chose
arrive à l'esprit , lorsqu'il ne veut donner

(1) *At qui hos , conservo suo camelo , qui par-
te oneris sublevare cum nolebat ; Tu vero , inquit ,
& omnia hæc mea brevi portabis , quod mortuo eo
contigit. Haud aliter accidit animo , qui dum
paululum laxare & remittere abnuat corpus , quod
id requirit , mox febre aliqua , aut vertigine ingruen-
te , dimissis Libris , disputationibus , & studiis ,
una cum illo ægrotare , & laborare compellitur.*
Plutarq. de Præcept. Salub.

L E T T R E C L V I I. 243

aucun repos au corps : une fièvre violente ,
ou quelque maladie survient , qui porte
un grand préjudice à tous les deux.

Tâches donc , studieux ben Kiber , de
te modérer dans tes études : prends tous
les jours quelques heures de récréation.

Je te salue.

L E T T R E C L V I I I.

Ben Kiber , *au Cabaliste* Abukibak.

LEs hommes , sage & savant Abukibak,
sont en général si portés au fanatisme ,
qu'il est surprenant qu'il s'en trouve un
nombre aussi considérable parmi eux , qui
ne tombe point dans cette dangereuse
phrénésie.

Lorsqu'on voit les progrès que certaines
Sectes ont faites dans les pays les plus
polis & les plus éclairés , on est étonné
de la foiblesse & de la bizarrerie de l'esprit
humain. On croiroit presque que ce que
l'on appelle raison , lumière naturelle , bon
sens , n'a été accordé par le Ciel qu'à
très-peu de mortels , & que les autres

L 2

244 LETTRES CABALISTIQUES ,
n'ont qu'une espece d'instinct qui est déterminé au bien ou au mal , suivant les impressions qu'il reçoit par quelque cause étrangere.

Les personnes qu'on regarde dans le monde comme les plus respectables , soit par leur rang , soit par leur conduite , sont souvent les plus folles & les plus ridicules. Les choses sont poussées si loin aujourd'hui , qu'il faut chercher la raison chez quelques Philosophes , dont le nombre est bien petit. Vouloir la rencontrer par-tout ailleurs , c'est tenter l'impossible ; c'est courir après ce qu'on est sûr de ne point trouver. On peut justement appliquer à ce siecle ce que disoit du sien un ancien Evêque de Lyon (1). Il se plaignoit que les hommes crussent & fissent des choses auxquelles les Payens les plus insensés & les plus superstitieux n'auroient point ajouté foi , & qu'ils auroient rougi d'exécuter. Ne faut-il pas avoir perdu la raison , mais même toute honte , pour donner dans les

(1) *Tanta jam stultitia oppressit miserum mundum , ut nunc sic absurde res credantur a Christianis , quales antea ad credendum non poterat quisquam suadere Paganis. Agobard , cité dans la Philosophie du bon-Sens , &c. pag. 60.*

folies des Convulsionnaires Jansénistes ? Est-il quelqu'un à qui il reste encore l'usage du bon sens , qui puisse ne pas déplorer l'extravagance de M. de Mongeron ? Ce Magistrat , destiné par son état à juger les hommes , à protéger la veuve & l'orphelin , à réprimer le coupable , à punir le méchant , à soutenir les droits & les privilèges de sa patrie , va se faire le Chef d'une troupe de fanatiques , & met au jour un gros livre pour autoriser sa folie. Qui pis est , c'est que quelque ridicule , quelque grande qu'elle soit , elle trouve beaucoup de partisans , & de zélés imitateurs. Le penchant que les misérables mortels ont au fanatisme , est si dangereux , que des gens , ennemis de leur personne & des opinions de M. de Mongeron , deviennent tout à coup aussi insensés que lui.

Après avoir vu deux Jésuites amenés subitement au parti des Convulsionnaires , par les discours d'un Magistrat enthousiaste , un Philosophe ne sera-t-il pas bien fondé à soutenir que le fanatisme (1) est une

(1) « La superstition , dit Seneque , est une erreur qui tient de la folie. Elle appréhende & craint ceux qu'elle devroit aimer, elle outrage ceux qu'elle

246 LETTRES CABALISTIQUES ,
 maladie épidémique , qui se communique
 plus aisément que la peste , & que les per-
 sonnes qui semblent devoir en appréhen-
 der le moins les atteintes , sont celles qui
 souvent en sont les premières victimes ? Je le
 répète encore, sage & savant Abukibak, deux
 Jésuites rendus serviteurs très-humbles de
 S. Paris , & cela par M. de Mongeron ,
 le visionnaire le plus avéré du Royaume ,
 c'est-là une preuve si démonstrative des
 funestes effets que peut produire le fana-
 tisme (1) , qu'il ne doit plus paroître sur-
 prenant que les trois quarts de Paris aient
 donné dans toutes les folies qu'on a faites

honore , & il voudroit autant nier qu'il y a des
 Dieux , que de les déshonorer par les idées qu'on
 s'en forge. » *Superstitio error insanus est : aman-
 dos timet ; quos colit violat. Quid enim interest
 utrum Deos neges , an infames ?* L. Annæi Senecæ
Epistol. CXXIV. sub fin.

(1) « Je placerai le superbe & magnifique por-
 trait qu'a fait du fanatisme un de nos meilleurs
 Poètes. On verra en abrégé les principaux événe-
 ments qu'il a causés dans les siècles passés & dans
 ces derniers temps. »

Le fanatisme est son horrible nom ;

Enfant dénaturé de la Religion.

Armé pour la défendre , il cherche à la détruire,

Et reçu dans son sein , l'embrasse & la déchire.

pendant long-temps sur le tombeau du
Diacre.

Dans tous les temps les peuples ont toujours été naturellement portés au fanatisme , & les enthousiastes les ont séduits , dès qu'ils ont su flatter quelque peu leurs

C'est lui qui , dans Raba , sur les bords de
l'Arnon ,

Guidoit les descendants du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu , des meres gémissantes

Offroient de leurs enfants les entrailles fumantes.

Il dicta de Jephté le serment inhumain ,

Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.

C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie ,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.

France , dans tes forêts il habita long-temps.

A l'affreux Teutatès il offrit ton encens.

Tu n'a pas oublié ces sacrés homicides ,

Qu'à tes indignes Dieux présentoient les Druïdes.

Du haut du Capitole il crioit aux Payens :

Frappez , exterminiez , déchirez les Chrétiens.

Mais lorsqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut
souvain ,

Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise ,

Etdans les cœurs Chrétiens inspirant ses fureurs ,

De Martyrs qu'ils étoient , les fit persécuteurs.

Dans Londre il a formé la Secte turbulente ,

Qui sur un Roi trop foible a mis sa main sanglante ;

248 LETTRES CABALISTIQUES ;
passions , ou se prévaloir de leur amour
pour le merveilleux & pour la nouveauté.
Les Egyptiens , les Grecs & les Romains
se disputèrent à l'envi l'honneur de faire
les plus grandes extravagances. Leur Re-
ligion étoit un fanatisme excessif, & leurs
fêtes montroient jusqu'où peut aller la
croyance des hommes , séduits par l'auto-
rité d'un culte superstitieux.

Lorsqu'on lit le ramas des cérémonies
anniversaires , qu'on observoit le jour de
la célébration de celle d'Adonis , on est
honteux des foiblesses des hommes , on
rougit d'avoir eu de semblables ancêtres ;

Dans Madrid , dans Lisbonne il allume ces feux,
Ces bûchers solennels , où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des
Prêtres ,

Pourn'avoir point quitté la foi de leurs Ancêtres.

Voltaire. Henriade. Chant V. 84.

» Ajoutez à tous ces faits l'assassinat des Rois
Henri III & Henri IV , l'empoisonnement d'un
Empereur , le massacre de la journée de S. Barthele-
mi , les guerres de Religion qui ont déchiré pen-
dant si long-temps l'Allemagne & la France. Con-
sidérez tous ces funestes événements , causés par le
faux prétexte de soutenir la Religion , & vous ne
pourrez vous empêcher de dire avec Lucrece. »

Religio peperit scelerosa atque impia facta,

Lucret. de Rer. Nat. Lib. I.

& cependant l'on n'est pas plus sage aujourd'hui , qu'on l'étoit il y a deux mille ans. Le fanatisme ne regne pas moins , & les progrès qu'il fait doivent augmenter les allarmes des Philosophes , par les maux qui menacent nos descendants.

Il me seroit aisé de prouver , sage & savant Abukibak , que les folies qu'un faux zèle religieux fait faire de nos jours , ne sont pas moindres que les plus grandes qu'ont faites les anciens Egyptiens , Grecs & Romains. Cette fête d'Adonis , contre laquelle je me récriois seulement , étoit moins ridicule , & peut-être moins criminelle que la plûpart de celles qu'on célèbre aujourd'hui à Rome & à Paris. Examinons un moment l'opinion que je soutiens , & voyons sans prévention si je ne suis pas dans l'erreur. On promenoit dans les rues l'image d'Adonis & celle de Vénus. On dressoit ensuite deux lits , dans l'un desquels on couchoit celle d'Adonis , & dans l'autre celle de Vénus. Après ces préparatifs , on passoit à des choses moins gayer ; on pleuroit , on s'affligeoit. Beaucoup de gens ne bernoient pas-là leur tristesse ; ils se fouettoient , & se fouet-

toient vivement. Tout cela se faisoit pour témoigner la douleur qu'on avoit de la mort d'Adonis , qu'on regardoit cependant comme un Dieu. Est-il rien de si fou, rien de si insensé , rien enfin de si fanatique que de placer un homme au rang de la Divinité , & de s'affliger ensuite des maux qu'il peut avoir soufferts sur la terre ? Ces maux avoient-ils rien de commun avec le nouveau Dieu ? Ou il falloit le laisser dans le nombre des mortels , ou se réjouir dès qu'on en faisoit un Dieu.

Voilà les extravagances des Anciens , mises dans leur plus grand jour ; parcourons celles des Modernes avec la même impartialité. Elles sont d'autant plus condamnables , qu'elles tombent sur les sujets les plus respectables. Les Payens , en rendant leur Religion ridicule , ne faisoient que se jouer d'une chose qui méritoit d'être méprisée par tous les gens de bon sens ; mais les Chrétiens , en manquant à ce qu'ils doivent à la leur , avilissent un culte établi par la Divinité même. Le fanatisme chrétien est donc nécessairement plus criminel que le Payen , & n'est pas moins extravagant. On couchoit dans des lits

différents Adonis & Vénus chez les Grecs ; ne met-on pas dans des niches chez les Chrétiens S. Maximin à côté de la Magdelaine ? Ne s'afflige-t-on pas , ne jeune-t-on pas , ne pleure-t-on pas la veille de leur fête ? Et le jour de la célébration ne promene-t-on pas leurs images dans les rues ? Les Prêtres qui desservent les Autels de ces Saints , ne se fouettent-ils pas dans certains jours réglés , à leur honneur & gloire ? Etoit-il plus fou de se battre les épaules & les fesses autrefois , qu'il ne l'est aujourd'hui ? Et les Bienheureux canonisés sont-ils sujets à des incommodités , dont les Divinités Payennes étoient exemptes ?

Le fanatisme Monacal va si loin , que le souvenir des Myfteres les plus augustes de la Religion , sert souvent de prétexte à fomenter l'Idolâtrie & la superstition la plus criminelle. J'ai lu dans un Auteur moderne un fait qui montre bien jusqu'où l'abus des choses les plus saintes est porté.

« Je me trouvai , dit-il (1) , un jour à
 » Mayence , dans la Sacristie des Peres

(1) Histoire des Tromperies des Prêtres & des Moines, par Gabriel de Miliane, *Tom. II. pag. 219, & 220.*

» Jésuites , avec cinq ou six de ces bons
 » Peres. Nous prenions plaisir à voir les
 » présents qu'on venoit faire à la Crèche.
 » Un pauvre payfan entr'autres apporta
 » avec une grande simplicité & dévotion ,
 » une botte de foin , & la mit dans la
 » sainte étable entre le bœuf & l'âne. Les
 » Jésuites qui s'en apperçurent , se dirent
 » les uns aux autres : *Ei , fi , il faut ôter*
 » *cela vîtement ; cela ruinerait tout , ils*
 » *n'apporteroient plus que de l'herbe. Il vaut*
 » *mieux qu'ils apportent de bons jambons , &*
 » *des langues de bœuf pour S. Joseph. Le*
 » Sacristain accourut pour l'ôter ; mais le
 » payfan s'y opposa , disant qu'il ne vou-
 » loit pas que l'âne & le bœuf mourussent
 » de faim. On lui dit , pour l'appaiser ,
 » que l'Enfant Jesus feroit un miracle ,
 » & les soutiendrait par sa vertu divine. »

Dans ce passage singulier , sage & savant
 Abukibak , on découvre non-seulement
 une parfaite ressemblance entre le fana-
 tisme ancien & moderne : mais on voit
 une égale mauvaise foi entre les Prêtres
 qui vivoient il y a deux mille ans , & plu-
 sieurs de ceux qui vivent aujourd'hui ; car
 ce seroit outrer les choses , que de les

ranger tous dans la même classe. Mais enfin , il suffit , pour le malheur des peuples , que le nombre de ceux dont les avarès impostures & les fourbes pieuses fomentent la superstition , est beaucoup plus considérable que ne l'est celui de ceux qui voudroient en arrêter le cours. Un enthousiaste , ou un homme , qui par avarice fait adroitement le contrefaire , peut causer lui seul plus de mal que mille Théologiens , tels que Baillet & Launoi , ne sauroient faire de bien. On ne peut voir qu'avec une surprise dont on ne revient point , les progrès qu'ont faits les Sectes commencées , ou protégées dans la suite par des fanatiques , soit qu'ils l'aient été réellement , soit qu'ils aient seulement affecté de l'être.

Le Mahométisme a séduit plus de la moitié de l'Univers ; son Auteur a acquis sa plus grande réputation en se disant inspiré ; & ses grimaces fanatiques ont été plus utiles à ses opinions , que tous les combats qu'il livra pour les établir dans l'Arabie.

Ignace de Loyola (1) , peut-être aussi
(1) Pour être persuadé que ce que je dis ici

254 LETTRES CABALISTIQUES ;
fin , aussi fourbe & aussi délié que Mahomet , sut se servir encore mieux que lui , du penchant que les peuples ont au fanatisme. Il courut l'Espagne un pied nud & l'autre chassé , il fit la veille des armes comme Dom Quichotte , il prétendit avoir souvent des visions célestes , & il trouva un grand nombre de gens qui ajoutèrent foi à ses discours. On l'eût enfermé aux Petites-maisons , si l'on eût agi sensément ; mais on l'a canonisé après sa mort , & ses disciples sont aussi riches que les Monarques les plus puissants. Quel exemple du progrès que fait le fanatisme , & quel sujet de déplorer la foiblesse de l'esprit humain !

L'Histoire du Fondateur des Quakres est presque aussi singulière que celle du Patriarche des Jésuites. A la vérité ce premier étoit entièrement fou , & agissoit sans aucun déguisement ; mais les choses dont il vint à bout , prouvent encore mieux par cette raison les effets prodigieux

d'Ignace de Loyola , n'est point outré , il faut consulter Pasquier , & lire la vie du même Ignace , écrite sous le nom de *l'Histoire de Don Inigo de Quipuscoa*. Voyez aussi dans les *Lettres Juives* , & la Table au mot *Ignace*.

de l'esprit fanatique. " George Fox , dit
 „ *un agréable Auteur* (1) , étoit un jeune
 „ homme de vingt-cinq ans , de mœurs
 „ irréprochables , & saintement fol. Il
 „ étoit vêtu de cuir , depuis la tête jus-
 „ qu'aux pieds. Il alloit de village en
 „ village criant contre la guerre & le
 „ Clergé. S'il n'avoit prêché que contre
 „ les gens de guerre , il n'avoit rien à
 „ craindre ; mais il attaquoit les gens
 „ d'Eglise , & il fut bientôt mis en pri-
 „ son. On le mena à Darby devant le
 „ Juge de paix. Fox se présenta au Juge
 „ avec son bonnet de cuir sur la tête. Un
 „ Sergent lui donna un soufflet , en lui
 „ disant : *Ne fais-tu pas qu'il faut paroître*
 „ *tête nue devant M. le Juge ?* Fox tendit
 „ l'autre joue , & pria le Sergent de vou-
 „ loir bien lui donner un autre soufflet
 „ pour l'amour de Dieu. . . . Le Juge vo-
 „ yant que cet homme le tutoyoit , l'envoya
 „ aux petites-maisons de Darby pour y
 „ être fouetté. George Fox alla à l'Hô-
 „ pital des fols en louant Dieu , où l'on

(1) Lettres écrites de Londres sur les Anglois
 & autres sujets , par M. de Voltaire, *Lettre III.*
pag. 17.

„ ne manqua pas d'exécuter à la rigueur
 „ la sentence du Juge. Ceux qui lui in-
 „ fligerent la pénitence du fouet , furent
 „ bien surpris quand il les pria de lui ap-
 „ pliquer encore quelques coups de verge
 „ pour le bien de son ame. Ces Messieurs
 „ ne se firent pas prier ; Fox eut sa double
 „ dose , dont il les remercia très-cordia-
 „ lement. Il se mit à les prêcher. D'abord
 „ on rit , ensuite on l'écouta : & comme
 „ l'enthousiasme est une maladie qui se
 „ gagne , plusieurs furent persuadés , &
 „ ceux qui l'avoient fouetté devinrent
 „ ses premiers Disciples. Délivré de sa
 „ prison , il courut les champs avec une
 „ douzaine de prosélytes , prêchant tou-
 „ jours contre le Clergé , & fouetté de
 „ temps en temps. Un jour étant au Pi-
 „ lori , il harangua tout le peuple avec
 „ tant de force , qu'il convertit une cin-
 „ quantaine d'auditeurs , & mit le reste
 „ tellement dans ses intérêts , qu'on le
 „ tira en tumulte du trou où il étoit. On
 „ alla chercher le Curé Anglican , dont le
 „ crédit avoit fait condamner Fox à ce
 „ supplice , & on le piloria à sa place. »

Après des aventures aussi suprenantes

que celles de George Fox , doit-on s'étonner que l'Abbé Béchérac ait si fort augmenté le nombre des convulsionnaires , & que ses cabrioles aient fait sur l'esprit des Parisiens le même effet , que sur les Anglois les coups de fouet qu'en recevoit tranquillement George Fox ? Malgré les précautions de la Cour , les folies qu'on qu'on a faites à S. Médart , & celles qu'on pratique encore dans la plupart des villes du Royaume , iront sans doute en augmentant , & le fanatisme des convulsionnaires croîtra , jusqu'à ce qu'une autre folie d'une espece différente remplace la première. Car il en est du fanatisme , ainsi que des autres choses ; il est sujet aux modes & aux changements. Il prend de temps en temps une forme nouvelle ; mais au fond il est toujours également condamnable & pernicieux.

Je te salue , sage & savant Abukibak. Porte-toi bien , & gardes-toi toujours des préjugés populaires , source féconde du fanatisme.





L E T T R E C L I X.

Ben Kiber , *au sage* Abukibak.

J'A I étudié avec soin , sage & savant Abukibak , les opinions des anciens Peres de l'Eglise sur le mariage ; je me suis fait un plaisir de savoir ce qu'avoient pensé sur une chose aussi utile à la Société civile , à la tranquillité des familles , à la grandeur des Etats , au bonheur des humains , des gens qui passent pour si éclairés & si savants. Quel a été mon étonnement , lorsque j'ai été convaincu que ces Peres de l'Eglise , si vantés , ont presque tous raisonné , ou comme des visionnaires , ou comme des fanatiques , sur une matiere qui étoit si aisée à traiter , en faisant usage de la raison ? Il ne falloit que le sens commun pour éclaircir certains points que les Peres ont obscurcis. Que doit-on en conclure , si ce n'est que les plus saints personnages se trompent quelquefois très-lourdement , & que la superstition qui se cache si bien & si facilement sous le voile

de la Religion , trompe & séduit les personnes les plus pieuses , lorsqu'elles négligent de s'éclairer du flambeau de la raison ?

Les Savants qui vivent aujourd'hui , & qui sont partisans des Peres , ne répondent rien de bon aux critiques qu'en font quelques autres Savants. Après avoir battu long-temps la campagne pour excuser les défauts , les erreurs & les opinions dangereuses qui se trouvent dans les Ouvrages de bien des Peres , ils sont obligés de convenir qu'ils ont soutenu quelquefois des sentimens qu'on ne sauroit approuver. Pourquoi ne point avouer cela naturellement , & sans chercher tant de détours inutiles ? L'affectation de vouloir justifier les erreurs des Peres , leur a plus nui qu'elle ne leur a servi. Si on les avoit loués dans ce qu'ils ont eu de bon , condamnés dans ce qu'ils ont eu de mauvais , on auroit abrégé bien des disputes & des discussions qui ne leur ont point été honorables. Plus on a examiné leurs Ecrits , & plus on y a trouvé de quoi critiquer. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des Peres qui ont été de grands hommes. Qui pourroit nier que S. Basyle n'ait écrit avec toute la pureté possible ,

260 LETTRES CABALISTIQUES ,
que S. Chrysostôme n'ait été très-éloquent,
que S. Augustin n'ait eu une vaste & pro-
fonde érudition ? Les Protestants , & quel-
ques autres Auteurs qui ont refusé aux
excellentes qualités de ces Peres les louan-
ges qu'elles méritent , se sont rendus ridi-
cules ; mais un homme peut écrire pure-
ment & avec élégance , être savant , &
cependant avancer plusieurs opinions fauf-
ses , & quelques autres dangereuses au
bien de la Société. Les plus célèbres Peres
sont précisément dans ce cas lorsqu'ils ont
parlé du mariage. Ils se sont figuré que les
plaisirs les plus naturels & les plus inno-
cents avoient quelque chose de mauvais
en eux-mêmes , & que Dieu n'avoit permis
aux hommes de les goûter , que par une
espece de tolérance & d'indulgence , &
pour les empêcher de commettre un plus
grand mal. Ces idées fausses , & directe-
ment opposées à la raison , qui nous mon-
tre que Dieu a inspiré lui-même aux hom-
mes un amour naturel , qui est inné avec
eux , pour certaines choses , afin que cet
amour soit le nœud & le lien éternel de
la Société ; ces fausses idées , dis-je , en-
tièrement opposées à ce que nous montre

clairement la lumière naturelle , ont conduit les Peres à regarder l'usage du mariage comme ayant de lui-même quelque chose de honteux & de criminel. Ils ont dit à ce sujet cent impertinences plus ridicules les unes que les autres , & ils ont traité les matieres qui concernent le mariage , comme auroient pu le faire de vrais fanatiques, ou des enthousiastes , aussi visionnaires que l'étoit Origene lorsqu'il se fit faire eunuque par un zele également fou & dangereux.

Les Théologiens modernes , qui soutiennent aujourd'hui tous les Ecrits des Peres , & qui, soit par prévention , soit par politique , veulent ne point distinguer les excellentes choses qui s'y trouvent , des mauvaises , sont cependant forcés d'avouer que sur ce qui regarde le mariage , ces *anciens Auteurs ne sont point entièrement exempts de blâme*. Cet aveu ne doit-il pas être regardé comme une conviction authentique des erreurs qu'on leur reproche ? S'il y avoit eu quelque moyen de les justifier , à coup sûr leurs partisans outrés ne l'auroient pas négligé. On fait assez dans quel sens il faut prendre ces confessions

que la force de la vérité arrache d'un Avocat attentif à cacher la foiblesse de la cause qu'il défend. Il seroit absurde de prétendre qu'un homme , tel que le Pere du Cellier , s'expliquât comme Barbeirac sur une erreur qu'il reconnoîtroit être dans les Ouvrages d'un Pere ; ce seroit exiger qu'un Avocat parlât de sa Partie du même ton qu'il parle de celui contre lequel il la défend. Je ne voudrois pas aussi qu'on s'en tint aveuglément à ce qu'ont dit ceux qui ont attaqué directement les Peres , quoique la plupart du temps ils les croient condamnés avec raison. Ils leur ont quelquefois imputé des défauts qu'ils n'avoient pas ; ils ont voulu leur faire un crime de certaines opinions assez indifférentes , ils ont grossi les fautes qu'ils leur reprochoient. Je pourrois en citer ici vingt exemples , pris dans les Ecrits de le Clerc & dans ceux de Barbeirac. Ces deux Savants , surtout le dernier , n'ont pas toujours jugé assez équitablement. Le grand nombre des fautes qu'ils ont trouvé dans les Peres , les a persuadés que leurs Ecrits étoient absolument mauvais , & presque indignes d'être lus : ils se trompoient , & peut-être qu'un

peu de passion les conduisoit. Scaliger étoit plus retenu qu'eux. *Les Peres* , disoit ce grand homme , *sont bonnes gens ; mais ils ne sont pas savants*. En ôtant la science aux Peres , Scaliger laissoit à quelques-uns l'éloquence , & à presque tous le bon sens. Vossius pensoit à peu près de même ; mais ce n'est point encore assez , & les sentiments de Scaliger & de Vossius me paroissent moins bons que celui d'Erasme. De tous les Savants qui ont parlé avec liberté sur les Ouvrages des anciens Théologiens , personne ne me paroît en avoir jugé aussi sainement que cet habile Hollandois. Il n'a point la foiblesse d'applaudir aux erreurs & aux fautes des Peres , il ne cherche point à les justifier ; mais il relève aussi très-soigneusement les bons & beaux endroits de ces Auteurs , & il en trouve abondamment dans quelques-uns. On n'a qu'à voir ce qu'il pense de S. Basile (1) ,

(1) Divus Basilius , vir optimo jure dictus magnus , sed maximi cognomine dignior , cujus facundiam contumeliam esse judico cum quoquam eorum comparare ; quorum eloquentiam supra modum admirata est Græcia juxta modum æmulata Italia. Quis enim inter illos sic omnibus dicendi virtutibus excelluit , ut in eo non aliquid desideretur vel offendant ; Tonat ac fulgurat Pericles , sed si-

L'64 **LETTRES CABALISTIQUES ,**
 de S. Chrysostôme (1) , de S. Grégoire de
 Nicée , de S. Athanase , on sera bientôt
 convaincu qu'il étoit très-éloigné du sen-
 timent de Barbeirac.

Peut-être écrirai-je quelque jour , sage
 & savant Abukibak , l'histoire critique de

ne arte : Attica subtilitate propemodum friget Ly-
 fias. Phalereo suavitatem tribuunt, gravitatem adi-
 munt. Isocrates umbratilis Orator, affectatis struc-
 turæ numeris, ac periodis orationis; perdidit illam
 nativæ dictionis gratiam. Demostheni, quem ve-
 lut omnibus numeris absolutum eloquentiæ exem-
 plum producit M. Tullius, objectum est quod ora-
 tiones illius olerent lucernam, nec defunt qui in
 eo affectus & urbanitatem requirunt. Sed ut maxi-
 me aliquis extiterit, in quo neque naturam, ne-
 que artem, neque exercitationem desideres, quem
 mihi dabis, qui Divi Basilii pectus numine plenum,
 non dicam æquarit, sed vel mediocri consequatur
 intervallo? Quem qui tantum Philosophiæ, qui
 omnium disciplinarum circulum cum summa di-
 cendi facultate conjunxerit? Sed ut dixi, contu-
 meliæ genus est virum divinitus afflatum cum pro-
 phanis, ac nihil aliud, quam hominibus conferre.
*S. Basilii Encomium ex Epistola Des. Erasmi, Ro-
 terd. ad D. Jacobum Adoletum, Episcopum Car-
 pentoratensem, primæ Edit. Græcæ Basilii præ-
 missa.*

(1) Tulit eadem fermè ætas aliquot summa fa-
 cundia parique doctrina ac pietate viros. Athana-
 sium Alexandrinum Episcopum, Gregorium Na-
 zianzenum Basilii Piladem, ac studiorum sodalem,
 Joannem Chrysostomum & ipsum Basilio familia-
 rem, ac fratrem Gregorium Nyssenum Episco-
 pum. Horum suis quique dotibus summus erat.
Idem, ibid.

la

la vie & des Ouvrages des plus grands hommes anciens & modernes ; si cela est , je t'enverrai cet Ouvrage dès qu'il sera achevé. Tu verras alors si j'ai bien su distinguer ce qu'on doit louer , ou ce qu'on doit blâmer dans les Ouvrages des Peres. Quant à présent , je vais te rapporter le plus succintement qu'il me sera possible , & avec cette liberté qui est le partage des Philosophes , les erreurs , & même les sottises qu'ont dites presque tous les Peres au sujet du mariage , qu'il n'a pas tenu à eux qu'on ne supprimât entièrement , puisqu'ils ne l'ont regardé que comme un mal qu'on permettoit pour éviter un plus grand mal. Ce que je dis te paroîtra étonnant , tu ne pourras croire que des gens , à qui l'on donne journellement le titre de *Saint* , de grand *Saint* , de *Lumière de l'Eglise* , d'*Homme incomparable* , de *Génie sublime* , aient pu soutenir une pareille erreur , qui est aussi nuisible au bien public , qu'elle est impertinente & ridicule ; rien n'est cependant plus véritable. Je vais te faire entendre les Peres , ils parleront eux-mêmes , & tu verras que je ne leur prête rien.

S. Justin regarde le mariage comme un usage illégitime , par lequel on satisfait le desir de la chair (1). Il donne de grandes louanges à ceux qui se privent & s'abstiennent de cet usage , & qui étant mariés , vivent comme s'ils ne l'étoient point. Une opinion aussi ridicule , qui tend manifestement à la destruction totale de la Société civile & à la ruine des familles , te paroîtra beaucoup plus digne d'un enthousiaste que d'un sage Ecrivain ; mais tu trouveras encore bien plus de fanatisme dans le sentiment de ce Pere , lorsque tu considéreras l'idée qu'il s'étoit faite de la génération. Il se figuroit qu'il étoit très-possible que le genre humain fût continué sans le secours des femmes ; voici ses propres paroles dans un fragment considérable , qui nous reste d'un Ouvrage qu'il avoit écrit sur la Résurrection (2). *La seule raison pourquoi Notre-Seigneur Jesus-Christ est né d'une Vierge , a été pour abolir la génération qui se fait par un desir illégitime , & pour montrer que Dieu peut former un homme sans aucun commerce charnel.* Ces

(1) *Spicileg. Tom. II. pag. 180.*

(2) *Ibid. p. 180. 181.*

imaginations chimériques ne méritent-elles pas d'être condamnées très-sévèrement , & n'est-ce pas rendre un service essentiel au Public , que de montrer le ridicule d'une pareille opinion , d'autant plus dangereuse , qu'elle se trouve dans les écrits d'un homme qui d'ailleurs a du mérite , & qui est estimé par la pureté de ses mœurs ?

L'idée folle de S. Justin me rappelle celle du Médecin dont tu m'as parlé dans tes premières Lettres , qui trouvoit si peu de dignité dans l'acte Vénérien (1) , qu'il regretteroit toujours que les Philosophes n'eussent pas le privilege de faire des enfants sans le secours des femmes. Tertullien raisonneoit aussi ridiculement sur cet article que le Médecin moderne ; la différence qu'il y a entre ces deux Auteurs , c'est que le Médecin vouloit plaisanter , & que le Théologien parloit très-sérieusement. Il n'est rien de si peu sensé , & en même-temps de si plaisant que ce que Tertullien écrit à sa femme. *Si nous lisons* , dit-il (2) , *dans les Ecritures , qu'il vaut*

(1) Voy. le I. Vol. de ces Lettres Cabalistiques.

(2) Quod denique scriptum est , melius est nubere quam uri ; quale hoc bonum est , oro te , quod

M 2

mieux se marier que brûler , quel cas doit-on faire , je vous demande , d'un bien qui n'est bien qu'en égard au mal. S'il est permis de se marier , ce n'est qu'autant que cela est moins mauvais que de brûler ; mais combien n'est-il pas salutaire & plus heureux de ne point se marier & de ne point brûler ? Voilà un discours fort tendre pour un époux , & un modele fort singulier d'un billet doux pour un mari qui écrit à sa femme. N'y a-t-il pas dans la conduite de Tertullien , de quoi détruire de fond en comble les Sociétés les plus tranquilles , & les Etats les plus florissans , si cette conduite étoit imitée , & si beaucoup de maris étoient aussi fanatiques au sujet de leur mariage , que l'étoit cet ancien Docteur sur le sien ? Belle maniere d'inspirer à une femme de l'amour pour son époux , que celle de vouloir persuader qu'elle ne doit le regarder que comme une chose qui est moins mauvaise que le supplice du feu , mais qui au demeurant ne vaut gueres mieux !

S. Jérôme n'étoit gueres plus retenu
mali comparatio commendat ? ut ideo melius sit nubere , quia deterius est uri. At enim quanto melius est neque nubere , neque uri ! Tertull. ad Uxorem , Lib. I. Cap. III. pag. 162.

dans les déclamations qu'il faisoit contre le mariage , que Tertullien. Il traitoit les maris de Diables , & toute la grace qu'il leur faisoit , c'étoit de leur donner la préférence sur Belsébuth & Astaroth. Selon lui , une femme qui se remarioit , devoit être privée pour toujours du Sacrement de la Communion. Ces opinions ne sauroient être assez sévèrement condamnées. Un fanatique qui prêcheroit aujourd'hui une pareille doctrine , seroit renfermé par Arrêt du Parlement aux Petites-maisons ; c'est ce qui pourroit lui arriver de plus heureux ; car si on ne lui faisoit grace , à cause de la folie , dont on le jugeroit atteint , il seroit peut-être puni comme un perturbateur dangereux du repos public. Je te demande , cher Abukibak , si l'on pourroit traiter trop rigoureusement un Théologien qui écriroit , qui parleroit & penseroit comme S. Jérôme ? Voici mot à mot comment s'explique ce Pere (1). Si

(1) Ideo adolescentula vidua , quæ si non potest continere , vel non vult , maritum potius accipiat quam Diabolum. Pulchra nimirum , & adpetenda res , quæ Satanæ comparatione suscipitur ? *Hieron. ad Salvinam* , de servando viduit. Tom. I. pag. 77. Ed. Basil. 1537.

une jeune veuve ne peut , on ne veut pas garder la continence , qu'elle prenne un mari plutôt que le Diable. La belle chose , & bien à souhaiter , où il s'agit de choisir entre cette chose & Satan ! Tu vois que je ne fais dire à Jérôme que ce qu'il a dit expressément , lorsque je l'accuse d'avoir comparé les maris aux Diables : je rapporterai un autre passage de ce Pere sur le sentiment que je lui ai attribué , que les femmes qui se marient une seconde fois , devraient être exclues à jamais de la Communion. Si une veuve , dit-il (1) , qui a eu deux maris , quelque vieille & quelque indigente qu'elle soit , ne mérite point d'être assistée des charités de l'Eglise ; si elle est privée du pain de l'aumône , ne devrait-elle pas l'être à plus forte raison du pain du Ciel , qui fait la condamnation de ceux qui le mangent indignement ? Peut-on , sage & savant Abukibak , avancer des erreurs aussi grossières

(2) Simulque considera , quod quæ duos habuit viros , etiamsi anus est , & decrepita & egens , Ecclesiæ stipēs non meretur accipere. Si autem panis illi tollitur eleemosynæ , quanto magis ille panis qui de calo descendit ? quem qui indignè comederit , reus erit violati corporis & sanguinis Christi. Hieronim. contra Jovinian. Tom. II. Liv. I. pag. 28.

& plus condamnables ? Quoi ! parce qu'une femme a deux fois donné des Citoyens à la République , qu'elle a voulu suivre le conseil & le précepte de l'Apôtre , se mettre à l'abri des tentations , s'empêcher d'y succomber , qu'elle a enfin voulu vivre comme une sage & honnête femme , elle doit être non-seulement privée du secours de l'aumône , mais encore être séparée en quelque maniere du Corps de son Eglise ! Il n'y a que le fanatisme le plus outré , qui puisse dicter de pareils discours , il est facile de connoître qu'ils partent d'un Solitaire hypocondriaque , chez qui les accès de la mélancholie faisoient quelquefois disparaître entièrement la raison.

Ce n'est pas seulement contre les secondes noces que s'élevoit aussi fortement S. Jérôme , il étoit aussi peu partisan des premières ; mais il n'osoit sans doute , à cause des Magistrats , ou des autres personnes qui n'auroient pu souffrir une pareille opinion , la soutenir clairement. Il s'expliquoit cependant assez pour être entendu de bien des gens. Un Jurisconsulte moderne a dit avec raison (1) : *Je vous ai*

(1) *Aperui aures , Hieronime. Non tibi obtres-*

parfaitement entendu Jérôme , & ne vous attribue aucun sentiment que vous n'ayiez eu véritablement. Vous vous récriez en vain , vous condamnez les premières nûces , & les secondes encore plus. Vous blâmez en général toute sorte de mariage ; mais vous disputez à la manière de Socrate ; vous semblez croire les choses que vous condamnez , par les raisons qui vous paroissent les plus fortes.

Il est certain , sage & savant Abukibak , que S. Jérôme a pensé sur la possibilité de la génération sans le secours des femmes , presque aussi extraordinairement que S. Justin. Il ne dit pas tout-à-fait comme ce Pere , que Dieu ait eu l'intention d'abolir dans la nouvelle Loi la génération qui se fait par l'union des mariés ; mais il n'ose décider (1) si , supposé qu'Adam & Eve n'eussent jamais péché , ils se feroient rendus le devoir conjugal : il regarde cela

tor. Proclames quantum voles , & primas damnas , & magis secundas. Nam sic disputas contra nuptias , & more Socratico , concedis quidem verbo , quas rationibus negas. *Alberic. Gentil. De Nuptiis, Lib. VI. Cap. XXII. pag. 564.*

(1) Quod si objeceris , antequam peccarent , sexum viri & foeminæ fuisse divisum , & absque peccato eos potuisse conjungi : quid futurum fuerit incertum est. *Hier. consr. Jov. T. II. L. I. p. 37.*

comme fort incertain. Apparemment qu'il se figuroit que les hommes seroient venus comme des choux , & que Dieu auroit donné une graine à Adam & à Eve , qu'ils eussent semée dans une certaine saison.

Minutius Felix , qui vivoit plus d'un siecle avant S. Jérôme , avoit eu la même délicatesse que lui sur le mariage. Sans doute qu'il devoit croire que ce saint nœud conservoit toujours quelque chose de déshonnête & de criminel , puisqu'il loue non-seulement ceux qui s'en privoient, mais ceux qui rougissoient quand ils en remplissoient les devoirs. *Plusieurs* , dit-il (1), *aussi chastes dans leurs actions que dans leurs paroles, gardent une virginité perpétuelle sans en tirer vanité. Les autres, bien loin de former des desirs criminels & incestueux, rougissent même, & ont honte de rendre le devoir conjugal.*

Je ne finirois jamais , sage & savant Abukibak , si je voulois rapporter ici tous les faux raisonnements que les Peres ont

(1) Casto sermone , corpore castiore plerique inviolati corporis virginitate perpetua fruuntur potius quam gloriantur : tantum autem abest incesti cupidus , ut nonnullis etiam rubori sit pudica conjunctio.

274 LETTRES CABALISTIQUES ;
 faits au sujet du mariage. Les plus modestes sur cet article , ou pour mieux dire , les plus sensés , sont ceux qui n'ont déclamé que contre les secondes nôces ; mais ils ont presque tous penché à regarder le mariage , c'est-à-dire , la seule chose qui maintienne la Société , & fasse fleurir les Etats , comme une espece de mal qu'on ne devoit tolérer que le moins qu'on pourroit , & qu'il falloit empêcher autant qu'il étoit possible. Sûrement personne ne se seroit marié , si cela avoit dépendu de S. Ambroise , il n'y a qu'à l'écouter pour en être persuadé. *J'enseigne , dit-il (1) , à garder la virginité , & je viens à bout de persuader plusieurs personnes. Plût à Dieu que je fusse assez heureux pour que cela fût vrai ! J'empêche què les filles qui s'étoient dévouées pour un temps au service des Autels , ne viennent ensuite à se marier ; que ne puis-je encore empêcher toutes les autres de se marier ! Que*

(1) Virginitatem , inquis , doces & persuades plurimis. Utinam convincerem , utinam tanti criminis probaretur effectus. . . . Initiatas , inquis , sacris Misteriis , & consecratas integritati puellas , nubere prohibes. Utinam possem revocare nupturas ! Utinam possem flammeum nuptiale pro integritatis velamine mutare ! *Ambros. de Virginib. Lib. III. col. 102.*

ne puis-je arracher au mariage toutes celles qui y sont destinées , & changer leur voile de nœces en un voile de virginité ! Suis-je mal fondé , sage & savant Abukibak , à soutenir que s'il avoit dépendu de S. Ambroise , le genre humain auroit fini ? Si ses souhaits avoient été accomplis , l'affaire auroit été bien-tôt faite.

Lorsque je considère la fureur qu'ont eue certains Théologiens qui passent pour les plus célèbres & les plus éclairés , d'établir une opinion directement opposée à la raison , à la nature , au bonheur des hommes , à la gloire des Princes , au bien des Etats , je ne puis m'empêcher de réfléchir sérieusement combien il est dangereux d'ajouter confiance à des Auteurs , parce que pendant plusieurs siècles consécutifs , des Théologiens & des Moines , bien moins savants que ces Auteurs , & bien plus portés au fanatisme , ont dit qu'on devoit recevoir sans examen tout ce qui se trouvoit dans leurs Ecrits , & ont honoré également les bonnes & sages opinions , comme les ridicules & les impertinentes , du nom pompeux de Tradition.

Je te salue , sage & savant Abukibak.

M 6





L E T T R E C L X.

Ben Kiber , *au sage* Abukibak.

LEs anciens Peres , sage & savant Abukibak , ne pouvant & n'osant interdire ouvertement l'usage du mariage , qu'ils regardoient comme ayant quelque chose de mauvais , qui n'étoit tolérable que pour éviter un plus grand mal , en bernoient excessivement les plaisirs & les droits. Il ne tenoit pas à eux qu'on n'établît (1) un calendrier , plus incommode pour les jeunes mariées , que celui dont parle l'ingénieux la Fontaine. Ils inspiroient , comme je te l'ai montré par leurs propres paroles , de la honte & du mépris pour le devoir conjugal , autant qu'il leur étoit possible.

Montaigne , qui avoit bien autant de science qu'aucun Pere de l'Eglise , & peut-

(1) Sic enim causa liberorum procreandorum ducitur uxor , non multum tempus concessum videtur ad ipsum usum , quia & dies festi , & dies purgationis , & ipsa ratio conceptus & partus , juxta Legem cessari temporibus suis debere demonstrant. *Autor Commentar. quæ tribuuntur, D. Ambrosii, sup. Epist. ad Corinth. Cap. VII.*

Être plus de justesse dans le raisonnement, a eu raison de dire ? *Ne sommes-nous pas bien brutes de nommer brutale l'opération qui nous fait ?* Il y a plus de sel & de vérité dans ces paroles, que dans toutes les vaines déclamations que les Peres de l'Eglise ont écrites contre le mariage. Le même Philosophe fait encore plusieurs réflexions excellentes sur les préjugés ridicules où l'on est au sujet de la honte qu'on prétend être attachée à remplir les devoirs du mariage. » Chacun fuit, dit-il, (1) en parlant de l'homme à le voir naître ; chacun court à le voir mourir. » Pour le détruire, on cherche un champ » spacieux en pleine lumière ; pour le » construire, on se muffle dans un creux » ténébreux, & le plus contraint qu'il se » peut. C'est le devoir de se cacher pour » le faire, & c'est gloire, & naissent » plusieurs vertus de le savoir défaire. »

Les Peres de l'Eglise n'ont pas été les seuls qui aient peu approuvé l'usage du mariage, & qui l'aient voulu réduire à un point bien modique, quelques anciens

(1) *Essais de Michel de Montaigne, Liv. III, Chap. V. pag. 110. Edit. de Londres.*

278 LETTRES CABALISTIQUES ,
Philosophes ont pensé aussi ridiculement ,
& je croirois assez volontiers que les premiers Peres , grands Platoniciens , avoient pris de quelques-uns de ces Philosophes la prétendue idée d'immodestie qu'ils attachoient à l'accomplissement du mariage. Ces Philosophes pouvoient bien à leur tour avoir reçu cette opinion des anciens Pythagoriciens , dont ils en avoient adopté plusieurs autres, Nous apprenons dans un fragment de l'histoire de Diodore de Sicile , que Pythagore approuvoit fort peu le fréquent usage des plaisirs permis dans le mariage. » Pythagore , dit cet Historien , ne considéroit dans l'union de l'homme & de la femme que la seule utilité ; ainsi il conseilloit de s'abstenir pendant l'été de tout acte vénérien. » Dans l'hyver il permettoit qu'on l'accomplît quelquefois ; mais cependant il ordonnoit que ce fût rarement & avec modération ; car il estimoit en général que toute action , tendante à la génération , étoit une chose nuisible , & il disoit que l'usage journalier de l'acte vénérien affoiblissoit beaucoup , & cau-

soit enfin un mal irréparable (1). Voilà le texte original que les anciens Peres ont commenté à leur façon. Ils y ont ajouté leurs idées particulieres , & ont tâché d'accommoder au Christianisme les idées du Pythagorisme sur la génération , comme ils avoient amené à la Religion toutes les rêveries de Platon sur la nature des esprits & des Dieux subalternes. S. Clément , pour arrêter les effets de l'amour mutuel qui doit se trouver entre deux jeunes époux , prétend (2) que c'est *une chose opposée à la Loi , & une action injuste & contraire à la raison , de ne se proposer que le simple plaisir dans le mariage* ; de sorte qu'il s'ensuit nécessairement de ce Principe , qu'un homme ne peut ni selon la Loi , ni selon la raison , connoître sa femme

(1) Pythagoras in rebus Venereis utilitatem spectans , consulebat ut æstate quidem a coïtu abstinerent , hyeme verò parcè ac moderatè ad coïtum accederent. Etenim concubitum in universum , rem noxiam esse existimabat : continuum autem veneris usum , penitus vires labefactare , ac perniciem asferre aiebat. *Diodorus Siculus in Excerptis.*

(2) Sola enim voluptas , si quis ea etiam utatur in conjugio , est præter Leges , & injusta , & à ratione aliena. *Pedagog. Lib. II. Chap. X. pag. 228. Edit. Oxon.*

280 LETTRES CABALISTIQUES ,
dès qu'elle est enceinte. Voilà un jeûne de
neuf mois , bien plus considérable que
celui de Pythagore , qui ne duroit que
pendant l'été.

S. Ambroise a adopté l'étrange opinion
de S. Clément. Cela n'est pas surprenant ,
puisque s'il avoit été le maître du sort
des humains , le mariage auroit été dé-
fendu , ainsi que l'est la fornication , &
Dieu auroit conservé , s'il lui avoit plu ,
les hommes par un autre moyen que la
génération. Tu as vu , sage & savant Abu-
kibak , dans ma dernière Lettre , combien
ce pere se félicite de ce qu'il avoit em-
pêché plusieurs filles de se marier , &
avec quelle passion il souhaite de pouvoir
persuader toutes les autres à fuir le ma-
riage. Un ennemi si déclaré du lien con-
jugal , ne pouvoit manquer , ne pouvant
l'anéantir absolument , d'en resserrer les
droits le plus qu'il lui seroit possible. Il
n'est rien de si pitoyable que les fausses
& absurdes comparaisons que ce pere fait
pour autoriser son opinion. » Que ne
» doit-on pas penser , dit-il , (1) de la cu-

(1) Quid mirum de hominibus, si pecudes quo-
que muto quodam opere loquantur generandi sibi

„ pidité des hommes , lorsqu'on voit les
 „ bêtes , qui par une espece de langage
 „ muet , montrent qu'elles s'accouplent ,
 „ non pas pour satisfaire leur desir , mais
 „ pour engendrer d'autres animaux ? Dès
 „ qu'elles sentent qu'elles ont connu ,
 „ elles ne souffrent plus l'approche des
 „ mâles , elles ont alors la tendresse d'une
 „ mere , & non pas l'emportement & les
 „ desirs d'une amante. Mais les hommes
 „ ne pardonnent ni à Dieu ni aux hom-
 „ mes ; ils flétrissent les derniers , & of-
 „ fensent le premier. Dieu a sanctifié quel-
 „ ques enfants dans le ventre de leur
 „ meres , pour apprendre aux hommes à

studium non desiderium esse coeundi. Si quidem
 ubi semel senserint genitali alvo semen receptum ,
 jam nec concubitu indulgent, nec lasciviam aman-
 tis , sed curam parentis assumunt. At vero homines
 nec conceptis ipsis , nec Deo parcunt, illos con-
 taminant , hunc exasperant. In vulva matris sanc-
 tificavi te , ad cohibendam petulantiam tuam , ma-
 nus quasdam tui autoris in utero hominem forman-
 tis advertis , ille operatus , & tu sacri uteri secre-
 tum incestas. Vel pecudes imitare , vel Deum re-
 verere. Quid de pecudibus loquor ? Terra ipsa à
 generandi opere sæpe requiescit , & si impatienti
 hominum studio jactis frequenter semitribus occu-
 petur , impudentiam mulctat agricolæ , & sterili-
 tatem fecunditate commutat. *D. Ambros. Com-
 ment. in Cap. I. Evangel. Luc.*

„ réprimer leurs desirs & à vivre chaste-
 „ ment avec leurs femmes dès qu'elle-
 „ sont enceintes. N'est-il pas affreux qu'i-
 „ y ait des gens assez criminels pour aller
 „ fouiller dans un endroit où se trouve
 „ un Saint, & profaner un lieu qui est
 „ devenu sacré ? Si l'on ne veut pas crain-
 „ dre Dieu, du moins qu'on imite les
 „ bêtes. Mais que dis-je ? La terre même
 „ instruit les hommes de leur devoir,
 „ elle a besoin, pour produire, de se re-
 „ poser quelquefois. Si on l'ensemence
 „ trop fréquemment, elle reste & devient
 „ stérile. „

Cette déclamation puérile est prise pres-
 que mot à mot d'une pareille de S. Clé-
 ment d'Alexandrie (1). L'exemple des bêtes
 qui ne s'accouplent que dans un certain
 temps, y est aussi rapporté ; cet exemple

(1) Aliquod tempus ad feminandum opportu-
 num habent quoque rationis expertia animalia.
 Coire autem non ad liberorum procreationem est
 facere injuriam Naturæ, quam quidem oportet
 magistræ asciscere, & diligenter observare quas
 illa introducit temporis considerationes, senectu-
 tem inquam & puerilem ætatem ; his enim nondum
 concessit, illos autem non vult amplius uxores du-
 cere. *Pedagog.* Lib. II. Cap. X. pag. 225, Edit.
 Oxon.

devoit paroître d'une grande importance aux Peres de l'Eglise. Avant que nous examinions combien elle est absurde , je remarquerai que S. Jérôme n'a pas manqué de s'en servir (1). Il n'avoit garde d'oublier ce mauvais raisonnement ; tout ce qui pouvoit flétrir le mariage , & en interdire les plaisirs innocents , lui paroissoit trop essentiel pour le négliger.

Je ne fais à quoi pensoient les Peres , lorsque pour montrer qu'un mari ne pouvoit connoître sa femme dès qu'elle étoit enceinte , ils citoient à ce mari l'exemple d'une chienne ou d'une jument. Ce mari ne devoit-il pas leur répondre ? „ Un animal ne connoît sa femelle que dans un „ certain temps , parce que c'est un animal „ mal , c'est-à-dire une créature qui n'agit

(1) *Liberorum ergo , ut diximus , in matrimonio opera concessa sunt , voluptates autem quæ de meretricum capiuntur amplexibus in uxore damnatæ. Hoc legens omnis vir & uxor , intelligat sibi post conceptum magis orationi quam concubio servandum , & quod in animalibus & bestiis ipso Naturæ jure præscriptum est , ut prægnantes ad partum usque non coëant ; hoc in hominibus sciant arbitrio derelictum ut merces esset ea abstinencia voluptatum. Imitentur saltem pecudes , & postquam uxorū venter intumuerit , non perdant filios , nec amatores uxoribus se adhibeant sed maritos.* *Hieronim.* Tom. I. pag. 140.

„ que par instinct , & comme une-espece
„ de machine. L'Auteur de la Nature a
„ jugé à propos de ne donner des desirs
„ aux bêtes , que dans une certaine fai-
„ son ; il a accordé au contraire la raison
„ aux hommes & aux femmes , leur a
„ formé un tempérament qui leur occa-
„ sionne des desirs dans tous les temps ;
„ ainsi de l'assemblage de ces desirs & de
„ celui de la raison , il s'ensuit une chose
„ très-naturelle , qui est le contentement
„ & la satisfaction d'une passion inno-
„ cente. Loin que l'exemple des bêtes
„ prouve que les hommes ne doivent
„ connoître leurs femmes que dans un
„ certain temps , il montre au contraire
„ que Dieu a voulu qu'ils pussent tou-
„ jours en jouir , puisqu'il leur a donné
„ un desir continuel , qui n'est que mo-
„ mentané dans les bêtes , & ce desir est
„ une des plus grandes marques de la
„ sagesse & de la Providence divine „.
Elle a voulu former entre le mari & la
femme , entre deux créatures douées de rai-
son , un lien qui conservât toujours leur
union & leur tendresse réciproque , qui
servît à entretenir & à renouveler leur

amitié mutuelle. On voit bien que les Peres qui écrivoient sur le mariage , en parloient comme les aveugles des couleurs , & ne connoissoient gueres l'intérieur des ménages. Tout homme marié fait assez par expérience combien le desir dont Dieu a favorisé les hommes de rendre le devoir conjugal à leurs femmes dans tous les temps , est utile à la paix , au bonheur , & à la prospérité des familles. Je citerai encore ici Montaigne au sujet de ces contraintes , & de ces rigidités inutiles & pern^{ic}ieuses. Un Auteur qui raisonne toujours très-sensément , vaut bien , chez les véritables Philosophes un pere de l'Eglise (1). „ Hé ! pauvre homme , tu as „ assez d'incommodités nécessaires , sans „ les augmenter par ton invention , & es „ assez misérable de condition sans l'être „ par article : tu as des laideurs réelles „ & essentielles à suffisance , sans en forger d'imaginaires. Trouves-tu que tu sois „ trop à l'aise , si la moitié de ton aise „ ne te fâche ? Trouves-tu que tu aies „ rempli tous les offices nécessaires , à

(1) *Essais de Michel de Montaigne* , Liv. III. pag. III. Edit. de Londres,

„ quoi nature t'engage, & qu'elle soit
 „ oisive chez toi, si tu ne t'obliges à
 „ nouveaux offices? Tu ne crains point
 „ d'offenser ses loix universelles, indubi-
 „ tables, & te piques aux tiennes parti-
 „ sanes & fantastiques. Et d'autant plus
 „ qu'elles sont particulieres, incertaines
 „ & plus contredites, d'autant plus tu
 „ fais là ton effort. Les ordonnances po-
 „ sitives de ta Paroisse t'attachent, celles
 „ du monde ne te touchent point. Cours
 „ un peu par les exemples de cette consi-
 „ dération, ta vie en est toute „.

Les autres raisons, sage & savant Abu-
 kibak, sur lesquelles se fonde S. Am-
 broise, sont encore plus pitoyables que
 celles qu'il prétend tirer de l'exemple des
 animaux. Un enfant dans le ventre de sa
 mere, quelque saint qu'il doive être un
 jour, n'est pas souillé davantage par l'ac-
 complissement de l'acte vénérien, qu'il
 l'est par les aliments, ou par les autres
 choses qui peuvent entrer dans le corps
 de sa mere. Et depuis quand est-ce que
 Dieu a attribué quelque impureté à la
 semence humaine qui ne se trouve point
 dans le reste de la matiere? Du sang un

peu plus, ou un peu moins purifié, peut-il profaner un enfant qui ne vit & ne se nourrit que de la nourriture qui se forme dans l'estomac de celle qui le porte? Le raisonnement de S. Ambroise est celui d'un véritable déclamateur. Ce qu'il ajoute *sur la terre qui ne porte point, lorsqu'elle n'a pas le temps de se reposer*, est pitoyable. Quelle comparaison y a-t-il entre une chose inanimée & une animée, entre une substance insensible à toutes sortes de sensations & un être susceptible de desir? Si l'intention de S. Ambroise a été de dire que de même que la terre trop fatiguée devient stérile, de même un mari qui connoît sa femme lorsqu'elle est enceinte, la rend moins féconde, il s'est trompé étrangement? car tous les grands Médecins soutiennent le contraire, & il est certain que lorsque les femmes sont enceintes de cinq ou six mois, elles ont plus de desirs qu'auparavant. Or, c'est nuire considérablement à leur santé, que de s'opposer à ces desirs.

Les Peres n'entendoient gueres mieux la Médecine que la politique. Deux raisons essentielles doivent non-seulement permet-

tre aux maris , mais même les obliger de rendre à leurs femmes le devoir conjugal lorsqu'elles sont enceintes. La première , c'est la nécessité de contenter leurs desirs , auxquels on ne peut se refuser sans exposer également à des dangers éminents , & les meres & les enfants qu'elles portent. La seconde , c'est que la nature demande dans les grossesses pendant un certain temps l'accomplissement de l'acte vénérien. Il seroit inutile de dire que les femmes doivent ne point former les desirs que les Peres de l'Eglise condamnent ; car non-seulement elles ne sont pas maîtresses de ne pas les avoir , mais ces desirs sont des accidents attachés nécessairement à leur grossesse , & qui sont si naturels à leur état , qu'on juge qu'elles sont enceintes , parce qu'elles les ont ; c'est une des marques essentielles qu'Hippocrate prescrit (1) dans ses *Aphorismes*. Cardan remarque fort à propos (2) que l'état d'une femme en-

(1) Si mulieri menstruæ purgationes non prodeunt , neque horror , nequa febris succedit , & sibi fastidia accidunt , hanc prægnantem esse æstimato. *Hippoc. Aphorism. Lib. V. Aphorism. LXI.*

(2) Apparet igitur fastidium hoc cibi , quod Græci *Picam* vocant , & ab Hippocrate ut signum cainte

ceinte est celui d'une personne qui a malgré elle les envies les plus fortes , & quelquefois même les plus déraisonnables & les plus désordonnées. On voit des femmes manger avec une avidité étonnante des charbons , de la cendre , de la chair crue. Si elles ne contentoient point leurs envies , elles courroient risque de se blesser , & l'enfant qu'elles portent , pourroit se ressentir du chagrin qu'elles auroient de ne pouvoir se satisfaire. Ce ne sont point des Médecins ordinaires qui prétendent que les envies des meres sont souvent imprimées sur le corps de leurs enfants , presque tous les plus grands en conviennent. Fernel (1) , ce restaura-

commemoratam conceptionis , & experimentum id ita esse docet. Nam aliæ quidem ut conceperunt prorsus cibos omnes abominantur : aliæ vero carbones , calcem & carnes crudas appetunt. Ergo id contingit , quod in his quæ uterum gerunt , tria fiunt , quæ non in aliis , in quibus menses aliter retinentur. *Hieronim. Cardani Mediolanensis in septem Aphorismorum Hippocratis particulas Commentaria* , &c. pag. 178. Edit. in-folio Basileæ 1564.

(1) Si gravida eo cujus flagrat desiderio minime potiatur , infans illius signum geret. Veterum etiam litteris proditum est mulierem albam , prolem nigram genuisse , hoc duntaxat , quod fixis

rateur de la Médecine , est précis sur ce sujet. Mais enfin , quand il seroit vrai , (comme il n'est pas impossible qu'il le soit) que le fœtus seroit insensible aux mouvements de l'ame de la mere, il ne le seroit pas aux coups & aux mouvements auxquels il est exposé par le dérangement & la secousse qui se fait dans le corps d'une femme qui est agitée d'une passion violente. De quelque maniere qu'on pense donc sur les envies des femmes enceintes , il est toujours certain qu'il est très-dangereux pour le fruit qu'elles portent , qu'elles ne puissent pas les contenter.

Une femme , qui pendant sa grossesse souhaite l'accomplissement du mariage avec ardeur , & à qui l'on refuse ce devoir , devient mélancholique : sa passion s'irrite par l'obstacle qu'on y oppose ; il lui est impossible de vaincre un desir qui est une cause nécessaire de l'état où elle

oculis intentoque animo diu Æthiopis imaginem comprehendisset. Si pavo , dum ovis suis incubat , linteis albis circum tegatur , albos omnino pullos , non gemmantis coloris edet : quem admodum etiam gallina colore varios emittet , si varie picta ova foveat. *Joan. Fernelii Universa Medicina , &c. Physiologiæ Lib, VII. Cap. XII. pag. 335.*

se trouve. Peu à peu sa tristesse se change en chagrin, & ce chagrin à la première occasion devient une espèce de fureur, à laquelle on donne communément le nom de vapeur hystérique. Rien n'est si dangereux que ce mal pour une femme enceinte, causé ordinairement par la mélancholie ou la colere. Lazarus Riverius, un des plus illustres Médecins de Montpellier, rapporte dans les excellents Ouvrages qu'il a publiés, plusieurs exemples du danger où cette maladie expose les femmes enceintes. Parmi ces exemples, celui (1) d'une Dame appelée Daumelas, qui mourut dans le septieme mois de sa grossesse, d'un accès de vapeur qu'elle s'étoit causé par une colere, est des plus instructifs,

(1) Clarissima uxor Du Daumelas, Franciæ Quæstoris generalis, circa finem septimi graviditatis mensis, occasione quadam domesticâ in iram vehementissimam concitata est, a qua vomitum mane patiebatur cum dolore stomachi, & Histerica facta est. . . His postremis de causis noluit Ranchinus phlebotomiæ assentiri, sed decretum fuit rhab. in substantia exhibere ad unc. i. ut bilis illa per alvum sensim educeretur, quod factum fuit. Parum præstitit rhabarbarum, ægraque post quinque vel sex dies, abortum passa est. *Lazarii Riverii &c. Observationes medicæ & curationes insignes.* Edit. Hagæ Comitum, Centuria II. Observat. IX. pag. 106.

& prouve bien le danger qu'il y a de refuser de contenter la volonté d'une femme enceinte. Au reste, il est certain que rien ne procure plus les vapeurs hystériques que le chagrin qu'on ressent de ne pouvoir satisfaire ses desirs. On peut assurer hardiment qu'en établissant qu'il doit être défendu de rendre le devoir conjugal aux femmes enceintes, on les expose à toutes les passions qui causent cette dangereuse maladie. Parmi celles dont font mention les habiles Médecins, ils placent au premier rang le chagrin & la tristesse (1). Ce qu'il y a de plus triste pour les femmes, qui, dans leur grossesse, sont attaquées de vapeurs hystériques, c'est qu'on ne peut guere employer de remedes pour leur rendre la santé, qui ne soient contraires à l'état où elles sont,

(1) Somnus & vigiliæ etiam in mediocratis cancellos contineantur. nocent enim somnus & vigiliæ nimis protractæ, cum varias cumulent cruditates; animus fit hilaris, mœrores autem graves & animus meticulosus, consternatio ex inopinatis casibus, & si qui sunt similes affectus, hunc morbum facile inferre possint. *Johannis Dolæi, &c. Encyclopædia Medicinæ Theoretico-Practica, Lib. V. de Morbis Mulierum, pag. 629. Edit. Amstelod.*

& qui par leur violence (1) n'ébranlent la machine, & ne causent quelque dommage au fœtus, qui se ressent des mouvements que reçoit le corps de sa mere.

Je viens actuellement à l'autre raison, qui doit obliger les maris à rendre de temps en temps le devoir conjugal à leurs femmes pendant leur grossesse, du moins jusques vers la fin du septieme mois. Les femmes enceintes ont besoin de se purger de temps en temps de cette quantité d'humeurs que la suppression de leurs regles laisse croupir dans leur corps. Il est bien vrai que le fœtus absorbe en quelque maniere une partie de ces humeurs, la matiere menstruelle (2) servant à imbiber

(1) Si ergo foëminain paroxismo graviari constituta est, clamores, pilorum in pudendis, præcipue aurium vellicationes, ligaturas & frictiones dolorificos, commendant, præ omnibus tamen nostris observatione titillationes in plantis pedum paroxysm. discutiunt; sæpe etiam concurbitulas cum multa flamma suis & femoribus applicandas volunt. Naribus graveolentia & foetida, ut pote castor. Assa fætida, fumus ex pennis perdicum, unguibus, cornubus, &c. ut vapores illi maligni discutiantur, adhibenda volunt, in quem finem etiam arcani instar verrucas (quæ tibiis equorum adnascuntur) comburunt, fumumque naribus excipere instituunt. *Id. ibid.*

(2) Uterus in non gravidis, pugno facile com-

les parties qui l'enveloppent, & qui par un prodige de la Nature, grandissent & s'étendent à mesure qu'il devient plus grand & plus considérable; mais il reste encore une grande quantité d'humeurs qui sont augmentées par la conservation de la semence. Or, c'est rendre un service considérable à une femme enceinte, que de lui faire évacuer en quelque manière une partie de cette semence; & c'est n'avoir pas la moindre idée de la Médecine, que de se figurer qu'un coït modéré puisse nuire au *fœtus*, tandis qu'Hippocrate (1) conseille de purger les femmes

prehenderetur; at in gravidis in quantum fetus crescit, in tantum sese expandit uterus, & quidem dum ita se extendit (visu mirabile) corporis sui membranae non redduntur tenuiores, sed multo corpulentiores acquirunt crassitiem. Quod ideo contingit, quia in venis & arteriis suis, & etiam in reliquo substantiae suae, menstruosa materia, istic restagnante, imbibitur uterus. Ludovici Cardani Medicina Doctoris, &c. Manuductio per omnes Medicinae partes, seu Institutiones Medicinae, Lib. I. pag. 253. .

(1) Uterum gerentes mulieres medicamentis purgare convenit, si materia turget. quadrimestres & ad septimum mensem usque, sed eas minus. Juniores vero & seniores cavere oportet. *Hippocras, Aphorism. Lib. IV. Aphorism. I.*

enceintes depuis le troisieme jusqu'au septieme mois. Combien n'y a-t-il pas de différence entre le mouvement interne que cause une purgation , & celui que fait l'action du *coït*, sur-tout dans une femme ? Au reste , si Hyppocrate ne permet de purger les femmes que depuis le troisieme jusqu'au septieme mois , c'est par des raisons (1) qui n'ont rien de commun avec le prétendu empêchement de rendre le devoir conjugal , les liens par lesquels le *fœtus* est attaché , quelques nouveaux & quelques vieux qu'ils soient , ne peuvent jamais être endommagés par la simple éjaculation de la semence.

Il reste encore un prétexte aux Peres de l'Eglise , c'est de dire que dans l'action du coït la pression mutuelle des deux époux & le choc des ventres peut endom-

(1) Cur autem mensibus iis qui inter tertium & septimum medii sunt , uterum ferentes magis purgare conveniat , nulla alia est ratio , nisi quod hoc tempore ligamenta quibus fœtus utero connectitur , robustiora & crassiora sunt , adeoque non facile a medicamento purgantis commotione rumpuntur , quemadmodum in commentariis suis Galenus fœtus docet. *Comment. in Hippocrat. Aphorism.* per Leonharl. Fuchsum , pag. 137.

296 LETTRES CABALISTIQUES ,
 manger le *fœtus*. Le Cardinal Damien (1)
 a attribué à cela la plûpart des avorte-
 ments ; mais il est aisé d'éviter un pa-
 reil inconvénient , & sans entrer dans une
 matiere qui ne peut être traitée avec trop
 de retenue , & qui par elle-même engage
 nécessairement à des discours difficiles à
 accommoder avec la délicatesse du langage
 François , tous les gens mariés connois-
 sent bien eux-mêmes qu'il leur est facile

(1) Vide , ô homo ! canem si caniculam post-
 quam concepit , aggreditur ; aspice buculam , vel
 certe equam , si post conceptum a suis maribus
 insectantur : ignorant quippe coeundi libidinem ,
 cum deesse , sibi gignendi conspiciunt facultatem.
 Cum ergo tauri , canes , & cætera bestiarum ge-
 nera sætibus suis reverentiam præbeant , soli ho-
 mines , quorum Doctor de Virgine natus est , ut
 vota suæ libidinis expleant parvulos suos , qui ad
 Dei formantur imaginem , necantes , obterere non
 formidant. Hinc est quod nonnullæ mulieres ante
 pariendi tempus abortiunt , aut certe mutilata vel
 læsa eorundem parvulorum tenera adhuc mem-
 bella reperiunt , & hoc modo dum ad libidinis fe-
 runtur incentiva præcípites , ante parricides sunt
 quam parentes ; & quod valde periculosum est
 dum hæc vitio naturæ peccantis adscribunt , sese
 tam flagitiosi reatus obnoxios non agnoscunt. Ve-
 rum tamen & hoc aliquando non ignorant , sed
 dum lucrantur ignorantiam populi , dissimulant hoc
 Sacerdotibus confiteri. *Pet. Damian. Epist. IV.
 ad Alexandrum secundum.*

d'éviter cet inconvénient , & les moyens qu'ils peuvent prendre , leur sont permis non-seulement par les loix de la nature & de la raison , mais par les regles des plus habiles gens qui ont écrit sur les devoirs du mariage.

Il te sera difficile à présent de juger du peu de solidité de l'explication que donne S. Jérôme , d'un des plus beaux & des plus sages préceptes de S. Paul. Ce grand Apôtre écrit aux Theſſaliens , *que chacun de vous sache posséder le vase de son corps saintement & honnêtement , & non pas en vous abandonnant au mal de la concupiscence comme les Payens qui ne connoissent pas Dieu.* S. Jérôme prétend (1) que le sens qu'il

(1) Noverit unusquisque possidere vas suum in sanctitate & pudicitia. Præcipitur ergo viris ut non solum in alienis mulieribus , sed in suis quoque quibus videntur lege conjuncti. Scriptura dicente , *Crescite & multiplicamini , & replete terram* , certa concubitus noriat tempora , quando coeundum , quando ab uxoribus abstinendum sit , quod quidem & Apostolus & Ecclesiastes sonant , tempus amplexandi , tempus fieri longe ab amplexibus. Caveat ergo uxor ne forte victa desiderio coeundi , illiciti virum , & maritus ne vim faciat uxori , putans omni tempore subjectam sibi esse debere conjugii voluptatem. Unde & Paulus ut noverit , inquit , unusquisque possidere vas

N 5

faut donner aux paroles de l'Apôtre, c'est l'obligation où sont les personnes mariées de vivre en continence avec leurs femmes dès qu'elles ont conçu. Il avertit les uns & les autres d'éviter soigneusement de se rendre en pareil cas le devoir du mariage, & recommande aux femmes de ne rien demander à leurs maris, & aux maris de ne rien donner à leurs femmes. On sent d'abord combien l'explication de S. Jérôme est forcée & éloignée du véritable sens des paroles de l'Apôtre, qui se présente naturellement à l'esprit; il n'est rien de si aisé que de l'entendre. S. Paul ordonne aux gens mariés de posséder saintement le vase de leur corps, & de ne point s'abandonner à la concupiscence comme les Payens, c'est-à-dire qu'il prescrit aux Chrétiens de ne point se souiller par l'adultère & par la fornication comme les gentils, mais de conserver au saint lien du mariage le respect & l'attachement qui lui est dû. Le verset qui précède celui qu'interprète si mal S. Jérôme, met dans tout

*sum in sanctificatione & pudicitia. Hieronim.
Comment. Epist. Ephes. Lib. III, Cap. III.*

son jour la pensée de S. Paul. » La vocation de Dieu, dit cet Apôtre (1), » par laquelle vous êtes sanctifiés, veut » que vous vous absteniez de la fornication & du concubinage. Qu'un chacun » de vous possède donc saintement le vase » de son corps, &c. » Rien n'est si clair que ce passage; mais S. Jérôme vouloit autoriser son opinion absurde & chimérique; il tordeoit un passage de l'Ecriture, & le faisoit servir à appuyer un sentiment auquel S. Paul n'avoit jamais pensé. Je remarquerai au reste que la traduction de S. Jérôme dans cet endroit, n'est rien moins qu'exacte & littérale. Celle de Théodore de Beze, quant à ce passage, l'est infiniment plus; car il y a proprement dans le Grec, *que chacun possède le vase de son corps saintement & honnêtement, & non point avec la maladie de la cupidité, comme les Payens qui ne connoissent pas Dieu*, ce qui exprime beaucoup mieux les desirs de l'adultère & de la fornication, que les

(1) Ut sciat unusquisque vestrum vas suum possidere in sanctificatione & honore, non in passionis desiderii, sicut Gentes quæ ignorant Deum. *Epistolæ L. Thessal. C. IV.*

306 LETTRES CABALISTIQUES ,
 termes dont se sert S. Jérôme. » Que cha-
 » cun , dit ce Pere (1), possède sainte-
 » ment & honnêtement le vase de son
 » corps , & non point en suivant les
 » mouvements de la concupiscence ».
 Ces dernières paroles rendent mal le sens
 du précepte de l'Apôtre , & font louche
 la pensée la plus claire , parce qu'on peut
 entendre cette concupiscence innocente ,
 dont le mariage fait un saint usage. Mais
 c'étoit justement ce que vouloit défendre
 S. Jérôme : il se pourroit bien que par la

(1) » Voici les trois versets dont il s'agit. Il
 » est aisé de voir combien l'explication de S. Jé-
 » rôme est fautive , & éloignée du véritable sens
 » de l'Apôtre ; il ne faut pour cela que s'avoir
 » lire : »

Τοῦτο γὰρ ἐστὶ θείλημα τοῦ Θεοῦ, ὁ ἀγιασ-
 μὸς ὑμῶν, ἀπέχισθαι ὑμᾶς ἀπὸ τῆς
 πορείας.

Εἰδέναι ἔκαστον ὑμῶν τὸ ἑαυτοῦ σκεῦος κλᾶ-
 σθαι ἐν ὑγιασμῷ καὶ τιμῇ.

Μὴ ἐν πάθῳ ἐπιθυμίας, καθάπερ καὶ τὰ
 ἑθνή τὰ μὴ εἰδότες τὸν Θεόν.

Nam hæc est voluntas Dei , nempe sanctifica-
 tio vestra , id est ut abstineatis à fornicatione : &
 sciat vestrum unusquisque suum vas possidere cum
 sanctificatione & honore : non cum morbo cupi-
 ditatis , sicut Gentes quæ non noverunt Deum ,

même raison qu'il a mal expliqué ce passage, il l'eût mal traduit. Tu entends le Grec, sage & savant & Abukibak, consultes le texte original, & tu trouveras que j'ai raison de donner la préférence à la traduction de Beze sur celle de S. Jérôme quant à cet endroit ; car je n'entre point ici dans aucune discussion sur le mérite des différentes traductions des Ecritures.

S. Augustin a été un peu plus modéré que les Peres qui l'avoient précédé, sur les devoirs du mariage. Il n'ose pas dire nettement, comme S. Jérôme, qu'un mari peche lorsqu'il rend le devoir à sa femme si elle est enceinte ; mais il établit indirectement (1) ce qu'il n'ose avancer sans retour.

(1) Qui uxoris carnem amplius appetit quam præscrivit limes, ille liberorum procreandorum causa, contra ipsas tabulas facit, quibus eam duxit uxorem, recitantur tabulæ, & recitantur in conspectu omnium attestantium, & recitantur liberorum procreandorum causâ, & vocantur tabulæ matrimoniales; nisi ad hoc dentur, ad hoc accipiantur uxores. Quis sana fronte det filiam suam libidini alienæ; sed ut non erubescant, parentes cum dant, recitantur tabulæ, ut sint soceri, non lenones. Quid ergo de tabulis recitantur? liberorum procreandorum causâ, *August. Serm. LXIII. de Diversis, Cap. XIII.*

Ces idées sur le mariage , si contraires au repos des familles , si opposées au bonheur des humains , si peu utiles à la gloire de Dieu , si propres à jeter les gens les plus sensés dans une espèce de fanatisme , avoient été peu à peu abandonnées. Plusieurs Savants , parmi lesquels on trouvoit même de grands Théologiens Catholiques , les avoient fortement réfutées : on croyoit qu'elles seroient entièrement décréditées ; mais les Jansénistes ont tâché de les remettre à la mode. Cela est bien digne des protecteurs , que dis-je des protecteurs , des Auteurs du plus ridicule fanatisme qu'il y ait jamais eu en Europe. Ce que les Jansénistes ont enfin exécuté depuis dix ou douze ans , montre assez que leurs ennemis n'avoient pas tort de les donner pour des gens qui avoient de la disposition à devenir enthousiastes ; ce qu'on avoit prédit n'est que trop arrivé : après les folies journalières que l'on voit faire aux Jansénistes , peut-on s'étonner qu'ils aient eu des idées bizarres sur le mariage , & qu'ils aient tâché de renouveler les visions chimériques de quelques Théologiens anciens ? Ho ! le grand homme que Zénon ! Il doit être

au gré de ces zélés dévots modernes (1). Ce Philosophe ne connut qu'une seule fois en sa vie une femme, *encore*, dit Montaigne après Diogene Laerce, *ce fut par civilité, pour ne sembler trop obstinément dédaigner le Sexe*. Je suis persuadé que si Nicole avoit vécu du temps de Zénon, il l'eût dissuadé d'une pareille civilité. Ce fameux Janséniste prétendoit (2) *qu'encore que le mariage fasse un bon usage de la concupiscence, elle est néanmoins en soi toujours mauvaise & déréglée*. Quel pitoyable raisonnement! Aussi voit-on que les disciples de ceux qui l'ont fait, sont les danseurs de S. Medard, & les principaux Convulsionnaires; cela est dans l'ordre.

Je te salue, sage & savant Abukibak.

(1) Semel fere aut his usus est ancillula quadam, ne sexum odisse videretur. *Diogen. Laert. de Vit. & Dogmat. clar. Philosoph. Lib. VII Segm. 63.*

(2) *Essai de Morale, Tom. III. Traité de la Comédie, Chap. III. pag. 206.*





L E T T R E C L X I.

Ben Kiber , *au sage & savant* Abukibak.

IL étoit naturel , sage & savant Abukibak , que les peres de l'Eglise , étant si peu favorables aux premieres nôces , le fussent encore moins aux secondes ; aussi ont-ils dit à ce sujet les choses les plus étonnantes & les plus pernicieuses au bien de la Société. Si quelque Théologien moderne soutenoit aujourd'hui de pareilles erreurs , les Juges civils & les Souverains le puniroient sévèrement ; les Ecclésiastiques mêmes , j'entends les Ecclésiastiques véritablement savants , condamneroient eux-mêmes ces opinions , comme S. Augustin les condamna autrefois , ainsi que nous verrons bientôt.

S. Irenée traite la Samaritaine de fornicatrice , pour avoir eu plusieurs maris.
 Le Seigneur , dit-il (1) , voulut bien par-

(1) *Miserente Domino Samaritanæ illi prævaricatorici , quæ in uno viro non mansit , sed fornicata est in multis nuptiis. Iren. Lib. III, Cap. 19,*

„ donner à la Samaritaine, qui avoit pé-
 „ ché, & s'étoit rendue coupable du crime
 „ de fornication, pour n'avoir pas resté
 „ veuve après la mort de son mari, & en
 „ avoir épousé plusieurs autres „. C'est là
 s'exprimer en termes nets & clairs sur l'i-
 dée qu'on a des secondes nûces. Selon S.
 Clément d'Alexandrie (1), un Chrétien n'a
 le pouvoir par la Loi que d'épouser une
 femme en premières nûces. Minutius Fe-
 lix (2) compare les secondes nûces à un
 adultere. S. Basile les appelle (3) une po-
 ligamie ou une fornication mitigée. S.
 Grégoire de Nazianze dit (4) „ que le pre-
 „ mier mariage est légitime; que le se-
 „ cond n'est accordé que par indulgence;
 „ que le troisieme est un crime, & que
 „ le quatrieme ne peut être contracté que
 „ par des pourceaux „. Voilà bien des sot-
 tises & des erreurs en peu de mots. Quant

(1) Clem. Stron. *lib. III. Cap. XI. p. 544.*

(2) *Alia sacra coronat univira, alia multivira,
& magna religione conquiratur quæ plura possit
adulteria numerare. Min. Fel. Octav. Cap. XXIV.*

(3) Basil. ad Amphiloeh. *Can. IV.*

(4) Greg. Naz. *Orat. XXXI. pag. 501. tom. I.
Ed. Bolon.*

306 LETTRES CABALISTIQUES ,
à S. Jérôme (1), il ne regarde les secondes nœces que comme un mal permis , & toléré pour en éviter un plus grand. » L'A-
» pâtre , dit-il , n'accorde aux veuves un
» second mari , un troisieme si elles veu-
» lent , & même un vingtieme que pour
» leur enseigner que cette permission leur
» est moins accordée pour qu'elles preu-
» nent des maris , que pour qu'elles évi-
» tent des adulteres , ».

Pour réfuter ces idées folles & ridicu-
les de presque tous les anciens Peres sur
les secondes nœces , il n'est pas besoin de
recourir aux raisons que fournissent en
abondance le bien public (2), la tranqui-

(1) Ita secundum indulgens (Apostolus) mari-
tum , ut & tertium , si liberet ; etiam vicesimum ,
ut scirent sibi non tam viros datos , quam adul-
teros amputatos. *Hier. ad Salvin. de servand.*
Viduit. pag. 77. Tom. I. Ed. Basil. 1537. Dans
un autre endroit ce pere s'exprime encore plus for-
tement ; il veut qu'on pese à la même balance la
fornication & l'adultere , comme deux choses éga-
lement permises. Non damno digamos , imo nec
trigamos , & si dici potest , octogamos. Plus aliquid
inferam , etiam scortatorem recipio pœnitentem.
Quidquid æqualiter licet , æquali lance penan-
dum est. Hier. contra Jovinian. Lib. pag. 29. Tom. II.

(2) « Les Législateurs Payens ont raisonné bien
plus sensément sur le mariage que plusieurs Peres
de l'Eglise. Solon avoit aboli l'usage des dots pour

lité des particuliers , les situations des familles , la prospérité & la conservation des Etats qui en dépendent , tout ce qui peut en multiplier le peuple par des voies également honnêtes & nécessaires ; il ne faut , dis-je , pour réfuter ces idées si peu justes , avoir recours à aucune de ces raisons qui sont si fortes , & qui se présen-

rendre les mariages plus aisés & plus fréquents. Il ordonnoit aussi qu'un mari rendit tous les mois un certain nombre de fois le devoir conjugal à sa femme , cela étant nécessaire pour entretenir l'union entre les époux & la paix dans les familles. Plutarque nous apprend les sages loix que ce Législateur établit à ce sujet. Solon veut , dit-il , qu'un mari soit tenu de voir sa femme au moins trois fois le mois ; car quoiqu'il n'en vienne point d'enfants , c'est toujours un honneur qu'il rend à la chasteté de sa femme, & cette marque d'amour qu'il lui donne , éteint beaucoup de sujets de querelles & de mécontentemens qui arrivent tous les jours , & empêche que ces différends ne produisent enfin la haine , & n'aliénent entièrement les esprits.

Il abolit les dots des autres mariages , & ordonna que les mariées ne porteroient à leurs maris que trois robes , & quelques meubles de peu de valeur ; car il ne vouloit pas que le mariage devînt un commerce & un trafic pour le gain , mais qu'il fût toujours regardé comme une Société honorable pour avoir des enfants , pour vivre agréablement & avec douceur , & pour se témoigner une amitié réciproque. Plutarque , *Vie de Solon , de la Trad. de Dacier.*

tent naturellement à l'esprit , il suffit de répondre ce qu'a dit S. Augustin à ceux qui ont condamné les secondes nœces ; car c'est peut-être le seul des anciens Peres qui ait raisonné sensément sur cet article , & il prouve dans deux mots & d'une manière invincible que ceux qui considerent les secondes nœces comme un *moindre mal* , ne peuvent s'empêcher de disconvenir qu'ils les regardent comme mauvaises de leur nature ; ce qui est absurde & également opposé à la loi naturelle & à la Religion (1). » Nous ne saurions , » dit ce Pere , appeller un bien ce qui » n'est bien qu'en égard à la fornication. » Il faut au contraire qu'il y ait deux » maux , dont l'un à la vérité est plus » mauvais que l'autre ; car si un plus » grand mal rendoit une chose bonne , » & changeoit sa nature , la fornication » deviendrait un bien ; parce que l'adultere est plus mauvais , & l'adultere à

(1) Quod non sic dicimus bonum , ut in fornicationis comparatione sit bonum , alioquin duo mala erunt , quorum alterum pejus : aut bonum erit & fornicatio , quia est pejus adulterium , ... & bonum adulterium ; quia est pejus incestus , &c. *August. de bono Conjug. Cap. VIII. §. 8.*

» son tour pourroit devenir un bien ,
 » parce qu'il est moins criminel que l'in-
 » ceste „. Le raisonnement de S. Augustin
 est aussi fort & aussi évident qu'une dé-
 monstration Géométrique ; ou il faut con-
 venir que les secondes nôces ne sont point
 un *moindre mal* ; ou il faut avouer qu'elles
 sont mauvaises de leur nature , & donner
 à tête baissée dans une erreur condamnée
 par les Apôtres , & dans la suite du temps
 par plusieurs Conciles.

Entreprendre de justifier ce que beau-
 coup de Peres de l'Eglise ont dit au sujet
 du premier & du second mariage , c'est
 vouloir tenter de blanchir un maure. Pour-
 quoi ne point avouer une chose qu'il est
 impossible de nier ? C'est cette fureur qu'on
 a de vouloir déguiser certaines erreurs
 grossieres qu'ont soutenues les anciens
 Théologiens , qui leur a nui considérable-
 ment dans ces derniers temps. S'il avoit
 été permis de condamner dans les Peres
 ce qu'on y trouvoit de répréhensible , sans
 être traité d'homme téméraire , & sans
 être insulté cruellement par leurs adora-
 teurs , on auroit parlé d'eux comme on
 parle aujourd'hui des Bossuet , des Bellar-

510 LETTRES CABALISTIQUES ,
min , des du Perron. Quoiqu'on les critique sur bien des articles , on rend cependant justice à leur mérite. L'on ne fauroit nier que les Peres n'en aient eu beaucoup ; mais la contrainte & le joug sous lequel on vouloit réduire ceux qui trouvoient certaines choses à reprendre dans les Ecrits de ces anciens Théologiens , a révolté les esprits & leur a fait pousser leur critique beaucoup plus loin qu'ils n'auroient fait. Les Peres y ont perdu , & peut-être auroient-ils plus de partisans qu'ils n'en ont aujourd'hui , si l'on n'avoit pas voulu les ériger en Oracles.

Ce qu'il y a de fâcheux pour les Peres , c'est qu'ils ont eu des Adversaires , ou si l'on aime mieux , des critiques dangereux dans toutes les différentes Communions , même dans la Romaine & dans la Grecque. Photius en a maltraité plusieurs ; le savant Patriarche qui fait encore aujourd'hui l'admiration de tous les Savants , a reproché à S. Irenée (1) *d'avoir corrompu & falsifié par des raisonnements également vagues & peu solides , la vérité & la pu-*

(1) Phot. Cod. CXX. pag. 301. Edit. Rothom.
1653.

veté des dogmes de l'Eglise. Bellarmin n'a guere épargné Origene & Tertullien. Monsieur du Pin (1) a parlé si peu avantageu-

(1) Vous serez sans doute surpris que M. du Pin ait osé s'expliquer aussi librement sur le compte de S. Cyrille, la force de la vérité l'a emporté malgré lui. Cela est si vrai qu'il a tâché de détruire ce qu'il avoit établi d'une manière si précise & si convaincante; mais on voit bien à la façon dont il s'y prend pour réfuter les reproches qu'il avoit d'abord faits à S. Cyrille, que le cœur parloit lorsqu'il condamnoit ce Pere, & que l'esprit seul a travaillé à sa justification. Car malgré les efforts qu'il a faits pour l'excuser, & les précautions qu'il a prises pour ne rien dire que le caractère d'Historien impartial ne dût justifier, les partisans outrés des anciens Docteurs se sont soulevés contre lui, & il a été obligé de se rétracter des vérités qu'il avoit eu assez de force pour produire au grand jour. S. Cyrille & les adhérents ont trouvé des protecteurs non seulement parmi les Docteurs & les Jésuites, mais encore chez les principaux Magistrats du Royaume. M. l'Avocat-général de Lamoignon demanda la suppression du Livre de M. du Pin: la Cour rendit un arrêt conforme à sa réquisition; de sorte qu'il a été décidé près de douze cents ans après S. Cyrille, par le Parlement de Paris, que ce Saint avoit parfaitement bien fait de faire chasser à coup de pierre les Evêques d'Orient, & qu'il n'avoit dérogé, ni à la douceur, ni à la décence de son caractère, en faisant mettre à la tête de la sentence qui fut signifiée à son antagoniste: *A Nestorius, nouveau Judas.* Heureusement cet arrêt n'a point été enregistré au Greffe du Parnasse, & les gens de Lettres ont la liberté de ne pas regarder comme un compliment fort poli, l'apostrophe de *nouveau*.

312 LETTRES CABALISTIQUES ;
 fement de S. Cyrille , que les Partisans de
 ce Pere , ou plutôt les aveugles adorateurs
 des plus grandes fautes des Théologiens
 anciens , lui firent une affaire dans laquelle
 ils intéressèrent les Magistrats. Le Pere
 Hardouin a été plus loin qu'aucun Cri-
 tique Protestant. Il a bien laissé en arriere
 les Daillé , les Bayle , les le Clerc , les
 Kemnitius , les Barbeirac , puisqu'il a pré-
 tendu que presque tous les Ouvrages des
 Peres avoient été composés par des impos-
 teurs qui avoient voulu détruire la Reli-
 gion. Ce sentiment est celui d'un fou ,
 j'en conviens ; mais pourquoi ne pas s'en
 tenir à celui de S. Augustin qui fut réel-
 lement un grand génie & très-savant ? Il
 a établi clairement & précisément dans ses
 Ouvrages , qu'il n'y a que (1) l'Ecriture
 Sainte qui doive être l'objet de notre foi ,
 & qui demande une soumission aveugle ?

Judas , ni comme une conduite fort pieuse de faire
 lapider les personnes qu'on n'aime pas. *Mém. Se-
 crets de la Rép. des Lettres , Lettre III. pag 526.
 27. 28.*

(1) Noli meis litteris quasi canonicis scripturis
 inservire, sed in illis , & quoa non credebas , cum
 inveneris incunctanter crede, in istis autem quod
 certum non habebas , nisi certum intellexeris, noli
 firmum tenere , *August. Dist. IX. Cap. III.*

Pourquoi

Pourquoi vouloir accorder cette soumission aux Ouvrages des Peres , & à ceux de S. Augustin , lorsqu'il nous avertit lui-même (1) , que dans ses Ecrits , ainsi que dans ceux des Peres qui l'ont précédé , il y a une infinité de choses qui peuvent être reprises & condamnées sans témérité ? Avec raison , n'est-il pas plaisant , sage & savant Abukibak , qu'on veuille donner pour infailibles des gens qui nous avertissent eux-mêmes qu'ils sont très-fautifs ? C'est en vain qu'on prétend rejeter leur aveu sur leur modestie , & qu'on exalte leur sainteté ; car le même S. Augustin nous recommande de n'avoir aucun égard à cette sainteté pour déterminer notre croyance , & nous avertit qu'on n'est point obligé de déférer absolument à l'autorité des Peres de l'Eglise (2) , quelques pieux

(1) *Negare non possum , nec debeo , sicut in ipsis Majoribus , ita multa esse in tam multis Opusculis meis , quæ possint justo judicio , & nulla temeritate damnari. Id. Cap. IV.*

(2) *Allos autem ita lego ut quantalibet sanctitate doctrinaque polleant , non ideo verum putem , quia ipsi ita senserunt , sed quia mihi præ alios Auctores , vel canonicas , vel probabiles rationes , quod à vero non abhorreat , persuadere potuerunt. Id. Cap. V.*

Tome VI.

G

& quelques savants qu'ils aient été. Il fait mention lui-même des Ecrits d'Agrippin, Evêque de Carthage, de ceux de S. Cyprien, de ceux de S. Hilaire, & dit formellement (1) qu'il est très-permis de s'éloigner de leurs opinions, lorsqu'on juge qu'elles sont fausses. Que peut dire de plus le plus hardi Critique, que ce que dit S. Augustin :

En vérité, sage & savant Abukibak, on ne peut qu'être étonné lorsqu'on considère avec quel entêtement les hommes soutiennent les sentiments les plus opposés à ceux des gens qu'ils regardent comme infaillibles, & quelle peine ils se donnent pour trouver des sophismes qui puissent excuser le peu d'uniformité qu'il

(2) *Noli frater contra divina tam multa, tam clara, tam indubitata testimonia colligere velle calumnias ex Episcoporum scriptis, sive nostrorum, sicut Hilarii, sive [antequam pars Donati separaretur] ipsius unitatis sicut Cypriani & Agrippini. Primo quia hoc genus litterarum ab auctoritate Canonis distinguendum est. Non enim sic leguntur tanquam ita ex iis testimonium proferatur, ut contra sentire non liceat, sic ubi forte aliter sapuerint, quam veritas postulat. In eo quippe numero sumus, ut non dedignemur etiam nobis dictum ab Apostolo accipere, & si quid aliter sapitis, id quoque Deus vobis revelabit, Id. Cap. IX.*

y a dans leur croyance. Un Pere a dit précisément le contraire de l'autre ; cependant on doit les regarder tous les deux comme des Oracles , & comme les fidelles interpretes de la vérité : quelle folie !

Je te salue,



L E T T R E C L X I I .

Ben Kiber , *au sage & savant* Abukibak.

L E S jugements , sage & savant Abukibak , que portent quelquefois les savants d'une Nation sur ceux d'une autre , sont aussi faux qu'injustes & injurieux. L'amour de la patrie , j'entends cet amour aveugle qui fait voir toutes les choses , ou mauvaises , ou médiocres dans les pays étrangers , égare plusieurs gens de Lettres ; on voit même des Philosophes , qui sur ce qui regarde le préjugé national , deviennent peuple , & pensent ainsi que le vulgaire. Il est étonnant que des gens qui font profession de chercher la vérité , l'évitent & la fuyent dès qu'il s'agit de

louer leurs voisins ou de blâmer leurs compatriotes. Ce n'est pas à des personnes aussi partiales qu'on doit confier le soin d'éclairer les hommes ; ils ne peuvent que les égarer , & il leur est impossible de jamais les instruire. Il y a quelques autres savants , qui moins prévenus , font par ignorance ce que les autres font par amour propre. Quoiqu'ils soient plus excusables , cependant on ne sauroit le leur pardonner , parce qu'ils devroient avoir plus d'attention à s'instruire des matieres qu'ils traitent , & qu'ils ne devroient parler des Ouvrages d'une Nation étrangere , qu'après les avoir mûrement examinés , & s'être precautionnés non-seulement contre les préjugés , mais encore contre tout ce qui peut les jeter dans l'erreur.

Les gens de Lettres , & sur-tout ceux qui publient des Livres , sont responsables des fautes qu'ils font commettre à ceux qui les suivent ; sans eux , ils n'eussent point erré. Un homme qui veut s'ériger en pédagogue du genre humain , doit répondre à ce genre humain de la justesse de ses leçons : si elles sont trompeuses , si elles déguisent la vérité , si elles tendent à

diminuer le prix de la vertu , à flétrir la réputation des gens de mérite , il est juste de les mépriser & de les considérer comme aussi indignes d'être approuvées , que les Ecrits insensés & fanatiques des Journalistes de Trévoux.

Quelques dangereux que soient dans la République des Lettres les Ecrivains qui ne travaillent que dans le dessein de décrier tout ce qu'il y a de meilleur & de plus estimable , leur nombre est cependant très-considérable dans tous les pays. Combien d'Auteurs n'y a-t-il pas en Europe de ce caractère ? Car sans parler des Jésuites , toujours attachés à blâmer sans réserve & sans raison , tout ce qui vient de leurs ennemis ; sans faire ici mention de l'Abbé des Fontaines , convaincu tant de fois aux yeux du Public , de mauvaise foi , d'imposture , de falsification ; sans m'arrêter à plusieurs petits Ecrivains , imitateurs de cet Abbé , ne pourrois-je pas nommer ici une foule d'Auteurs , Italiens , François , Anglois , Hollandois , Allemands , dont les Ouvrages n'ont été composés que pour noircir , s'il étoit possible , les plus sublimes & les plus utiles productions de l'esprit

318 LETTRES CABALISTIQUES ,
humain ? Combien de misérables rapsodies
n'a-t-on pas publiées contre Bayle , Locke ,
Leibnitz , Wolf ? Ce qu'il y a de plus ex-
traordinaire & de plus indigne , c'est que
la plûpart de ceux qui ont écrit contre ces
grands hommes , n'avoient uniquement
d'autre but que de flétrir , s'il étoit possi-
ble , leur réputation , & agissoient unique-
ment par haine , ou par un préjugé & un
amour propre , qui n'étoient ni plus rai-
sonnables , ni moins criminels.

On ne doit point se flatter , sage & sa-
vant Abukibak , de voir bannir de la répu-
blique des Lettres la pernicieuse coutume
d'attaquer sans respect & sans sujet les
plus grands Auteurs. Tandis qu'il y aura
des hommes , il y aura des Ecrivains qui
se livreront à leurs passions , & par con-
séquent qui condamneront les meilleurs
Ouvrages , parce qu'ils seront faits par des
gens qu'ils n'aimeront point , ou par des
Auteurs d'une Nation contre laquelle ils
auront conçu dès l'enfance quelque pré-
jugé défavantageux , ou parce qu'ils ne se
donneront pas le temps d'approfondir les
choses qu'ils blâmeront dans ces Ouvra-
ges. Je suis assuré , sage & savant Abu-

kibak , que cestrois défauts sont les principales , & presque les uniques sources d'où découlent toutes les mauvaises critiques dont le monde est inondé aujourd'hui ; & quoique la haine particuliere , que plusieurs Ecrivains ont les uns contre les autres , semble avoir beaucoup plus de part à tous les jugemens injustes qu'on lit tous les jours dans tant de Livres ; cependant si l'on examine les choses attentivement , on verra que le préjugé national & le défaut de connoissance des matieres qu'on traite , n'influent pas moins sur les critiques mal fondées. Si les gens de Lettres vindicatifs , orgueilleux , sont emportés par la haine , les pacifiques le sont par l'amour mal entendu de leur patrie , & les paresseux & les étourdis , par leur nonchalance & par leur peu d'attention. Or , je crois que le nombre de tous ces derniers est aussi grand que celui des premiers ; on voit même des gens sensés & véritablement savants , qui ne peuvent se défendre du préjugé national ; au lieu qu'il n'y a guere que des Auteurs mediocres qui se livrent totalement à la haine.

Il m'est tombé dans les mains il y a quelques jours un Ouvrage d'un Professeur Allemand. On voit qu'il a du savoir & du mérite ; mais dans bien des endroits il juge en homme , ou prévenu , ou ignorant de ce qui concerne la Littérature Espagnole , & la Poésie Françoisé. Voici quelques remarques critiques que j'ai faites sur cet Ouvrage. Le Professeur dit *que les Espagnols (1) ne sont point doués d'un génie heureux ; qu'ils n'apprennent les sciences qu'avec beaucoup de peine & de difficulté , & que rarement ils font des Ouvrages qui passent à la postérité , & qui soient connus des étrangers , attendu les défauts de leur Langue.* Il y a dans ce jugement une grande ignorance du caractère des Espagnols , ou bien une grande prévention contre les mêmes Espagnols. Il est vrai qu'ils sont paresseux , fainéants , & qu'en général ils s'appliquent moins à l'étude que plusieurs autres Na-

(1) Hispani enim nec felices ingenio , nec felicitate discunt , semi docti doctos se censent , Sophistarum strophas impense amant , suos ingenii foetus ad posteritatem raro , rarius ad externos ob Linguae defectum producunt. *Jo. Justi non Einem Cottin-genfis.* Commentariolus Historico-Litterarius de Fatis Eruditionis apud potiores Orbis Gentes, &c. pag. 18. Magdebourg. 1735.

tions : mais ils ont le génie aisé , vif , pénétrant ; & lorsqu'ils veulent s'en servir , ils font aisément de grands progrès ; c'est ce que je prouverai bientôt en parlant des grands hommes que l'Espagne a produits. Quant à leur langue ; elle a une noblesse innée ; elle est riche & abondante ; tous ceux qui l'entendent en conviennent. Charles-Quint disoit que s'il avoit dû parler à Dieu , il se fût exprimé en Espagnol.

Ce que dit le Professeur du style Latin de tous les Auteurs Espagnols , n'est ni plus vrai ni plus équitable que ce qu'il dit de leur génie. Selon lui , la Langue Latine est inconnue (1) en Espagne ; on y a substitué un idiôme monstrueux ; composé également de mots Latins , Espagnols , Arabes , & c'est là le langage de toutes les Universités. Pour autoriser son sentiment , il rapporte l'exemple d'un Président du Conseil de guerre , qui dans une ou deux occasions s'expliqua en latin (2)

(1) *In Academiis quoque Hispanice magis quam Latine , Maurorum etiam vocibus non paucis intersparsis (nam quarta pars minium Hispanicæ linguæ merito est Arabica) loqui gaudent. Id. ib.*

(2) *Quam sermonis elegantiam bene expressit Vergas , Præses Senatus militaris , quando Aca-*

322 LETTRES CARALISTIQUES ,

d'une maniere barbare. On voit d'abord, sage & savant Abukibak, combien cet exemple est déplacé ; car la façon dont un militaire s'exprime , doit-elle décider du mérite & de la pureté du style des Auteurs de son pays ? Il est ridicule de soutenir une pareille absurdité. Pour juger de la maniere dont les Espagnols écrivent en Latin , il faut lire Mariana ; l'histoire de ce Jésuite est une preuve évidente qu'il se trouve en Espagne des gens qui ont écrit en Latin avec toute l'élégance possible. Bien des Savants de toutes les Nations ne font aucune difficulté de comparer Mariana à Tite-Live , à Tacite , &c. & à tout ce que Rome nous a donné de plus illustre.

A entendre parler notre Professeur Allemand, on croiroit que c'est depuis deux

demix Lovianensis Professoribus fascinus Hispanorum, qui Comitem Puranum litteris ibi operam novantem, per vim rapuerant, improbantibus & privilegia sua ingeminantibus, respondebat barbare: Non curamus vestros privilegios, & quum consilium caperetur de Iconomachia, hoc erat votum ejus: Hæretici fraxerunt Tempia, boni nihil faxerunt contra, ergo debent omnes patibulare. Ex quo, quanta fuerit barbaries, facile poterit judicari. id. pag. 29.

jours que les Espagnols commencent d'avoir quelque teinture (1) des Belles Lettres ; mais il est si mince , selon lui , que si l'on ajoute foi à ses discours , on regardera les Espagnols comme des Moscovistes. Il est honteux en vérité qu'un homme , qui se mêle de vouloir faire un Ouvrage sur le destin qu'ont eu les Sciences en Europe , & sur celui qu'elles y ont aujourd'hui , avance une pareille absurdité ; car il est certain que l'Espagne a produit de grands Ecrivains dans ces derniers siècles , dans toutes sortes de genres. Ils sont à la vérité en plus petit nombre que dans quelques autres pays ; mais il n'en est pas moins faux & moins ridicule de dire que les Sciences y étoient entièrement inconnues. Commençons par l'Histoire , nous trouverons d'abord trois Ecrivains de la

(1) Hispani tunc demum se studiis dedere , & in adsequenda honestarum artium scientia operam & industriam collocare cœperunt, quum ea, quæ Barbarorum impetu perculsa ac prostrata erant erigerentur ac in solido ponerentur, pristinam verò gloriam ac majestatem studia in Hispania propter incolarum superbiam & innatam eorum pigritiam, quæ inter omnes sunt satis perspectæ , receperunt nunquam , sed umbra modo & nomen de studiis eis est relictum. *Id, ibid. pag. 28.*

324 LETTRES CABALISTIQUES ,
premiere classe , le Jésuite Matiana , l'Au-
teur de l'*Histoire d'Arragon* , & celui de la
Conquête du Mexique , ouvrage traduit en
tant de Langues , & toujours plus admiré
des connoisseurs. Passons à la Poésie : le
Théâtre étoit encore dans toute l'Europe
plongé dans la Barbarie , lorsque Dom
Lopez de Vega avoit fait des Comédies
si belles & si conformes aux bons & an-
ciens modeles Grecs & Romains , que
Corneille auroit voulu donner deux de ses
plus belles pieces , pour avoir fait le *Men-*
teur de ce Poëte Espagnol. La *Diane* de
Monte-major , l'*Austriada* de Jean Ruffo ,
sont des Poëmes qui ont mérité l'estime
de toute l'Europe savante.

Les Romans & les livres d'Histoires ga-
lantes , ont été portés chez les Espagnols
au plus haut point. Quel est le mortel qui
sache lire , & qui ne connoisse les inimi-
tables Ouvrages de Michel de Cervantes ?
J'aimerois mieux avoir composé ses char-
mantes *Nouvelles* , que tous les Romans
qui se sont faits dans ce goût depuis vingt
ans. Quant au *Dom-Quichotte* de cet Au-
teur , c'est un chef-d'œuvre qui a fait au-
tant de bien au genre humain , soit par

le plaisir qu'il a causé aux Lecteurs , soit par le ridicule qu'il a donné à tous ces Livres de Chevalerie qui gâtoient l'esprit de la jeune Noblesse ; c'est un Livre , dis-je , qui a fait autant de bien , que les Ouvrages de tant de Théologiens , inspirant la discorde & la révolte , ont causé de maux à l'Europe. Les Espagnols ont eu aussi plusieurs Auteurs qui ont écrit fort sensément sur la politique & sur la morale. Les Ouvrages de Baltasar Gratiem ont été reçus chez toutes les Nations avec applaudissement. On peut voir si c'est avec raison que le Professeur Allemand prétend que les Belles-Lettres n'ont été connues que récemment en Espagne. Tous les Auteurs dont je viens de parler , ont vécu , les uns il y a plus de cent cinquante ans , les autres , il y a près d'un siècle.

Le reproche que le Professeur fait aux Espagnols d'avoir produit des *Théologiens superstitieux* (1) , est bien fondé ; il auroit même pu dire *fanatiques*. Les Casuistes & les Théologiens Espagnols ne sont pas seu-

(1) Sed ad propositum revertor , recensens paucis studia Hispanorum altiora , in quibus tamen ubique deprehenditur defectus , in Theologia quæ

326 LETTRES CABALISTIQUES ,
lement la honte de leurs compatriotes ,
mais encore celle de tout le genre humain.
Il est mortifiant pour quiconque pense
sensément , qu'il se soit trouvé des hommes
aussi fous & aussi visionnaires que ces Ecri-
vains ; mais dans quel pays ne se trouve-
t-il pas des Théologiens superstitieux ? Est-
ce en Allemagne ? Le grand Luther lui-
même se persuadoit , & vouloit persuader
aux autres qu'il avoit eu une vive dispute
avec (1) le Diable. Est-ce là une conduite
bien exempte de superstition ? Il faut con-

omnium præstantissima est facultas , Hispani sunt
superstitiosi. Plane enim vivunt Hispani ex
opinionem tantum , imaginando & fingendo num-
quam futura , credendo quæ finxerint , prosequendo
quæ crediderint. *Id.* pag. 29.

(1) “ Voyez ci-dessous la Lettre adressée au
Professeur Weisman. Le passage des *Œuvres de*
Luther , où se trouve le récit de cette dispute , y
est rapporté. Si l'on vouloit examiner à la rigueur
les actions & les Ecrits des Théologiens les plus
célebres , on connoîtroit évidemment que la su-
perstition , par un malheur étonnant , est presque
toujours la compagne fidelle de la Théologie. N'est-
ce pas la superstition qui a suscité tant d'ennemis à
l'illustre Wolf , & qui a soulevé contre ce grand
homme les trois quarts des Théologiens Allemands ?
N'est-ce pas cette même superstition qui fait pro-
duire tous les jours tant de mauvais Ecrits contre
les plus illustres Savants , en France , en Angle-
terre & en Allemagne ? „

venir cependant que les Théologiens Espagnols sont sans contredit les plus visionnaires & les plus extravagants de tous les mortels.

Le Professeur traite encore plus mal les Philosophes Espagnols que les Théologiens ; ces derniers ne sont que *superstitieux* , mais les premiers sont *insensés* (1) & *ridicules*. Il est assez bien fondé dans cette critique ; il n'y a aucun Philosophe en Espagne , & il ne pourra jamais y en avoir , à cause de l'Inquisition qui ôte la liberté de penser. Or , la bonne Philosophie ne peut être fondée que sur la liberté de penser : si l'on détruit cette liberté , l'esprit reste & croupit dans l'esclavage où on le tient ; c'est donc à l'Inquisition qu'il faut attribuer le pitoyable état où est la Philosophie en Espagne , & non point au génie des Espagnols. S'il n'étoit permis de raisonner en France , en Allemagne & en Angleterre , qu'en risquant d'être brûlé tout vif , jamais Descartes , Gassendi , Locke , Leibnitz n'eussent écrit leurs Ouvrages. On trouve encore dans quelques autres pays des préjugés aussi contraires à

(1) Hispani in Philosophia ineptissimi. *Id. ibid.*

la bonne Philosophie que le sont les Inquisiteurs. Dans l'Allemagne , dans la France il y a certaines Universités , qui , peu contentes d'être attachées fermement à toutes les opinions d'Aristote , persécutent à outrance ceux qui cultivent la nouvelle Philosophie. Dans ces Universités forme-t-on de bons Philosophes ? Non sans doute ; ce sont cependant des François & des Allemands qui y étudient , & qui ailleurs auroient fait de grands progrès. Il en est de même des Espagnols. Qu'on cesse de les faire étudier sous les maîtres qui les instruisent , l'on verra qu'ils ne manquent point de génie , & qu'ils peuvent devenir aussi bons Philosophes que les autres Européens.

Le défaut que le Professeur reproche aux Historiens Espagnols , ne leur est pas plus ordinaire qu'à ceux des autres Nations. Il les taxe d'être trop prévenus (1) en faveur de leur Patrie ; mais quel est l'Historien ancien ou moderne à qui l'on n'ait pas fait le même reproche ? A peine entre mille Auteurs s'en trouve-t-il un qu'on

(1) *In Historia videntur esse jactatores , & à suis partibus stantes. Id. ibid.*

puisse regarder comme véritablement impartial. Pourquoi vouloir exiger dans quelques Espagnols ce qu'on trouve rarement ailleurs ? Car on ne peut nier que les Ouvrages de quelques uns de leurs Historiens ne soient écrits avec beaucoup de sincérité ; Mariana est même loué (1) sur cet article par les plus grands ennemis des Jésuites.

Tu seras surpris , sage & savant Abukibak , que ce Professeur ait porté un jugement aussi faux de l'état des Sciences en Espagne , & qu'il ait marqué tant de passion , & tant de partialité même dans les endroits où ces critiques sont fondées. Quant à moi je n'en suis pas étonné , parce que j'ai vu dans son Ouvrage qu'il l'a écrit dans le temps de la dernière guerre, où les Espagnols unis avec les François , avoient pris les Royaumes de Naples & de Sicile. Le Professeur , plus Allemand que Philosophe , étoit piqué (2) contre les Espagnols , il leur reproche aigrement de

(1) *Bayle*, Diction. Histor. & Critiq. Art. Mariana.

(2) Jam vero novum profecto est Imperium Hispanicum , semper Regium , post familias Pelagianam , Alphonsonianam , Castellianam , Burgundicam , Aragonicam , & Austriacam , fuisse trans-

330 LETTRES CABALISTIQUES ,
 s'être alliés avec des gens qu'ils avoient
 haïs si fortement autrefois ; & de s'être
 soumis à un Prince François. Voilà la cause
 de la mauvaise humeur du Professeur , voilà
 l'origine de toutes ses mauvaises critiques ,
 si propres à tromper tous ceux qui y ajou-
 teront quelque croyance. Un peu plus de
 Philosophie , & un peu moins de préven-
 tion pour toutes ces guerres , qui doivent
 toujours être assez indifférentes à un véri-
 table Savant , eût empêché le Professeur
 d'être cause de l'erreur où seront plusieurs
 de ses Lecteurs.

*latum in Gallicam quam ex eo tempore quo stetit ,
 nunquam vidit imperantem. Novum omnino est
 quod illi . qui Gallis non tantum corpore , animo ,
 gestu , vestitu , victu , incessu , sermone dissimiles
 & contrarii sunt ; sed etiam naturali , ac velut
 hæreditario eisdem odio huc usque prosequen-
 tur , colla nihilominus submiserint Principi Gallo.
 Novum & hoc est . quando illos viribus conjunc-
 tis in aciem prodire videmus , qui plerumque aperto-
 Marte inter se dimicabant. Novæ sunt artes , quibus
 hæc omnia sunt acta , & novas subinde scenas ,
 theatro semel aperto , universus observat orbis.
 Quemadmodum vero ita nobis cum comparatum
 est , ut rerum vel plane novarum , vel novo dum-
 taxat habitu ad parentum sollicitam suscipere solea-
 mus considerationem : ita nunc quoque Hispania ,
 huc usque fere neglecta , postquam secunda vice
 cum Gallia & Sabaudia se conjunxit , in omnium
 versatur , illiusque intimior quæritur notitia. Id.
 pag. 30.*

Je viens actuellement , sage & savant Abukibak , à ce qui regarde les François , dans le jugement qu'en porte le Professeur. Il n'y a ni haine , ni passion ; car il paroît qu'il les aime autant qu'il hait les Espagnols ; mais il y a bien des fautes d'inattention ou d'ignorance. Il dit d'abord en termes précis , que les *François aiment les Sciences , & qu'ils sont au-dessus de tous les Peuples de l'Europe* (1) *par la beauté du génie*. Quoique François , je trouve cette louange trop forte , & je suis persuadé qu'il y a eu , & qu'il y a encore en Allemagne , en Angleterre , en Hollande , &c. d'aussi beaux génies qu'en France. Est-ce que Locke & Wolf ne valent pas Mallebranche , Leibnitz & Newton , Gassendi & Descartes ? Est-ce que Pope n'est pas aussi grand Poëte que Despréaux ? Ce que dit le Professeur du goût naturel que les François ont toujours eu pour les Sciences , & du bien qu'a fait à l'avancement de ces

(1) *Ad Gallos transeo. Æi Litterarum studiosi sunt , ingenique præstantia cæteris Europæ populis superiores. Quemadmodum naturalis eis insita est habilitas , ita quoque studia Litterarum eis summam famam atque gloriam attulerunt ; tantopere enim hæc auxerunt , ut nullibi ferbuerint magisquam in Gallia. Id. pag. 31.*

mêmes Sciences, la protection marquée que leur ont accordée plusieurs Rois de France (1), me paroît très-juste & très-sensé. Rien n'est plus propre à former des Savants dans un Etat , que la gloire & les récompenses.

Après avoir si fort loué les François , le Professeur revient tout à coup à ses préjugés , & l'amour de la patrie fait avancer une chose dont bien des gens ne conviendront point , & que je crois très-fausse ; c'est *qu'il y a beaucoup plus de gens de Lettres en Allemagne qu'en France* (1). La quantité d'Ouvrages qui s'impriment tous les jours à Paris , à Lyon , à Amsterdam , à la Haye , &c. semblent prouver évidemment qu'il doit pour le moins y avoir autant de gens de Lettres en France qu'en Allemagne ,

(1) Si quis quærat ex me causam cur Galli tam serio se studiis adferant , non certe postrema mihi videtur hæc , quod Reges felicissimi hujus Regni non solum studia colant , studiosos ament , foveant , provehant , multorumque , qui aliqua componunt , portus , finus , præmium , sed omnium etiam exempla , ipsarumque denique Litterarum sint studiosissimi ; quod sane acuit ingenia , & incitat studia altiora majori studio prosequendi. *Idem.* pag. 31.

(1) Tanta tamen copia Litteratorum non abundat Gallia , quanta Germania : inde evenit ut plurimi eorum , aut in Purpuratorum numero adhibeantur , aut in Amplissimum Ordinem promoveantur. *Id.* pag. 32.

quoique ce dernier pays soit infiniment plus étendu & plus vaste.

Le jugement que le Professeur porte sur les Théologiens François , n'est point équitable ; il veut qu'ils ne soient point *profonds dans l'intelligence de l'Ecriture* (2). Et d'où sont donc sortis tous ces beaux Traités de controverse , qui ont fait l'admiration de tous les Savants ? Si l'on condamne le sentiment des Catholiques , on sera toujours obligé d'admettre Calvin , du Moulin , Daillé , Claude , la Chapelle , comme des génies du premier ordre ; & si l'on est Catholique , pourra-t-on s'empêcher d'admirer Arnaud , Bossuet , Nicole , Chesmacher ? Les gens qui louent le mérite par-tout où il se rencontre , conviendront également , qu'ils soient Papistes ou Huguenots , que tous ces Docteurs ont été de grands hommes , & qu'ils ont défendu la Cause qu'ils avoient embrassée , avec toute la force imaginable. Je soupçonnerois , sage & savant Abukibak , que l'attachement au Luthéranisme a dicté l'injuste décision du Professeur , qui ne regarde

(2) *In divinarum rerum intelligentia non sunt admodum profundi, Id, ibid.*

334 LETTRES CABALISTIQUES ,
 pas les Calvinistes comme plus éclairés que
 les Catholiques , dans la connoissance de
 l'Ecriture ; mais il auroit dû réfléchir que
 les Docteurs de ces Religions pensoient
 que ceux de la sienne n'étoient pas aussi
 clair-voyants qu'il le croyoit. Alors il auroit
 fait abstraction du fond des dogmes , ayant
 considéré simplement comment les Théolo-
 giens Réformés & Catholiques François
 avoient soutenu leur opinion ; il auroit
 vu qu'il est impossible de porter plus loin
 de part & d'autre la force du raisonne-
 ment & la profonde connoissance de l'an-
 tiquité , si nécessaire à l'explication des
 Livres Saints.

Ce que dit le Professeur des Historiens
 (1) François fait leur éloge. Il convient

(1) *Historiam , tam Ecclesiasticam quam Politi-
 cam, summo excolunt studio, etsi illa, tam Pontifi-
 ciis quam Protestantibus, uno labore detrimentum
 adferant.* Id. ib. C'est-là la maniere dont une bonne
 & véritable histoire de ces derniers siècles infortu-
 nés doit être écrite , & c'est de la façon que l'est le
 divin Ouvrage de M. de Thou , chef-d'œuvre pour
 l'art , pour le style , pour la vérité , & pour l'ins-
 truction de tous les honnêtes gens. Est-ce qu'on
 devoit écrire des Romans comme le Jésuite Maim-
 bourg , ou des libelles diffamatoires comme les
 Ouvrages de tant d'Ecrivains Protestants, pour en-
 trer dans le véritable génie de l'Histoire ?

qu'on a porté en France l'Histoire à un très-haut point ; mais il se plaint que de la maniere dont on l'a traitée , elle est aussi contraire aux Protestants qu'aux Catholiques. C'est-là une marque évidente de son impartialité : si elle étoit uniquement favorable aux Catholiques , on auroit déguisé toutes les mauvaises actions que ceux-ci ont faites pendant la Ligue , & si elle étoit entièrement contraire aux Catholiques , il auroit fallu supprimer bien des actions blâmables , injustes & cruelles qu'ont commises les Protestants. L'histoire de ces derniers temps n'est pas faite pour devenir le panégyrique de quelques Prêtres & de quelques Ministres ; mais pour être le tableau fidele des crimes où se sont abandonnés également ceux qui se sont laissés conduire à ces Prêtres & à ces Ministres , dont les disputes pernicieuses ont fait périr tant de misérables.

Le Professeur loue beaucoup les François du goût qu'ils ont pour l'antiquité , pour l'Architecture , pour la Peinture , enfin pour les beaux Arts. Il convient des progrès qu'ils ont faits dans la Physique expérimentale & dans les Mathématiques ;

mais il les taxe (1) d'aimer dans la Philosophie à soutenir des paradoxes. Et quels sont donc les Philosophes auxquels on ne puisse faire le même reproche. Toutes les opinions des plus illustres Modernes ne sont peut-être que d'ingénieux paradoxes. Fut-il jamais un homme , qui éprouvât plus que Leibnitz ; jusqu'où peut aller la licence du paradoxe.

De tous les jugements du Professeur , le moins vrai c'est celui qu'il porte sur les Poètes François & sur les Auteurs des Romans ; voici purement & simplement ce qu'il dit : *Ils sont obscènes* (2). Un homme

(1) Antiquitatum architecturæ , picturæ , aliarumque artium , pariter ac *Linguae* quæ elegantissima , lenissima , omnium denique Scientiarum ac Doctrinarum capaces sunt , & multas Societates erigere student : in *Philosophia* paradoxis in *Mathefi* & *Physica* curiosis rebus operam dant. *Id. ibid.*

(2) In *Poesi* & fabulis romanis sunt obscæni. *Id. ibid.*

« C'est ne connoître les Poètes François que par quelques mauvaises piéces fugitives , désavouées même par les Auteurs qui les ont faites , que de juger de même des Poètes François. Ne diroit-on pas , à entendre la décision du Professeur , que tous ces Poètes sont des Petrones , dont on ne sauroit lire les Ouvrages sans rougir ? C'est bien-là l'idée la plus fautive qu'on puisse donner de la Poésie Française.

qui

qui ne connoît les Poëtes François que par cette décision , aussi fausse que courte , n'est-il pas bien instruit ? Il faut que ce critique n'ait pas la moindre connoissance de la Poësie Française. C'est ici où l'on peut bien remarquer en passant , une faute d'ignorance qui est aussi pernicieuse aux Lecteurs , que celles qu'on commet par la mauvaise foi. Corneille , Racine , Boileau , Crébillon , Campistron , Quinault , Voltaire , Fontenelle , Moliere , Regnard , Malherbe , Racan , Boisrobert , sont-ils des Poëtes obscènes & orduriers ? Trouvera-t-on aucune piece dans tous ces Poëtes qu'une Dame ne puisse lire , si l'on excepte quelques vers de Moliere , que le dévot le plus sévère ne puisse avoir dans sa Bibliothèque ? Mais , dira-t-on , Rousseau & la Fontaine , qui sont de bons Poëtes , ont fait plusieurs pieces obscènes. J'en conviens , & ce sont les deux seuls bons Poëtes qui soient tombés dans ce défaut. Il ne reste plus qu'à savoir si deux Auteurs doivent l'emporter sur cinquante ; car à tous ceux que j'ai cités , je pourrois encore en joindre plusieurs autres qui sont estimés , & dont les ouvrages n'ont rien d'obscène , Madame Deshoulières , la Comtesse de la Suze ,

338 LETTRES CABALISTIQUES ,
Pelisson , Pavillon , la Monnoie , la Fosse ,
l'Abbé de Chaulieu , &c.

Quant aux Auteurs de Romans , ce sont les mauvais Auteurs qui ont écrit des ordures. Mais le *Polexandre* de Comberville , l'*Astrée* de M. Durfé , la *Cléopâtre* , la *Cassandre* , le *Pharamond* de la Calprenede , la *Clélie* de Madame de Scudéry , le *Cyrus* de son frere , la *Zaïre* de Segrais , le *Paysan parvenu* de Marivaux , les *Exilés* de Madame de Villedieu , le *Roman comique* de Scaron , le *Cleveland* de Prévôt d'Exiles , n'ont rien qui soit obscene , & qui ne puisse être lu par toutes les femmes du monde , pour qui ces sortes de Livres sont faits. il faut que le Professeur ne connoisse gueres mieux les Poésies & les Romans imprimés en France , qu'on connoît à Paris les Ouvrages des Professeurs en Théologie de l'Université de Tubinge. Qu'est-ce qu'il penseroit , si quelque matin il voyoit dans un Livre que tous les Professeurs de cette Université sont des gens qui n'ont pas le sens commun ? Il trouveroit sans doute que cette décision seroit ridicule , & qu'elle partiroit d'une grande ignorance du caractère des gens dont on auroit porté un pareil jugement ; il diroit qu'on ne doit pas

juger de ces Théologiens par quelques Ecrits qu'on peut avoir vus de leur confrere Monsieur (1) Weifman. Il en est de même des Poètes François. Il est absurde d'affûrer qu'ils sont tous obscènes , parce que deux ou trois ont été pour les obscénités , ce que Weifman est pour l'ignorance.

Le Professeur finit le Portrait des Savants François par plusieurs traits , aussi faux qu'injurieux ; il les accuse (2) *d'avoir un orgueil insupportable , de mépriser les Auteurs de toutes les autres Nations , & surtout les Allemands.* Je ne nierai pas , sage & savant Abukibak , qu'il n'y ait eu plusieurs Ecrivains en France , qui ont montré dans leurs Ouvrages , avoir une grande opinion de leur mérite ; les Poètes sur tout sont tombés dans ce défaut. Mais ne peut-on pas dire , pour les excuser , qu'ils ont joui de tout temps , comme enfant d'Apollon , du droit de se louer eux-mé-

(1) Voyez ci-dessous le portrait de ce Weifman dans la Lettre qui lui est adressée.

(2) *In omnibus ipsorum Scriptis apparet superbia , qua incitati omnes contemnunt , præsertim Germanos , quos tamen plerumque satis audacter exscribunt. Id, ibid.*

340 LETTRES CABALISTIQUES ,
 mes ? Horace (1), Virgile (2), Luècece (3),
 Ovide (4) , ne se sont-ils pas donné de
 grands éloges ? Il ne faut donc point juger
 de l'orgueil des Auteurs François par les

(1) Exegi monumentum ære perennius ,
 Regalique situ pyramidum altius ,
 Quod nec imber edax , aut aquilo impotens
 Possit diruere , aut innumerabilis
 Annorum series ; & fuga temporum :
 Non omnis moriar ; multaue pars mei
 Vitabit libitnam. Usque ego postera
 Crescam laude recens , dum Capitolium
 Scandet cum tacita Virgine Pontifex.
 Dicar , qua violens obstreperit Ausidus
 Et qua pauper aquæ Daunus agrestium
 Regnavit populorum , ex humili potens
 Princeps Æolium carmen ad Italos
 Deduxisse modos. Sume superbiam
 Quæsitam meritis , & mihi Delphica
 Lauro cinge volens Melpomene comam.
Horat. Odar. Lib. II. Ode XXX.

(2) O ! mihi tam longæ mancat pars ultima vitæ
 Spiritus , & quantum sat erit tua dicere facta ,
 Non me carminibus vincet , nec Thracius Or-
 pheus ,
 Nec Linus : huic mater quamvis , atque huic
 pater adfit :
 Orpheo Calliopea , Lino formosus Apollo.
 Pan Deus Arcadia mecum si judice certet ,
 Pan etiam Arcadia dicat se judice victum.
Virgil, Bucol. Egl. IV.

(3) Avia pieridum peragro loca , nullius ante
 Trita Solo , juvat integros accedere fontes
 Atque haurire , juvatque novos decerpere flores
 Insignemque meo capiti petere inde coronam ,
 Unde prius nulli velarint tempora Musæ.
 Primum quod magnis doceo de rebus & actis ,
 Religionum animum nodis exsolvere pergo ;

faillies & les enthousiasmes des Poëtes ;
mais par ce qu'on trouve dans les autres
Ecrivains. Est-ce que M. de Thou , M.

Deinde quod obscura de re tam lucida pango
Carmina , museo contingens cuncta lepore,
Id quoque enim non ab nulla ratione videtur.
Nam veluti pueris absinthia tetra medentes
Cum dare conantur , prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenuis , interea perpoter amarum
Absinthii laticem , deceptaque non capiatur.
Sed potius tali facto recreata valescat :
Si ego nunc ; quoniam hæc ratio plerumque vi-
detur
Tristior esse , quibus non est tracta , retroque
Vulgus abhorret ab hoc ; volui tibi suave lo-
quenti
Carmine pierio rationem exponere nostram ,
Et quasi museo dulci contingere melle :
Si tibi forte animum tali ratione tenere
Versibus in nostris possem , dum perspicis omnem
Naturam rerum , ac præsentis utilitatem.

T. Lucret. Car. de Rer. Nat. Lib. IV.

(4) Jamque opus exegi , quod nec Jovis ira , nec
ignes ,

Nec poterit ferrum , nec edax abolere vetustas.
Cum volet illa dies , quæ nil nisi corporis hujus
Jus habet , incerti spatium mihi finiat ævi :
Parte tamen meliore super alta perennis
Astra ferar : nomenque erit indelebile nostrum.
Quaque patet domitis Romana potentia terris
Ore legar populi : perque omni sæcula fama
(Si quid habent veri Vatum præfagia) vivam.

Ovid. Metamorph. Lib. XV. sub fin.

» Voilà dans ces quatre passages un nombre de
louanges qui valent bien toutes celles que se sont
données les Poëtes François. Je pourrois, si je vou-

342 LETTRES CABALISTIQUES ,
 Bayle , M. de Fontenelle , M. Dacier , M.
 Menage , &c. ont refusé aux illustres Alle-
 mands les éloges qu'ils méritoient ? Est-ce
 qu'ils ont voulu par une vanité ridicule
 établir leur réputation sur celle des Savants
 étrangers ? Mais , dira-t-on , si les Auteurs
 que vous citez , n'ont pas donné dans ce
 défaut , d'autres y sont tombés. Hé ! qui
 sont donc ces autres ? Apparemment quel-
 ques Ecrivains , aussi méprisés en France
 des gens de goût & de bon sens , qu'ils le
 sont dans les pays étrangers. Quoi ! parce
 qu'un visionnaire tel que le Jésuite Bou-
 hours , dont toute la science consistoit à

lois , montrer ici que les Grecs ne se sont pas moins
 loués que les Latins ; mais il suffit que j'aie prouvé
 par l'exemple de quatre des plus illustres Auteurs
 anciens , que de tout temps les Poètes ont été en
 droit de faire leur éloge. L'amour qu'ils ont pour
 la gloire , & le desir d'aller à l'immortalité les
 font parler dans le goût prophétique , & dans leur
 enthousiasme ils sont eux-mêmes leurs panégyristes.
 Ceux qui paroissent les plus modestes dans les en-
 droits où ils semblent se dénier de leurs forces ,
 montrent cependant à découvert l'envie qu'ils ont
 d'éterniser leur nom. Stace , en élevant l'Enéide
 infiniment au-dessus de sa Thébaïde , souhaite pour-
 tant qu'elle aille à l'immortalité. Il lui adresse la
 parole dans ces termes : »

Vive precor : nec tu divinum Æneida tenta
 Sed longe sequere , & vestigia semper adora ;

On voit dans ce *Vive precor* , toute la tendresse
 des Poètes pour leurs Ouvrages.

connoître le rapport & l'arrangement de certains mots , aura soutenu que les Allemands ne pouvoient avoir de l'esprit , faudra-t-il taxer tous les Auteurs François d'être orgueilleux , de mépriser les étrangers , & sur-tout les Allemands ? C'est une plaisante façon de juger du caractère des Auteurs d'une Nation , que d'en juger par ce qu'aura dit ou écrit un fou. Quel est l'homme qui ait été plus loué par les François que Leibnitz (1). Quel est l'homme qui le soit plus aujourd'hui que Wolf (2) ? Est-ce que ces deux grands hommes sont Turcs ou Moscovites ? Je pourrois citer encore ici trente Ecrivains Allemands qui ont été plus loués par les François qu'ils ne l'ont été par leurs compatriotes. Il est vrai qu'en France on ne fait pas grand cas de cette foule de mauvaises brochures , dont tant de Professeurs & de Théologiens inondent l'Allemagne ; mais ce n'est point par orgueil qu'on méprise ces Ecrits , c'est par bon sens & par sagesse. On ne fait pas plus de cas de ceux qui sont écrits dans le même goût par les François.

(1) Voy. l'Eloge de *Leibnitz* , par M. de Fontenelle . dans les Eloges des Académiciens de l'Académie des Sciences.

(2) L'Épître de *Voltaire* au Roi de Prusse.

314 LETTRES CABAListIQUES ,

Voici quelque chose de moins juste que tout ce que j'ai critiqué jusqu'à présent. Après que le Professeur a reproché aux Auteurs François d'être orgueilleux & médisants , tout-à-coup il oublie ce qu'il vient de dire ; & voulant faire leur portrait en raccourci , il assure qu'on doit plutôt les regarder (1) comme des panégyristes que comme des censeurs. Hé quoi ! ces mêmes gens , si portés à la médisance , deviennent tout-à-coup des faiseurs perpétuels d'éloges ! Par quel enchantement s'opere donc cette subite métamorphose ? Il faut avouer qu'il est impossible de pouvoir concilier les différents sentiments du Professeur , & je croirois qu'il n'a gueres entendu lui-même ce qu'il disoit dans cette occasion. Il est temps de finir ma Lettre , sage & l'avant Abukibak.

Je te salue.

(1) *Scriptores Gallici panegyristæ potius , quam censores sunt nominandi. Jo. Justi von Einem Coet-tingensis Commentariolus Historico-Litterarius &c. pag. 32.*

Fin du sixieme Volume.







